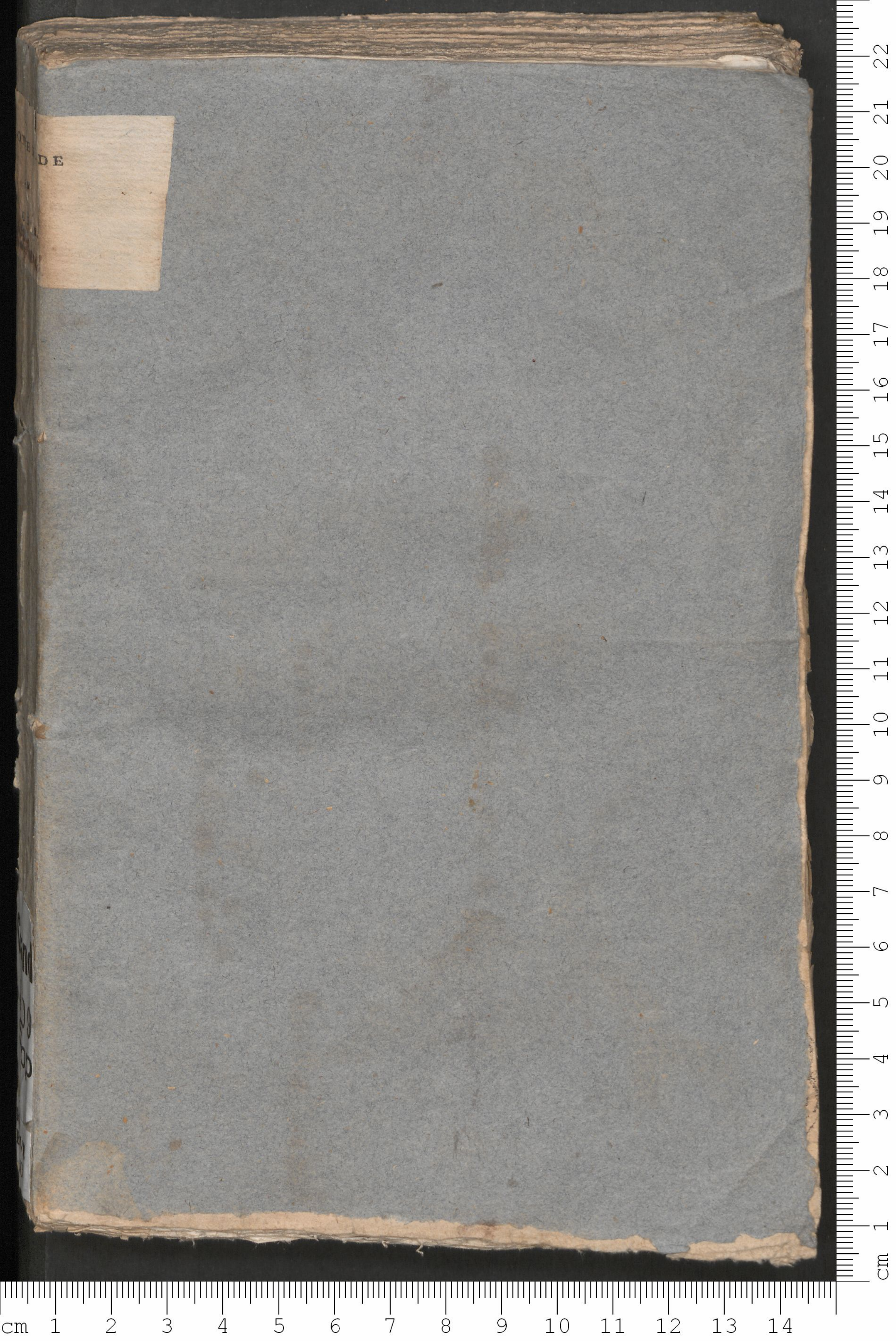
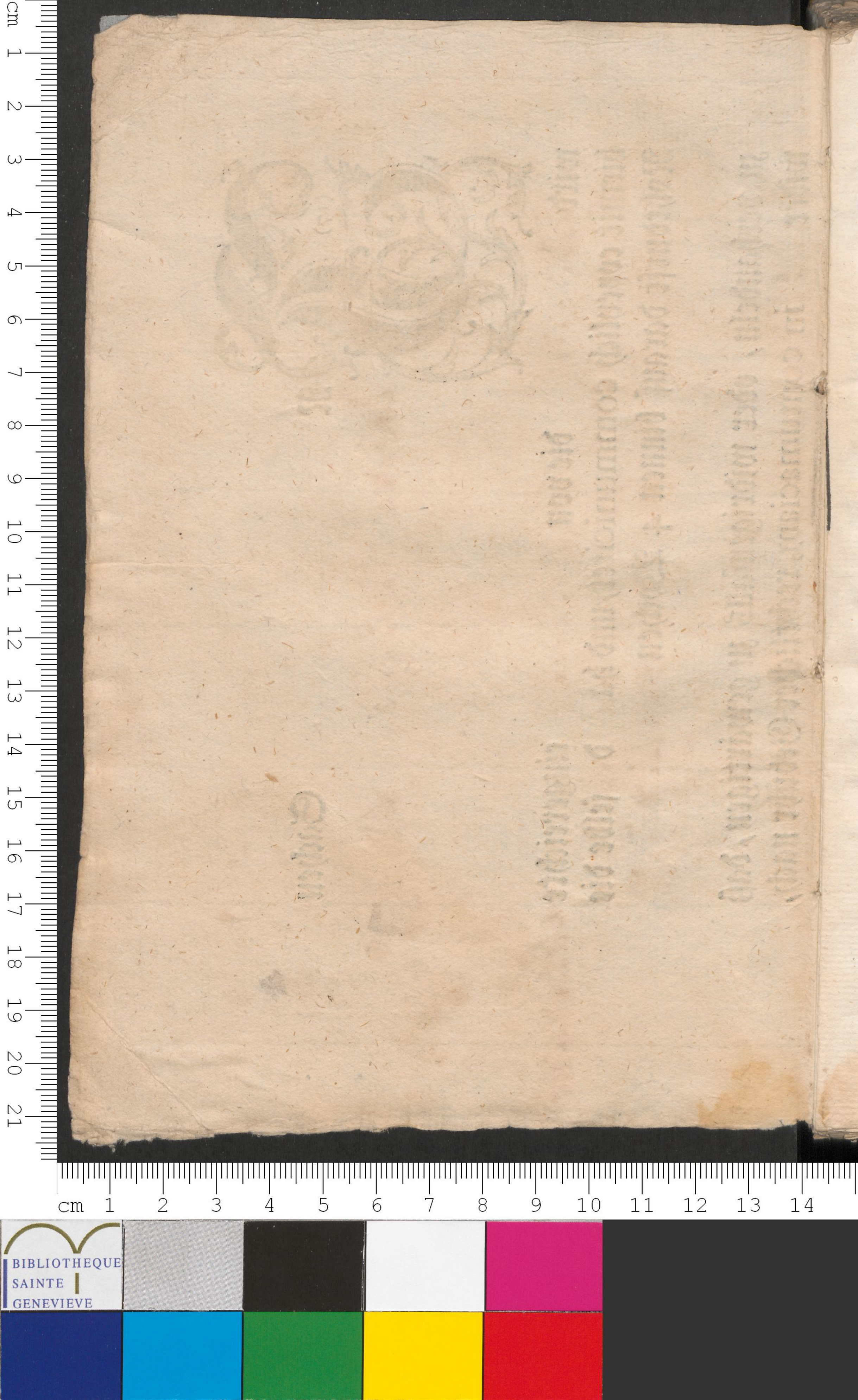
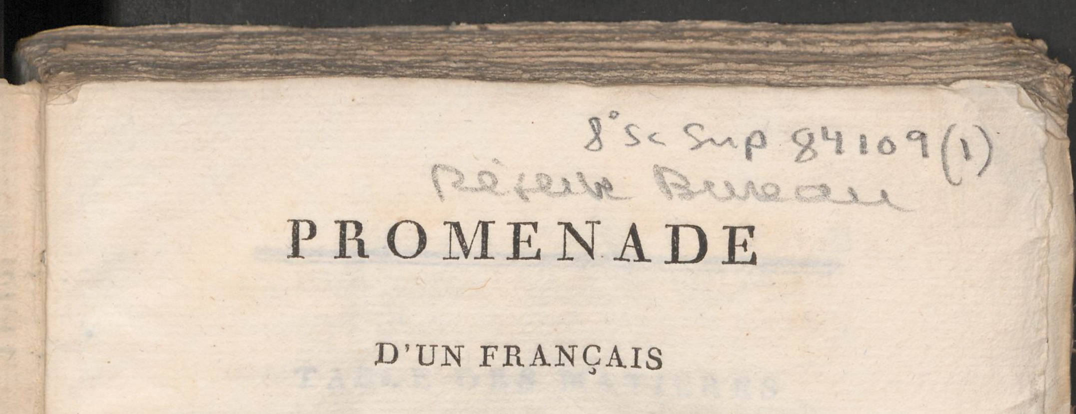
PROMENADE
EN
SUÈDE.









PROMENADE

D'UN FRANÇAIS

EN

SUÈDE ET EN NORVÈGE.

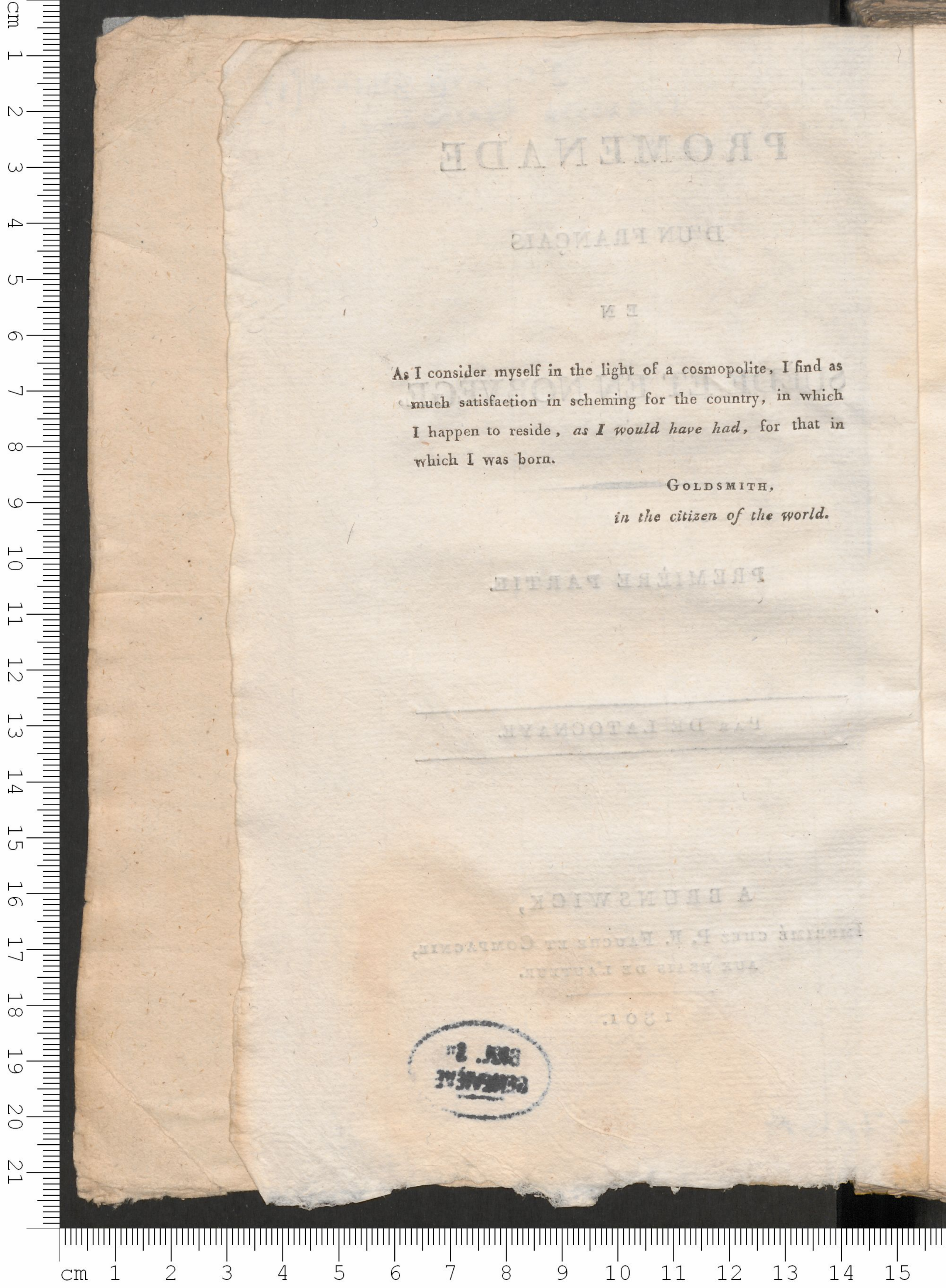
PREMIÈRE PARTIE.

PAR DE LATOCNAYE.

A BRUNSWICK,
IMPRIMÉ CHEZ P. F. FAUCHE ET COMPAGNIE,
AUX FRAIS DE L'AUTEUR.

1801.





As I consider myself in the light of a cosmopolite, I find as much satisfaction in scheming for the country, in which I happen to reside, *as I would have had*, for that in which I was born.

GOLDSMITH,
in the citizen of the world.

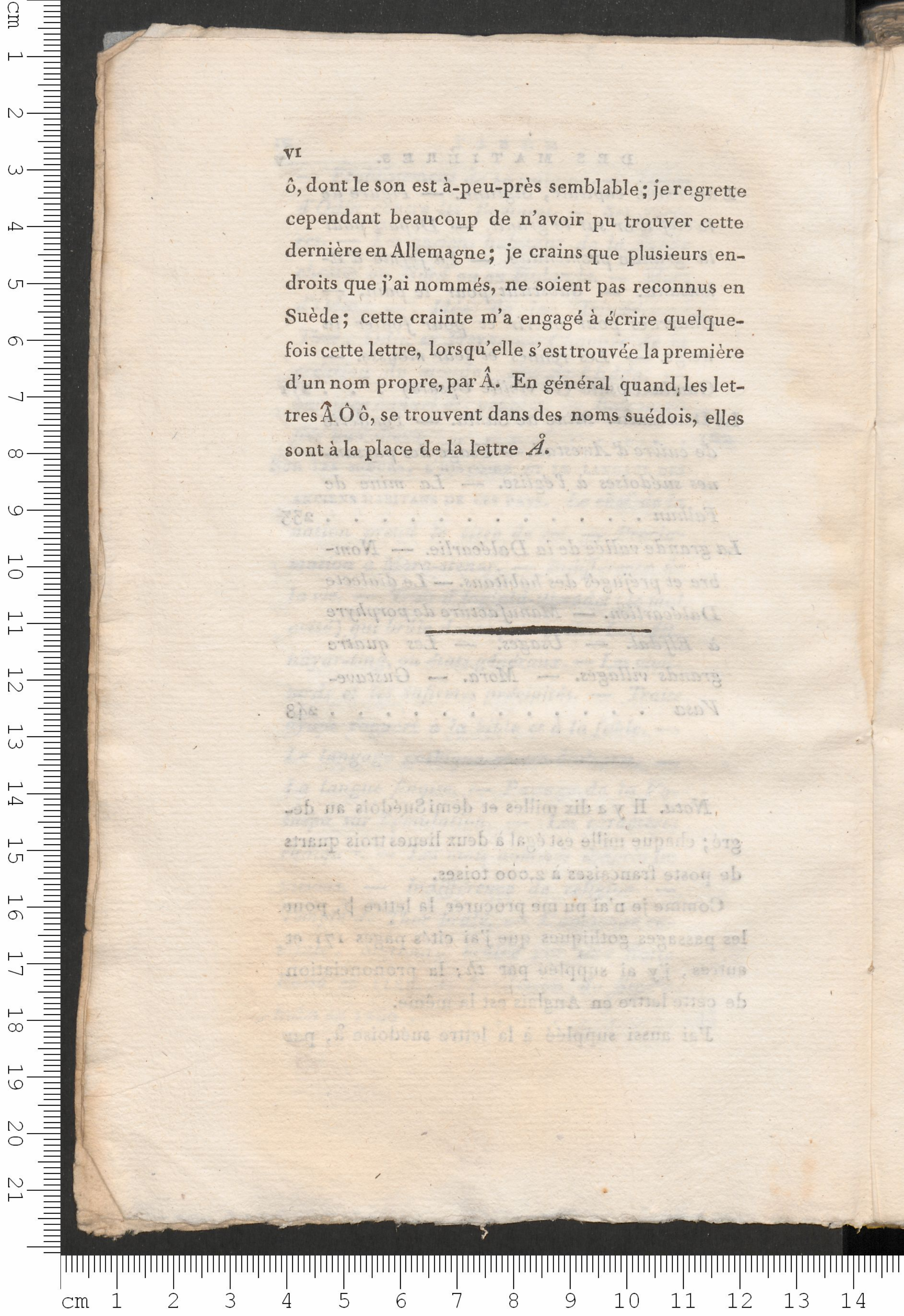
TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

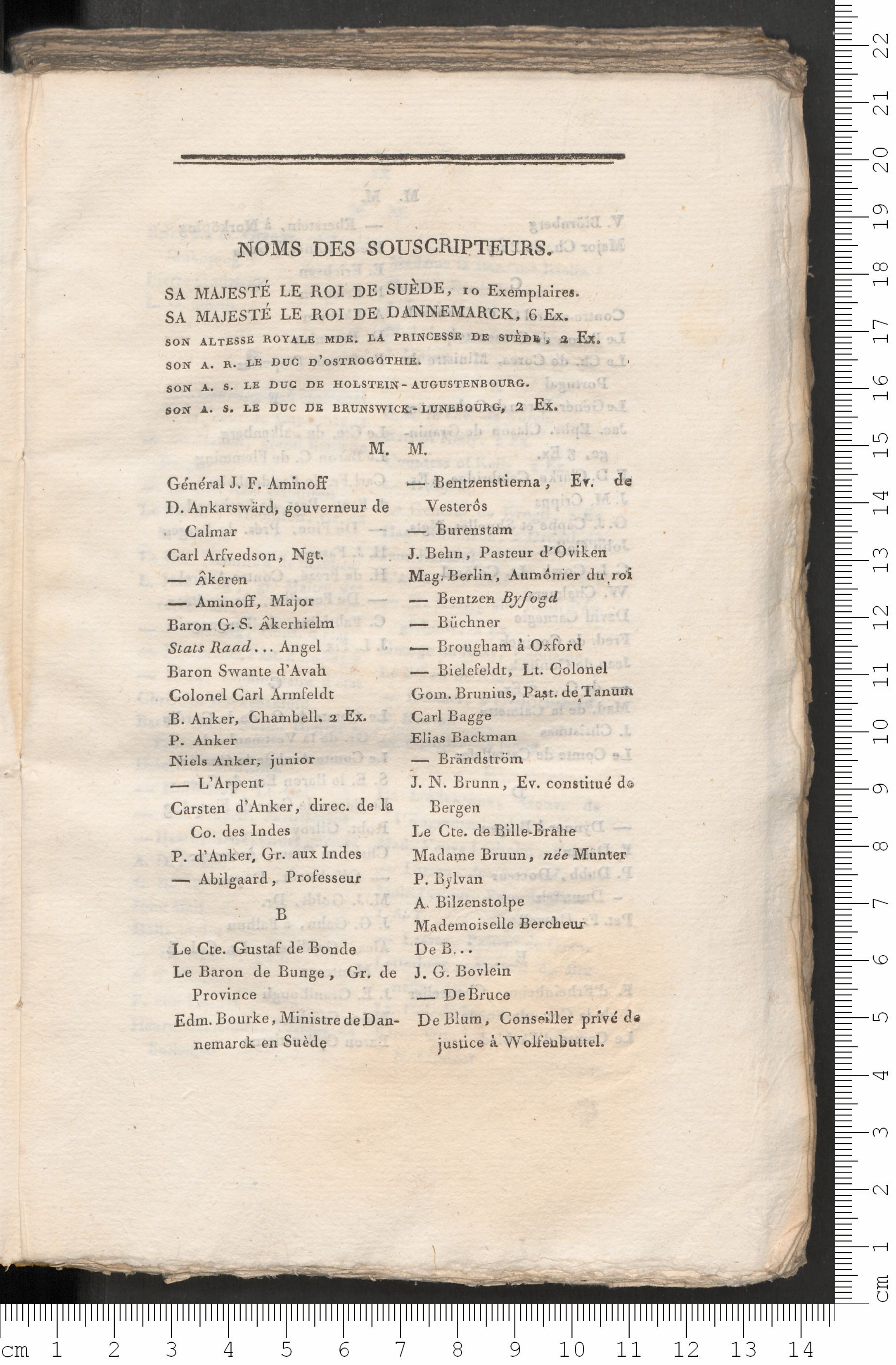
Nota. Il y a dix milles et demi Suédois au degré ; chaque mille est égal à deux lieues trois quarts de poste françaises à 2,000 toises.

Comme je n'ai pu me procurer la lettre þ, pour les passages gothiques que j'ai cités pages 171 et autres, j'y ai suppléé par *th;* la prononciation de cette lettre en Anglais est la même.

J'ai aussi suppléé à la lettre suédoise å, par



ô, dont le son est à-peu-près semblable; je regrette cependant beaucoup de n'avoir pu trouver cette dernière en Allemagne; je crains que plusieurs endroits que j'ai nommés, ne soient pas reconnus en Suède; cette crainte m'a engagé à écrire quelquefois cette lettre, lorsqu'elle s'est trouvée la première d'un nom propre, par Â. En général quand les lettres Â Ô ô, se trouvent dans des noms suédois, elles sont à la place de la lettre *Å*.



NOMS DES SOUSCRIPTEURS.

SA MAJESTÉ LE ROI DE SUÈDE, 10 Exemplaires.
SA MAJESTÉ LE ROI DE DANNEMARCK, 6 Ex.
SON ALTESSE ROYALE MDE. LA PRINCESSE DE SUÈDE, 2 Ex.
SON A. R. LE DUC D'OSTROGOTHIE.
SON A. S. LE DUC DE HOLSTEIN-AUGUSTENBOURG.
SON A. S. LE DUC DE BRUNSWICK-LUNEBOURG, 2 Ex.

M. M.

Général J. F. Aminoff
D. Ankarswärd, gouverneur de Calmar
Carl Arfvedson, Ngt.
— Âkeren
— Aminoff, Major
Baron G. S. Âkerhielm
Stats Raad... Angel
Baron Swante d'Avah
Colonel Carl Armfeldt
B. Anker, Chambell. 2 Ex.
P. Anker
Niels Anker, junior
— L'Arpent
Carsten d'Anker, direc. de la Co. des Indes
P. d'Anker, Gr. aux Indes
— Abilgaard, Professeur

B

Le Cte. Gustaf de Bonde
Le Baron de Bunge, Gr. de Province
Edm. Bourke, Ministre de Dannemarck en Suède
— Bentzenstierna, Ev. de Vesterôs
— Burenstam
J. Behn, Pasteur d'Oviken
Mag. Berlin, Aumônier du roi
— Bentzen *Byfogd*
— Büchner
— Brougham à Oxford
— Bielefeldt, Lt. Colonel
Gom. Brunius, Past. de Tanum
Carl Bagge
Elias Backman
— Brändström
J. N. Brunn, Ev. constitué de Bergen
Le Cte. de Bille-Brahe
Madame Bruun, *née* Munter
P. Bylvan
A. Bilzenstolpe
Mademoiselle Bercheur
De B...
J. G. Bovlein
— De Bruce
De Blum, Conseiller privé de justice à Wolfenbuttel.

M. M.

V. Biörnberg
Major Ch. de Bury

C

Contre-amiral C. O. Cronstedt
Le Baron de Crusenstolpe
Le Ch. de Corea, Ministre de Portugal
Le Génér. Baron de Cederström
Jac. Ephr. Clason de Graninge, 3 Ex.
E. D. Clarke, Cambridge, 2 Ex.
J. M. Cripps
G. J. Cappe et Shnelles, Ngts.
John Collet
C. L. Cowk, Lt. Colonel
W. Chalmers
David Carnegie
Fred. de Coninck
Jean de Coninck
— de C... 3 Ex.
Mad. de la Calmette
J. Christmas
Le Comte de Castellafer

D

— Dynner à Bergen
F. Damm
P. Dubb, Docteur
— Duntzfelt
Pet. Fr. Duwell

E

F. d'Erheinheim, Chancelier de la Cour de Suède
Le Comte d'Ekeblad
— Eberstein, à Norköping
Pierre Ennes à Geſle
E. Erichsen
P. Erichsen
A. Ekebom
D. Eurenius
Professeur Emperius

F

Le Cte. de Falkenberg
Le Baron C. de Flemming
Carl Fr. de Freidenheim
J. Fant, Past. de Lecksand
— De Fine, Prés. de Bergen
H. J. Fasmer
H. de Frezé, Contre-Amiral
— De Forselles, Gr. de Prov.
C. Fabricius, de Tengnagel
J. L. Fix

G

Le Comte A. G. de la Gardie Gr. de la Vestmanlande
Le Comte Axel de la Gardie
S. E. le Baron Em. de Geer
Le Baron de Geer de Finspông
Robt. Gilroy
Christian Gram, Assesseur
— Glückstadt, Doyen
M. J. Goldt, Dr.
J. G. Gahn, à Falhun
Alex. Gardiner, Lt. Col. à Montrose
J. E. Granihough
Major Giöthe
Baron Gyllenstierna

M. M.

Eric de la Grange, Gr. de Jönköping
Pierre Godefroy
L. G. Groth

H

— De Hauch, grand Maréchal de la Cour de Copenhague
— De Hauch, grand Bailli de Bergen
— Le Cte. Axel Hamilton
Le Baron... Hamilton, Gr. de la Néricie
Le Cte. Hamilton de Basebec
L. Hauswolf, gr. Maître des cérémonies
— Henneberg, Cons. d'état
— Hambræus, Past. d'Enônger
— Haak, Commissaire d'état
Christian Heykenskiöld
Baron Gor. Gustaf Hiertat à Frözon
Heinrich Horneman
— Horneman, Lt. Col.
— Habersdorff, *Justitiarius*
— Haxthausen C.G. des guerres
A. D. Humel
C. Herpel
John Hall
Hall, junior
— Holterman, 2 Ex.
S. T, Hanson
P. von Hemert
Henry Hasselhun, Pasteur de Sollefteö

J

Madame la Baronne Isselin
Herman Died. Janson
J. Janvier
M. J. Jeninge
J. Jansen

K

S. E. le Cte. de Kurch
Earl of Kelly, 2 Ex.
Countess of Kelly, 2 Ex.
— Kosbell
Le Général de Krogh, 3 Ex.
Hans Knudtzon, à Drontheim
Jens Kaasböl
L'Amiral de Kaas
— De Kaas, grand Bailli d'Aggerhuus, 2 Ex.
George de Kaas, Capitaine
Le Baron de Kuskull
— Kebmer, à Fredrichshald
G. Korvall
— Klunder, le jeune

L

De Lindekrona, Gouv. de l'Ångermanland
Mad. Veuve Lysholm, 2 Ex.
— Lassen, *Justits-raad*
Jenin Lemon, Past. de Voss
J. de L . . .
— Lassen, Pasteur de Gran.
Letterberg, Pasteur de Bruneflo
Lt. Col. de Lindekrona
Baron Otto Lybecker.
J. N. Lindhal

Le Baron de Lillieström
V. Leyonhufvud

M

Le Cte. de Moltke, grand Bailli de Drontheim, 2 Ex.
Le Cte. Carlstadt de Mörner, Gouv. du Kronoberg
Mathisen et Sillen, 2 Ex.
H. Müller
Lars Mellroth
J. G. de Maré
Isaac et Thomas Moses
Heinrich Meinche
Henrich Meyer, A. S.
David Mitchel
N. Malm
Baron de Maclean
Le Chevalier de Moréno

N

— Noræus, Consul de Suède à Hambourg
— De Nordenfalk, 2 E.
Charles de Nordenfalk
Henry Norr
De Nordin, Gr. de la Dalécarlie
Charles Jean de Nordin
Carlby de Nordin. Docteur à Hernösand
— Neergaard
Henry Nycolaysen

O

S. E. le Cte. d'Oxenstierna
Le Baron Oxenstierna, Ministre de Suède à Copenhague
Madame la Baronne d'Örnsköld
C. O. Otte
D'O . . .

P

Le Contre-Amiral Baron de Palmqvist
Le Comte de Posse, Président de la Haute-Cour de Justice à Jönköping
— De Peyron, Ministre de Suède à Hambourg
Andræas Pihl, à Falhun
J. A. Petersen
P. Peschier.
— Le P . . .
— Poppe, 2 Ex.
Franc Presvost

R

Le Comte Gustave de Rosen, Gouv. de la Scanie
De Rosenstierna
Major Ribbing
— Roeck.
S. E. le Cte. de Ruuth, 2 Ex.
Môm. von Rosenstein, Contre-Amiral
Le Baron de Ridderstolpe
Carsten Ross
— De Rosenkrants, à Christiania, 3 Ex.

M. M.

— De Rosenkrants, Ministre à Copenhague
J. C. Ryberg
— Romeis

S

S. E. le Cte. de Schimmelman
Sir Alex. Seton
La Société à Stockholm
Le Cte... Shwerin
Carl Stridberg, Bibl. du Roi
Le Cte. de Schemetosse, 2 Ex.
Le Baron de Sparre, gr. de province
J. D. Steen
John Swartz
Colonel J. Schonström
Nils Setterval, 2 Ex.
N. Schönmeyer
G. Silfversparre
Lt. Col. Nils Stedt
Carl Stälhammar
P. Saunderskiöld, Président
Major Axel Stedt
— Starch, Directeur des postes
J.P. Schäfer
Jean Chretien Schönheyder, Evêque de Drontheim
C. Stuart, à Londres
— Skoldberg. *Justits-raad*
— Schönberg, Docteur
J. Smith
A. de Sav...
Le Baron de Selby
H. R. Saabye

— Sahlgreen
— Sieveking

T

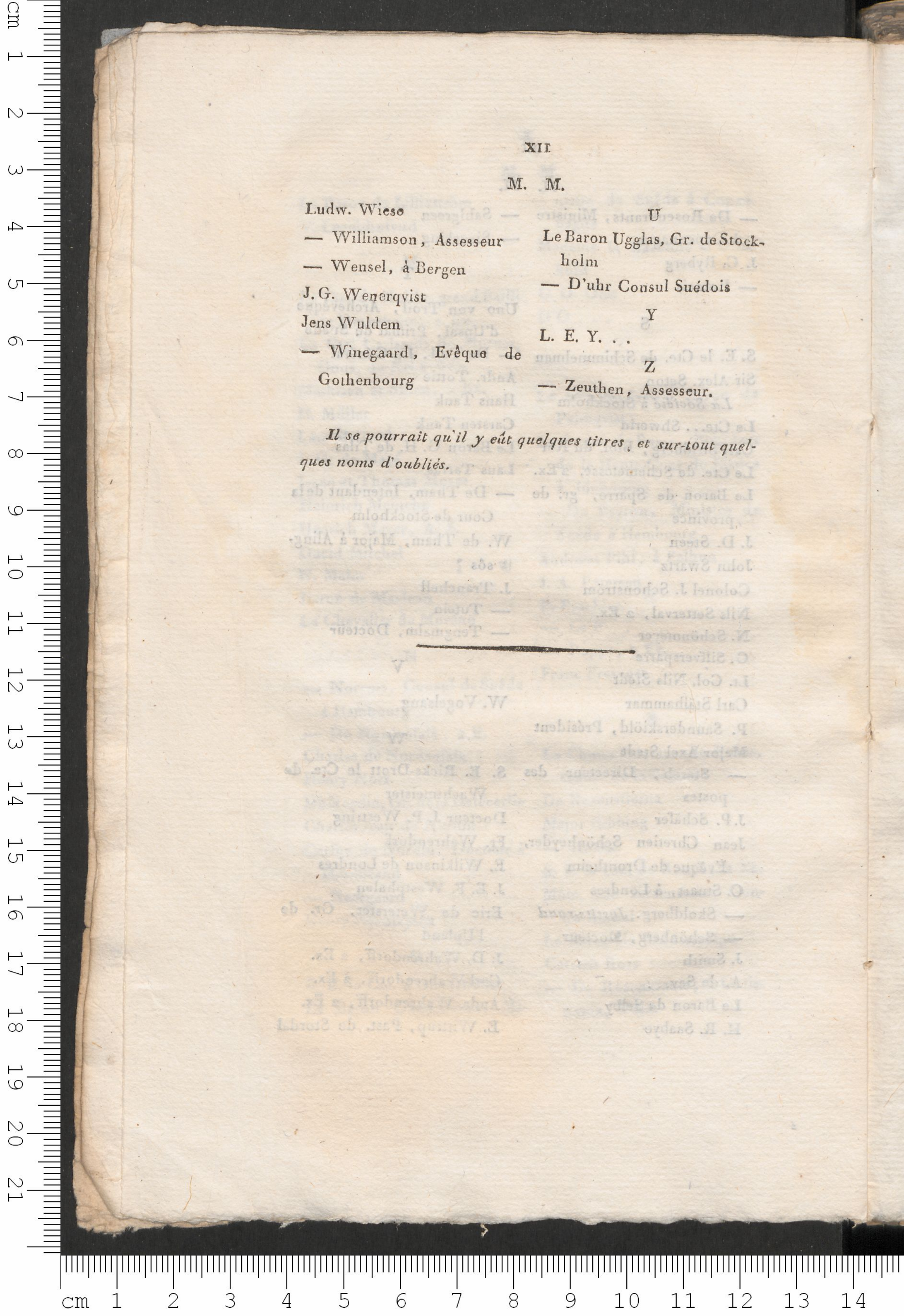
Uno von Troïl, Archevêque d'Upsal, Primat de Suède
— De Toll. Lt. Général
Andr. Tottie
Hans Tank
Carsten Tank
Le Baron G. H. de Tilas
Laus Tarras
— De Tham. Intendant de la Cour de Stockholm
W. de Tham, Major à Alingsôs
J. Tranchell
— Tutein
— Tengmalm, Docteur

V

W. Vogelsang

W

S. E. Ricks-Drott le Cte. de Wachtmeister
Docteur J. P. Westring
Fr. Wahrendorf
E. Wilkinson de Londres
J. E. F. Westphalen
Eric de Weterstet, Gr. de l'Upland
J. D. Wahrendorff, 2 Ex.
Carl Wahrendorff, 2 Ex.
Andr. Wahrendorff, 2 Ex.
E. Wittrup, Past. de Stordal



M. M.

Ludw. Wieso

— Williamson, Assesseur

— Wensel, à Bergen

J. G. Wenerqvist

Jens Wuldem

— Winegaard, Evêque de Gothenbourg

U

Le Baron Ugglas, Gr. de Stockholm

— D'uhr Consul Suédois

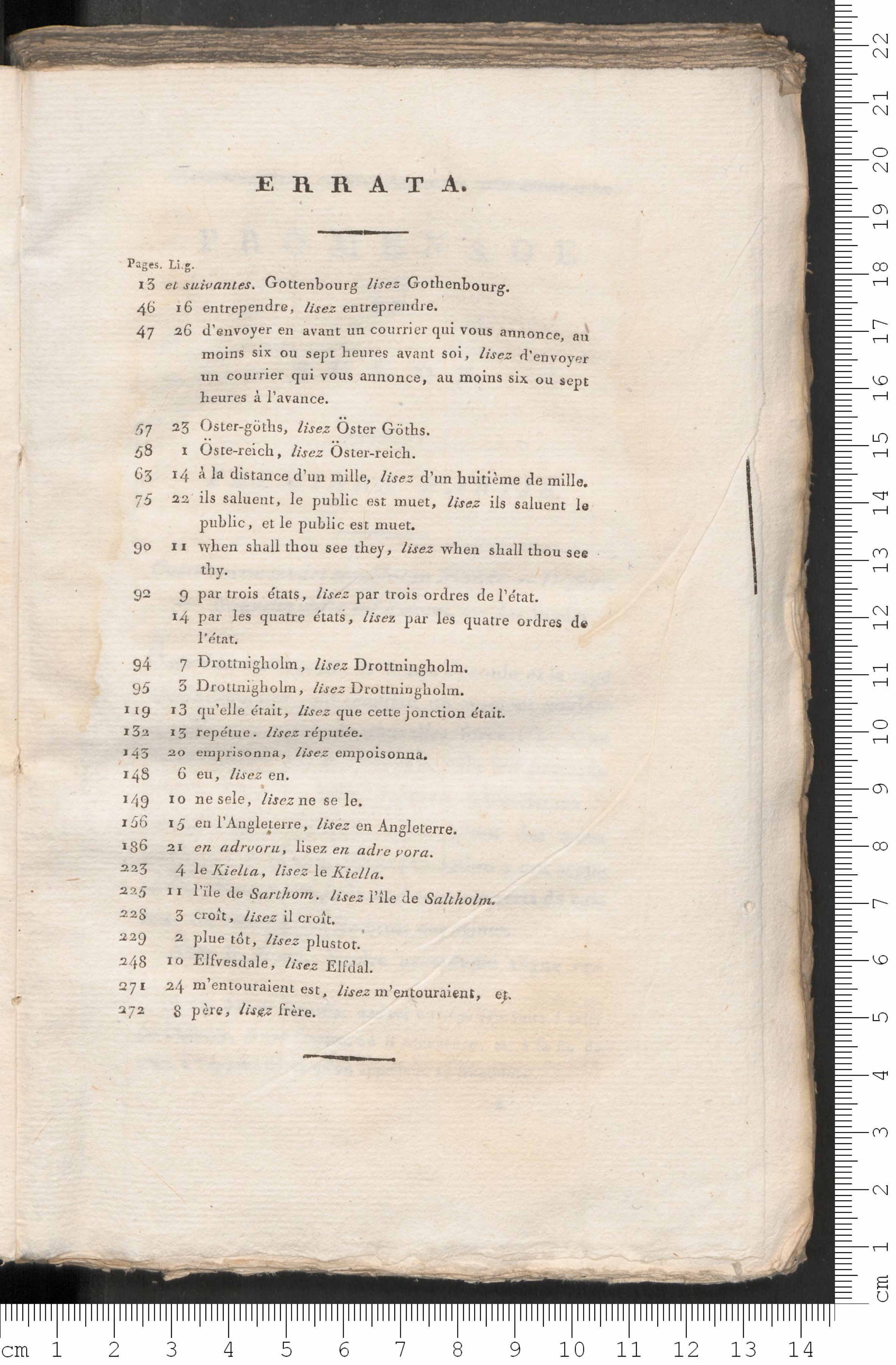
Y

L. E. Y. . .

Z

— Zeuthen, Assesseur.

Il se pourrait qu'il y eût quelques titres, et sur-tout quelques noms d'oubliés.



ERRATA.

Pages.	Lig.	
13		*et suivantes.* Gottenbourg *lisez* Gothenbourg.
46	16	entrepandre, *lisez* entreprendre.
47	26	d'envoyer en avant un courrier qui vous annonce, au moins six ou sept heures avant soi, *lisez* d'envoyer un courrier qui vous annonce, au moins six ou sept heures à l'avance.
57	23	Oster-göths, *lisez* Öster Göths.
58	1	Öste-reich, *lisez* Öster-reich.
63	14	à la distance d'un mille, *lisez* d'un huitième de mille.
75	22	ils saluent, le public est muet, *lisez* ils saluent le public, et le public est muet.
90	11	when shall thou see they, *lisez* when shall thou see thy.
92	9	par trois états, *lisez* par trois ordres de l'état.
	14	par les quatre états, *lisez* par les quatre ordres de l'état.
94	7	Drottnigholm, *lisez* Drottningholm.
95	3	Drottnigholm, *lisez* Drottningholm.
119	13	qu'elle était, *lisez* que cette jonction était.
132	13	repétue. *lisez* réputée.
143	20	emprisonna, *lisez* empoisonna.
148	6	eu, *lisez* en.
149	10	ne sele, *lisez* ne se le.
156	15	en l'Angleterre, *lisez* en Angleterre.
186	21	*en adrvoru*, lisez *en adre vora.*
223	4	le *Kielta*, *lisez* le *Kiella.*
225	11	l'île de *Sarthom*. *lisez* l'île de *Saltholm.*
228	3	croît, *lisez* il croît.
229	2	plue tôt, *lisez* plustot.
248	10	Elfvesdale, *lisez* Elfdal.
271	24	m'entouraient est, *lisez* m'entouraient, et.
272	8	père, *lisez* frère.

PROMENADE
EN
SUÈDE.

PREMIÈRE PARTIE.

Commencement des troubles en Irlande.—Départ. — Nouvelle visite à l'Ecosse. — La Suède.

SANS s'en apercevoir, le temps s'écoule et la rage révolutionnaire, qui semblait un moment vouloir se calmer, a repris de nouvelles force (*). Que faire? encore une promenade, cela fait passer le temps: mais où aller? voyons, réfléchissons... Presque toute l'Europe, hélas! gémit des maux que la guerre et la rage de la révolution y ont accumulés. Tous les pays du Sud sont couverts de ruines, ou retentissent du bruit des armes.

Vers le Nord, l'ordre accoutumé règne en-

(*) On doit se rappeler, que cet ouvrage fait suite à celui sur l'Irlande, et que l'instant où il commence, est à la fin de 1797, à l'époque de ce qu'on appelle le 18 fructidor.

core, dans la Suède et dans la Norvège: c'est de ces immenses contrées, que sont sorties ces nations conquérantes qui ont dévasté, pillé et peuplé, sur-tout la Grande Bretagne et l'Irlande. — La conformité du langage m'intéressera, les rapports des mœurs, des usages, doivent certainement encore exister: l'origine de bien des établissemens de la Grande Bretagne doit se trouver chez les peuples qui habitent ces pays. Quel vaste champ d'observation! voilà de l'occupation pour plus de trois ans; allons donc, et puisque la rage et la folie prolongent encore mon exil, profitons-en pour acquérir des connaissances, qui, peut-être un jour, pourront être utiles à ces mêmes compatriotes, dont la persécution est si longue, si injuste et si cruelle. Avant de visiter ces contrées lointaines, il est à-propos de me tirer de l'Irlande.

A mon retour d'Ecosse donc, tant bien que mal, j'achevai ma promenade, autant que possible, tâchant de m'isoler et de bien vivre avec tout le monde, sans trop m'inquiéter de l'opinion politique des personnes qui me recevaient. Quoique de loin cela semble très-naturel, et la seule conduite qu'un étranger dût tenir: l'exécution n'en était pas très-facile, au milieu des partis qui se formaient, et dont la rage encore concen-

trée, n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater.

Je rentrai enfin dans la capitale, et mettant sur-le-champ la main à l'œuvre, je recommençai à gémir, en faisant gémir la presse. Au bout de quatre mois, je produisis ma promenade en Irlande. Comme on peut bien le penser, elle me valut des complimens et des reproches; les uns rirent et les autres firent la mine, suivant leur humeur; je ne pouvais qu'y faire, et je me consolais de ces vétilles avec une facilité singulière, qui paraîtra peu surprenante après tout, quand on saura que la *promenade* fit assez bien son petit chemin, et que les personnes les plus respectables continuèrent de me traiter avec quelques égards.

M. Peter Latouche eut l'attention de m'inviter à retourner le voir à sa maison de Belvue; elle est située dans le comté de Wicklow, le pays le plus varié et le plus romantique de l'Irlande. — Il n'y a que neuf mois que j'y étais (*); combien tout a changé depuis? Ces retraites charmantes, ces belles maisons, la rage de la guerre civile a tout détruit. Lorsque je voyais dans les papiers, que ces maisons hospitalières, où l'on m'avait accueilli, étaient devenues la proye des flammes,

(*) Ceci a été écrit vers la fin de 1798.

j'éprouvais un sentiment de douleur, presqu'aussi profond qu'en apprenant les détails affreux de la guerre de la Vendée. Presque tous les lieux m'étaient familiers; et j'ai plus d'une fois arrosé de mes larmes, la nouvelle de la mort des personnes qui m'avaient donné l'hospitalité. Je n'ai pas vu le nom de Latouche parmi les victimes de la fureur; j'ose espérer que les malheureux que cette famille respectable a protégés, lui auront servi d'égide, et que la rage de la guerre civile aura respecté les bienfaiteurs de leur pays.

Quoique pendant mon séjour dans le comté de Wicklow, tout semblât tranquille, il y eut cependant une alerte: on fit courir le bruit qu'une troupe d'*Orange men* allait arriver, pour y mettre tout à feu et à sang. Plusieurs paysans s'enfuirent dans ces mêmes montagnes, où depuis Holt et sa bande ont su braver si long-temps les poursuites du gouvernement. Les propriétaires alarmés s'assemblèrent et rassurèrent les paysans par une déclaration publique, qui portait que sous quelques noms que des brigands se présentassent, les troupes du roi sauraient les châtier, et prévenir leurs désordres.

Il était assez singulier, que l'on désignât les brigands sous le nom d'*Orange men* qui dans les autres parties de l'Irlande, étaient censés être les supports du gouvernement. Apparemment que

parmi les paysans du comté de Wicklow, il y en avait fort peu qui eussent pris ce nom, et que par conséquent, voulant exciter l'effroi, les malveillans trouvèrent plus simple de se servir de leurs noms. En effet, c'est quelque chose de surprenant, combien aisément le pauvre, qui n'a que sa vie à perdre, est mu par des terreurs paniques. On ne doit jamais espérer trouver le courage raisonné, que parmi les hommes qui sont assurés de leur subsistance, et n'ont pas à pourvoir au besoin immédiat du jour et du lendemain. Il ne faudrait que des fouets pour battre une armée de mendians.

C'est par cela sur-tout, que les officiers sont utiles dans une armée, en communiquant à leurs soldats, quelques étincelles du point d'honneur qui doit les animer. C'est encore par cette raison, que les nouvelles levées en général, ne valent rien; ce n'est communément qu'au bout de quelque temps, qu'elles peuvent égaler les anciennes troupes, sans doute lorsqu'elles ont acquis de l'expérience, mais surtout lorsque les individus qui les composent, se sont accoutumés à ne pas s'inquiéter de leur subsistance pour le lendemain.

Les seules précautions que prissent les propriétaires à la campagne, étaient de barricader la nuit, les fenêtres des rez-de-chaussées et d'attacher

une sonnette au volet. Au surplus l'hyver se passa avec tout l'agrément possible, au milieu des plaisirs d'une grande capitale. L'esprit de parti troublait peu la société; on y parlait que rarement de la politique.

Quelques gens cependant, annonçaient des intentions séditieuses; l'imprimeur de la *presse* (*), fut mis au pilori, lord Fitzgerald et M. Arthur O Connor, se tinrent à ses côtés pendant tout le temps qu'il fut exposé au public, l'encourageant à supporter sa disgrace. Lui-même, le cou dans le carcan et entouré des soldats, eut l'audace de dire au peuple, que les Républicains français ne tarderaient pas à venir à son secours. Il avait été condamné à cinq-cents livres sterlings d'amende: ses amis en ramassèrent plus de mille, qu'on lui donna. Un autre imprimeur prit son papier, et enfin M. Arthur O'Connor lui-même y mit son nom.

On augmentait le nombre des troupes à Dublin, les soldats n'étaient pas toujours très-modérés, ils insultaient par fois des habitans. Je crus m'apercevoir, vers la fin de janvier 1798, que les quais étaient couverts de figures patibulaires, qui, dans leurs habits déguenillés, ne me représen-

(*) Un journal de ce nom.

taient que trop les premiers instrumens de notre révolution. Plusieurs fois, on annonça un jour pour la révolte universelle. Les esprits dans la société, semblaient dans cette situation qui devance un moment de bataille, et dans laquelle on est disposé à regarder comme ennemi tout ce qui ne pense pas en tout, comme soi. Le gouvernement paraissait visiblement inquiet, connaissait toutes les menées, et avait le fil des différentes intrigues des chefs des mécontens. Il les laissait agir, afin de les saisir à-la-fois, et ayant eu avis qu'ils étaient assemblés, il fit entourer la maison de troupes, et on les saisit tous avec leurs papiers. Lord Edouard Fitzgerald fut décrété de prise-de-corps: il réussit à s'échapper ce jour-là, mais il fut pris quelques jours après, et en se défendant, il reçut des blessures, dont il est mort depuis.

Il y eut des patrouilles nombreuses pendant les deux nuits suivantes; et quoiqu'il n'y eût pas de tumulte pour le moment, je vis bien clairement que la glace était rompue et que l'explosion ne tarderait pas à avoir lieu. En conséquence ayant à-peu-près fini mes petites affaires, et croyant que c'était déjà bien assez d'avoir été fourré dans une révolution; fort peu désireux de voir les troubles d'une seconde, (ou du moins d'une révolte, car je n'ai, jamais douté de quelle

manière cela se terminerait); je me munis de passe-ports; puis m'embarquant au quai le plus prochain, je fus conduit par une tempête à Irwin, sur la côte d'Ecosse, où je débarquai le sur-lendemain, quoiqu'il y ait plus de deux-cents milles.

C'était la troisième fois, que je visitais la terre fameuse des *Cakes*, et ce fut avec un nouveau plaisir. Car enfin, puisqu'on ne veut pas que je sois de mon pays, il faut bien m'en faire un, et c'est l'Ecosse dont j'ai fait choix, tant qu'à présent.

Passant sur le même terrain que j'avois déjà visité plusieurs fois, je m'arrêtai à Glasgow et à Stirling pour y saluer mes anciennes connaissances, et j'eus bientôt atteint Edimbourg.

Ce fut avec plaisir, que je m'aperçus que les esprits étaient beaucoup plus modérés que l'année précédente. M. Pitt et M. Fox n'étaient plus les objets uniques des conversations. Leurs partisans les plus zélés, se contentaient d'avoir leurs bustes dans la salle à manger et de boire tous les jours à leurs santés, en présence. Les partisans de l'opposition avaient pris part aux mesures de défense, adoptées par le gouvernement; ils s'étaient, pour la plupart, enrôlés dans les différens corps de volontaires; les esprits s'étaient rassis; le pays enfin avait pris une contenance toute autre.

Les excès du Directoire, depuis la paix de *Campo-Formio*, avaient ouvert les yeux aux plus prévenus. L'invasion de la Suisse, de l'Italie et de l'Egypte avait rapproché tout le monde du gouvernement. Les cruautés que la guerre avait fait commettre dans ces pays étaient reprochées avec amertume aux républicains.

Parmi ces injustices, cependant l'invasion des états du Pape, n'était pas tout-à-fait considérée du même œil, parmi les bons presbytériens d'Ecosse. Je puis assurer avoir entendu de très-honnêtes gens, me dire que c'était le but de leurs prières depuis deux cents ans. Dans les églises j'ai plusieurs fois entendu la prière *charitable* de détruire le *papisme*, de plus en plus, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus de trace sur la terre. Ceux même qui raisonnaient le mieux, ne voyaient dans l'invasion des états de l'église, que la destruction du Pape. Lorsqu'on leur en parlait: oh! oui, disait-on en riant: Le pauvre Pape! il est à présent ruiné, avec *vengeance*. (*He is done now, with a vengeance.*)

Ayant enfin fini mes petites affaires, je pensai à me rendre dans le pays, à qui je voulais faire l'amitié de rendre visite, pour en étudier les mœurs, la langue et l'histoire.

Ayant fait la connaissance dans mes précédens

voyages de M. Erskine (*) le consul britannique à Gottenbourg, je fus invité à me rendre à sa maison de Cambo. Traversant donc le bras de mer, qu'on appelle encore le Forth, quoique ce soit bien la mer, je me rendis à King-horn, qui est un petit port opposé à celui de Leith.

Au milieu de ce passage, qui peut être de dix milles anglais, il y a une petite île appelée Inch-keith, où l'on voit quelques vieux bâtimens destinés autrefois à recevoir les gens attaqués de la lèpre; on en a fait un petit château, et sous le règne de la reine Marie Stuart, il fut pris et repris plusieurs fois par les Anglais et les Ecossais. C'est derrière le rocher d'Inchkeith, que les vaisseaux de guerre, et ceux prêts à mettre à la voile jettent l'ancre.

Dans la situation d'un banni, d'un émigré, il est bien flatteur d'acquérir assez de droits à l'estime et à la bienveillance pour n'être pas oublié après trois ans d'absence. Je sus aussi sentir le prix des bontés que je reçus à Cambo. Mon séjour même ne fut pas inutile pour adoucir l'amertume des réflexions particulières. Je vis dans M[de]. Erskine un modèle admirable de patience et de bonté.

D'une santé très-délicate, elle avait su mettre

(*) Depuis lord *Earl of* (Comte de) Kelly.

à profit son existence souffrante, et avait employé ce temps que d'autres auraient passé à gémir, à acquérir les connaissances les plus utiles. Elle parlait quatre langues, outre la sienne; et sans se prévaloir de son savoir, bonne, indulgente dans la société, elle oubliait ses maux, pour rendre sa maison agréable à ses hôtes. Ce fut bien avec raison que je me permis un jour de lui remettre ce petit anagramme.

> Cares do they oppress your breast,
> Anxiety disturb your rest?
> May you, to soften your pain,
> By Crail a few days remain;
> Of Erskine's patience, learn how to be blest. (*)

Certes je n'ai de ma vie vu la patience et la résignation sous un coup-d'œil plus aimable, et produire des effets plus heureux. Ayant passé une partie de sa vie dans la Suède, lady Kelly eut la complaisance de me donner des détails sur le pays, et quelques

(*) Craignez-vous à vos maux de succomber enfin?
Avez-vous dans le cœur quelque noir chagrin?
Puissiez-vous, pour calmer votre peine, près de Crail quelques jours demeurer; par la patience d'Erskine, apprenez à être heureuse.

Comme on peut le voir, j'avais l'intention de traduire l'anagramme en vers français; ce maudit M. m'a donné tant de peine que j'y ai renoncé.

lettres pour ses anciens amis, qui me confirmèrent dans ma résolution,

Comme à mon ordinaire désirant prendre congé des personnes qui avaient été les premières à m'accueillir, je me remis en route. La tension dans laquelle étaient les esprits, rendait tout voyage pour un étranger, assez peu agréable: il était en but aux soupçons de toutes les personnes à qui il pouvait avoir besoin de parler. Dans ce moment (en juin 1798) le nom de français était loin d'être une recommandation. La curiosité et la défiance étaient beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire; j'en essuyai à Kinghorn un trait assez original. Etant arrivé trop tard pour le bateau public, je m'arrêtai à l'auberge près du port. Les garçons parlèrent de moi à un voyageur, homme du pays, qui jugea à propos de m'inviter à boire une bouteille de vin avec lui, afin de me faire jaser; je jasai et je bus tant qu'il voulut, regrettant seulement de ne pas trouver tous les jours, des curieux qui sussent si bien s'y prendre. Je me retrouvai enfin dans le Sterling-shire et y reçus comme à l'ordinaire les attentions de mes amis qui, quoique très-agréables, étaient cependant encore troublées par les vétilles qui avaient agité les esprits l'année d'avant, au sujet de M. Pitt et de M. Fox.

Je songeai bientôt à mon départ: une flotte

partait pour la Baltique, convoyée par deux vaisseaux de guerre; je pris place sur un vaisseau marchand qui se rendait à Gottenbourg et je quittai encore, avec regret, les côtes de l'Ecosse. La flotte était composée d'une centaine de vaisseaux: leur nombre en rassurant contre les corsaires des républiques *filles et mères*, dissipait l'ennui.

Je voudrais bien avoir une tempête à raconter, ou du moins à copier, suivant l'usage, mais malheureusement le temps fut très-beau; passant donc fort tranquillement sous le nez de la Norvège *Norige näse* (*) et le long de ces côtes de rochers arides, j'arrivai bientôt sur celles de Suède et dans la rivière de Gottenbourg.

(*) Le mot Cap en français, vient de *caput* (la tête): les Anglais le nomment de la même manière dans leur langue *a head*. Les peuples gothiques l'avaient appelé un nez (*näse*), qui est bien vraiment le Cap de la figure. Les Ecossais ont retenu le mot, mais écrit comme *Ness*; plusieurs caps dans ce pays sont nommés ainsi comme Caitheness etc. Les anciens peuples. ont été obligés d'avoir recours, au nom des différentes parties du corps humain, pour nommer les choses de la terre: ainsi on dit un *bras* de mer, une langue de terre etc. etc. tous tirés de leur figure ou de leur situation. Les mesures aussi, sont toutes prises du corps humain, un pied, un pouce, un doigt, une brasse, etc. Les Goths nommaient de plus une île du nom de l'œil (*Ey*), qui en anglais s'écrit *eye*. Ce mot a bien anssi quelque rapport avec le français *œil*.

Gottenbourg. Les Anglais. La cascade et le canal de Trolhätta.

Le calme me donna le loisir d'examiner à mon aise, les *jolies* côtes de rochers nuds et les îles de même espèce, qui cernent la baye et l'embouchure de la Götha. Il fallut passer vingt-quatre heures sans bouger, à une demi-lieue du fort Elfsborg, bâti sur un rocher au milieu de l'embouchure de la rivière. Ces petites contrariétés, qui pour un homme affairé sont fort désagréables, me sont au fait d'une indifférence singulière: on peut passer un jour d'émigration tout aussi bien sur l'eau que sur la terre. Il y avait cependant un inconvénient, c'est que le vaisseau flottait sur quatre-vingt toises d'eau, et que sa charge de plomb ayant fait travailler les jointures dans la traversée, menaçaient de nous envoyer visiter les Homars qui en habitent le fonds; mais enfin un vent frais poussa le vaisseau dans la rivière et tout fut pour le mieux.

Dès-lors qu'on a passé le fort Elsborg, rien ne surprend comme la vue des bords de la rivière: ces maisons de bois, peintes en rouge, semées çà et là sur des rochers de granit, annoncent beaucoup d'industrie. L'effet que produit l'entrée de

la rivière Götha, rappelle parfaitement ces peintures chinoises, où l'on voit des maisons situées sur de grosses pierres ou sur des arbres, des bateaux qui flottent et de gros papas fumans leurs pipes avec toute la tranquillité et tout le phlegme imaginables.

La ville est fort bien bâtie, et se ressent du goût de ses premiers fondateurs, les Hollandais, qui l'ont coupée de canaux dans tous les sens: excepté le quartier neuf et quelques bâtimens sur les quais, tout le reste est en bois. Mais ces maisons de bois dont nous nous faisons communément une si pauvre idée, parce que nous ne nous les figurons que comme des maisons de planche, sont fort commodes et plus chaudes en hyver que celles de pierres. Il est singulier que les Anglais sur-tout, qui sont accoutumés à vivre dans des maisons de bois flottantes, se fassent une idée si terrible d'une maison de bois sur la terre. Est-ce que leurs vaisseaux sont froids, quoiqu'au milieu de l'eau? Pourquoi des maisons, construites d'une manière encore plus solide, le seraient-elles? La construction en est fort simple: on place des arbres de sapin taillés quarrément, les uns dessus les autres, et on les attache ensemble avec des chevilles. Les intervalles entre les pièces de bois, sont remplis de mousse; sur la muraille extérieure dans les villes

on applique des planches, que l'on peint en rouge ou en blanc: l'intérieur est communément platré. Les paysans couvrent le toit d'une écorce de bouleau, sur laquelle ils mettent un gazon: les gens riches se servent de tuiles et quelques-uns de tôle; c'est la même chose par toute la Suède et la Norvège. Il m'a semblé que ces maisons étaient infiniment plus commodes pour les paysans. que celles de pierre, de briques ou de terre; elles sont beaucoup plutôt bâties, sont plus chaudes, et en outre peuvent être transportées d'un endroit à l'autre, sans beaucoup de difficulté.

Parmi les négocians de Gottenbourg, il y en a plusieurs de très-respectables; le principal est M. Hall. Les étrangers lui sont généralement tous recommandés et ont à se louer de sa politesse et de son hospitalité. Le commerce de Gottenbourg est très-étendu; il y a plusieurs maisons Ecossaises très-florissantes. Les manufactures du pays sont en petit nombre, mais ce qu'elles fabriquent est bien fait; le sucre par exemple, est généralement mieux rafiné en Suède, que dans aucun pays, mais il y est cher. Près de la mer il y a une verrerie, dont le cristal est très-beau. Ce qui occupe principalement les négocians à Gottenbourg, c'est comme ailleurs en Suède, l'exportation

tation des métaux, du fer particulièrement qui est d'un très-grand produit.

Les harengs viennent aussi faire une visite amicale sur ces côtes, vers le mois de novembre. Ils y viennent en assez grand grand nombre, pour que les bateaux ayent de la peine à passer au milieu. Ils sont si pressés les uns contre les autres, que plus d'une fois en plantant la rame au milieu de la mer, il est arrivé qu'elle se tenait aussi droite que si elle eût été dans du sable. Les négocians qui font ce trafic, qui est communément très-lucratif, préparent le sel et les chaudières dès l'été. Aussitôt que le *banc* de hareng paraît, on fait de l'huile des plus gras, on sale les autres, et les débris servent à engraisser les terres.

On regarde ce commerce comme si profitable et si important, que l'on prend toute espèce de précaution, pour ne pas troubler les harengs et leur faire fuir la côte; ainsi dès qu'ils paraissent, il est expressément défendu de tirer le canon, même pour les saluts ordinaires.

Dans les bonnes années, on vend, jusqu'à 600,000 barils de harengs salés, et 30,000 d'huile. Il faut pour un baril d'huile, 10 à 12 barils de harengs frais. Quand la pêche est abondante, le baril de harengs salés, en contenant entre 1000 et 1200 se vend de deux à trois Rixdalers (15 liv. tournois).

Celui d'huile contenant environ 180 bouteilles de pinte, se vend de 10 à 12 Rixdallers; dans les mauvaises années l'un et l'autre triple quelquefois de prix: la pêche commence ordinairement en octobre et dure jusqu'à ce que la mer soit fermée par les glaces. La gelée venue, plutôt qu'à l'ordinaire dans ces deux dernières années 1798 et 1799, a empêché de faire une pêche aussi profitable que les années précédentes, et cela a occasionné dans le pays une disette cruelle.

Les objets d'importation viennent presque tous de l'Angleterre et ils s'y vendent fort bien. La communication entre les deux pays est telle, qu'il y a fort peu de gens aisés à Gothenbourg qui ne fassent venir jusqu'à leurs souliers de Londres, ou de quelque autre ville de la Grande Bretagne. Les étoffes et les cuirs qui en viennent, sont non-seulement d'une qualité supérieure, mais encore ils sont moins chers que ceux fabriqués dans le pays. Dans des cas pareils la prohibition ne sert à rien. Pour prévenir efficacement l'entrée de ces denrées il faudrait les avoir aussi bonnes et pas plus chères que chez l'étranger: en excitant l'émulation des artisans et des manufacturiers par quelque récompense, ce serait sans doute très-possible.

Le port de Gothenbourg est parfaitement situé pour le commerce, à l'entrée de la Baltique,

quoique sur l'Océan, et à l'embouchure d'une rivière dont la navigation se prolonge (depuis la confection du canal de Trolhätta) à une distance de près de quarante milles dans l'intérieur de la Suède. Il est aussi très-sûr et très-profond. Il a encore l'avantage d'être rarement fermé par les glaces, quoiqu'il l'ait été complètement pendant plus de quatre mois, les deux années 1799 et 1800.

Marstrand est une petite ville située sur les rochers qui bordent les côtes, à deux milles en mer; son port qui n'est presque jamais fermé par les glaces, avait autrefois été déclaré franc, dans le dessein d'en faire comme une espèce d'entrepôt pour les marchandises de la Baltique et du reste de l'Europe. Les vaisseaux Russes auraient pu pendant l'été faire douze à quinze fois le voyage de Pétersbourg à cette ville, pendant que c'est beaucoup, s'ils peuvent aller et revenir trois fois à la Grande Bretagne. L'échange serait par conséquent devenu beaucoup plus facile et plus fréquent. Mais il est fort difficile de faire changer au commerce ses anciennes routes. Le succès n'a pas répondu à l'attente et l'on a supprimé la franchise.

Comme la Suède et la Norvége se trouvent séparées du reste du monde et pour ainsi dire isolées, il arrive souvent pendant l'hiver, que plu-

sieurs semaines, et même quelquefois des mois se passent, sans avoir des nouvelles du reste de l'Europe. Ce retard est fort gênant et peut, dans bien des cas, être très-préjudiciable : dans le courant des hivers de 1798 et 1799, dans un temps, où les événemens marquans du Sud de l'Europe, donnaient pour ainsi dire la soif des nouvelles, on a été plusieurs fois cinq à six semaines sans en avoir aucunes.

C'est sur-tout, pour les nouvelles de la Grande Bretagne que le retard est plus long, parce que le paquebot anglais ne peut pas débarquer à Cuxhaven à cause des glaces. Du premier décembre au premier avril, c'est beaucoup si un ou deux peuvent passer. N'est-il pas inconcevable qu'un pays aussi commerçant que la Grande Bretagne, n'ait pas établi en temps de guerre un paquebot pour Marstrand ou pour Christiansand, le premier port de la Norvége, qui n'est jamais gelé. Les lettres pourraient se répandre de-là dans tout le reste de l'Europe; car le passage des *Belts* et du *Sund* ne causent jamais un retard si considérable, que l'entrée de l'Elbe; d'ailleurs la Suède, la Norvége, le Dannemarck et la Russie, auraient dès-lors leur correspondance surement établie.

La communication fréquente qui existe entre la Grande Bretagne et les pays du Nord, rendrait

l'établissement fixe d'un paquebot extrêmement peu coûteux. Il est même plus que probable, que les sommes résultantes du passage des voyageurs et des lettres, payeraient entièrement les frais, et pourraient même donner encore du gain. Quand le paquebot ne partirait que deux fois par mois d'Edimbourg, ou de Newcastel, les lettres arriveraient plus promptement que par la voie ordinaire. Trois, quatre, au plus cinq jours suffiraient pour la traversée, et la poste n'est guères moins d'un mois à se rendre.

J'ai eu le plaisir de retrouver en Suède, *the Land of Cakes.* On y fait communément usage d'une galette fort sèche, qui est cependant meilleure que celle d'Ecosse, parce qu'elle est faite de forment mêlé de seigle ; mais dans plusieurs autres provinces on les fait aussi d'avoine. Il est assez simple de retrouver en Suède les usages de l'Ecosse. Ce sont évidemment les mêmes peuples qui habitent les deux pays. L'analogie des deux langues découvre les traces de leur origine. Le suédois a beaucoup de rapport à l'anglais dans la tournure des phrases, mais il en a beaucoup plus avec l'écossais; il est un grand nombre de mots entièrement semblables et en général tous les verbes actifs sont les mêmes: il n'est pourtant pas moins

vrai, qu'il est fort difficile d'apprendre le suédois, même quand on connaît l'écossais.

Les environs de Gothenbourg semblent bien arides; ce ne sont que des rochers de granit nuds et ronds au sommet: les arbres dont ils étaient couverts ont été coupés, il y a déjà long-temps: cela donne au pays un air de stérilité qu'il n'a vraiment pas, car dans les intervalles entre les pierres, il pousse d'assez bonne herbe: de temps à autre aussi, on trouve des enclos parfaitement cultivés. Les paysans paraissent être aisés, leurs cabanes sont propres dans l'intérieur, et ils sont assez bien vêtus: il en est de même par toute la Suède: les environs de Gothenbourg ne sont pas à beaucoup près, le pays où ils soient le mieux.

Les rues sont ici, comme à Stockholm, pavées de mauvais cailloux de toute figure, sans doute arrangés de la sorte par les *cordonniers* (*), pour augmenter leur besogne.

La chanson des *Brand-vagt* (**) (gardes-feu) de Suède est bien autre chose que celle des *watchmen* de Londres; ils s'arrêtent à chaque

(*) Expression de Shakespear, dans *la mort de César*.

(**) Ces *Brand-vagt* ou gardes-feu, n'avaient d'abord été institués que contre l'incendie.

carrefour toutes les demi-heures, et entonnent sur le ton le plus mélancolique, la plus mélancolique des chansons. Ils sont armés d'une hache, d'une crécelle et d'un croc ingénieux, avec lequel ils pourraient arrêter un homme sans être exposés aux coups. C'est une espèce de traquenard, au bout d'un bâton de sept à huit pieds : on peut le passer au cou ou à la jambe d'un homme, et il est impossible de s'en débarrasser, sans qu'un tiers l'ouvre : malgré tout cela, ces gens vont toujours deux au moins, quoiqu'il y ait peu de pays, où ils ayent moins à faire, et moins à craindre.

Un instrument pareil serait de la plus grande utilité dans toutes les grandes villes, à Londres surtout, où il arrive souvent que des gens sont tués ou blessés, en se défendant contre les *watchmen*, qui les assomment à coups de bâton. Avec ce traquenard, le *watchmen* n'aurait rien à craindre et tiendrait son homme à une distance convenable, jusqu'à ce que le secours vînt.

Lorsqu'il arrive un étranger à Gothenbourg, les musiciens du régiment sont aux aguets : ils viennent dès le lendemain matin vers les six heures, lui donner une sérénade, pour laquelle il doit leur faire un petit cadeau.

Le dimanche on ferme les portes de la ville, depuis neuf heures jusqu'à onze, pendant le temps du

service : c'est une ancienne coutume. Je n'ai appris cet usage qu'à mes dépens, étant sorti un matin de bonne heure pour gagner de l'appétit; pour y satisfaire, il m'a fallu promener un peu plus que je ne le voulais.

En 1788, pendant que Gustave III était occupé contre les Russes en Finlande, les Danois firent une invasion dans la Suède par la Norwège. Sans la vigilance, l'activité et aussi le bonheur du roi, ils devaient certainement s'emparer de Gothenbourg. Les ministres Prussiens et Anglais près le roi de Dannemarck, sans l'aveu de leurs cours, à ce qu'on prétend, vinrent sommer le prince de Hesse qui commandait les troupes, de se retirer, et en cas de refus ils le menacèrent de déclarer la guerre au Dannemarck. Le roi lui-même arriva tout-à-coup, rassura les habitans, et les Danois, dont le gouvernement n'avait fait cette démarche, que d'après les traités existans avec la Russie et malgré lui, pour obliger le roi à faire la paix, se retirèrent. On peut dire avec vérité que cette invasion inattendue, qui semblait devoir accabler Gustave III, fut précisément ce qui le sauva. Elle lui ramena une grande partie de ses sujets, qui avant cette époque murmuraient et s'étaient éloignés de lui.

Dans la crainte de répéter ce que beaucoup d'autres ont déjà dit, j'ose à peine entrer dans

quelques détails sur les établissemens publics de Gothenbourg: ils sont peu nombreux, mais assez bien tenus: la compagnie des Indes expédie un ou deux vaisseaux par an à la Chine, et les profits des actionnaires sont, dit on, considérables.

Les francs-maçons, dont on s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps, et que l'on a accusés de bien des choses, dont le grand nombre sont sûrement peu fondées, forment en Suède un établissement respectable; ceux de Gothenbourg entretiennent à leurs frais soixante orphelins, et ceux de Stockholm trois cents. Le roi lui-même est franc-maçon, les princes et les ministres le sont aussi.

La circonstance fâcheuse, qui m'avait causé quelques tracasseries à Dublin, se présenta encore à mon grand regret à Gothenbourg. Une Anglaise dédaigneuse m'avait précédé, et avait fait part au public de sa mauvaise humeur. La personne qui avait passé deux ans avant à Gothenbourg, est très-connue dans le monde littéraire par ses opinions singulières et par quelques ouvrages, qui ne sont pas sans mérite. Mde. Woolstoncraft n'a pas publié un ouvrage, dans lequel elle ne se soit laissée entraîner par l'idée favorite qui l'occupait, et sur laquelle elle a publié un gros livre intitulé (*the rights of woman*) (les droits de la femme), dont *les droits de*

l'homme républicain, lui ont sans doute donné la première idée.

Les jérémiades perpétuelles, qu'elle fait sur les droits violés des femmes, et sur l'état malheureux qu'elles ont dans la société, me semblent bien peu fondées. Je ne vois pas que les dames ayent tant de raison de se plaindre; le métier d'une femme jolie et aimable, tel qu'il est établi, me semble aussi agréable qu'aucun que je connaisse. Une femme mariée, une mere de famille, qui a soin de son ménage et de ses enfans, quelle que soit sa fortune et même son esprit, me semble toujours à sa place; elle ne saurait, à mon avis, se trouver dans une situation, qui la rendît plus respectable.

Après avoir fait mon examen de conscience bien scrupuleusement, j'avoue que je n'ai pu de de ma vie, concevoir aucun charme, à supposer qu'en rentrant chez moi fatigué du train des affaires, je trouverais ma femme la lunette en main, examinant les astres, donnant audience, examinant les pièces d'un procès ou bien se préparant à aller monter la garde, pendant que les soins importans du ménage seraient regard s comme frivoles et indignes de son attention. Mù par les préjugés du bon vieux temps, qu'il m'arrive souvent de regretter: je pense que dans ce cas il se-

rait infiniment préférable de ne se point marier du tout. Mde. Woolstoncraft aura beau prêcher sa doctrine, j'ose espérer qu' on ne jouera pas aux dames, le vilain tour de mettre ses idées à exécution.

Mais pour revenir à son voyage qui a si fort scandalisé les belles dames de Gothenbourg, quoique assurément cela n'en valût pas trop la peine. Quelques affaires litigieuses l'appelaient en Norvége; elle débarqua à Gothenbourg et se rendit presque tout de suite à Arendal en Norvége, où elle resta un mois, et fut obligée d'en partir sans avoir réussi. A son retour à Londres, elle publia un livre de remarque, *During a short residence in Sweden and Norway* (durant une courte résidence en Suède et en Norvége). Elle y fait souvent usage de ces termes nouveaux qu' on appelle *sentimentaux*, grotesquement habillés à la Sterne (*) et à la nouvelle mode des revenans, et du clair de lune; ainsi, c'est la cloche de la vache qui tinte — la musique mortelle du murmure des eaux — les esprits de paix qui vont se promener — l'éternité qui

(*) Pauvre Sterne! il ne s'imaginait pas, en écrivant son voyage sentimental, qui est si joli et si intéressant que son style aimable allait être prophané par tous les gens qui s'imaginent lui ressembler, en s'adressant dans la même ligne à leur chien et à leur maîtresse.

est dans ces momens — des sylphes au pied léger qui auraient volontiers dansé leurs danses aëriennes — qui est-ce qui craint la rosée tombante? — bon soir au croissant qui pend dehors dans la voûte éthérée, et qui m'invite à m'égarer au loin etc. — c'est là le style à la mode, et dont généralement les dames auteurs de la Grande Bretagne, font un usage *un peu trop* fréquent. On y mêle des sentimens superbes à brûle-pourpoint, sur l'objet le plus simple, et le premier qui se présente. Ainsi Mde. Woolstoncraft s'attendrit et pense à sa fille, en voyant un veau sauter dans la prairie.

Pauvre femme, chagrine avec tout le monde, avec elle-même: elle portait son humeur noire dans tout ce qu'elle faisait: elle était sans doute malheureuse, cela ne se voit que trop. Mais quand on écrit, est-ce qu'on doit être heureux ou malheureux? n'est-il pas cruel de faire partager aux hommes les chagrins qui nous dévorent? — Eh mon dieu! n'ont-ils pas les leurs aussi? et quand pour se distraire, on prend un livre de fantaisie et que loin de produire ce bon effet, il augmente encore le malaise, que faire du livre?

Ce n'est pas que plusieurs des faits qu'elle rapporte, ne s'accordent avec la vérité, mais ils sont exagérés et quelques-uns sont copiés d'auteurs qui en avaient copié d'autres: par exemple les repro-

ches souvent répétés d'ivrognerie appliqués généralement, sont en vérité bien gratuits. Si on excepte quelques maisons à Gothenbourg, qui suivent l'usage de l'Ecosse, (qui après tout vaut bien celui de la Suède) on ne boit guères que de l'eau dans ce pays(*). Combien de fois n'ai-je pas, à mon grand regret, vu des tables de vingt couverts ne pas même achever quatre bouteilles, les seules qui fussent présentées; si l'une d'elles l'était par hasard, c'est que ma bonne fortune m'avait placé de manière à pouvoir mettre la main dessus.

Il est certain qu'on mange trop; les plats que l'on fait passer un à un, obligent les convives de prendre de tous, pour ne pas avoir l'air de les trouver mauvais. Comme pour se servir d'un mets, il faut attendre qu'il soit présenté, cela devient réellement fatigant dans le commencement, d'autant qu'il arrive par-là, que le rôti est froid, ce qui est fâcheux.

Avant de se mettre à table, pour suivre l'usage, on doit prendre un verre d'eau de vie, qu'on appelle *Sup*, pour exciter l'appétit; c'est une coutume qui peut paraître singuliere d'abord, mais

(*) Les gens du commun ont donné en décembre 1799, un exemple mémorable de sobriété, dans cette ville: ils se sont révoltés pour empêcher de distiller de l'eau de vie, ce qui est *très-méritoire*. J'en parlerai en son lieu.

que par la suite on trouve fort bien imaginée. Après la *Sup*, tout le monde reste debout, un moment en silence; ce moment est celui de la prière, à ce qu'on prétend. Fort peu de convives, j'imagine, pensent à à autre chose qu'au dîner qui est devant eux, mais c'est égal, c'est toujours un simulacre de religion. Souvent dans les campagnes on fait dire une prière à l'enfant le plus jeune de la famille. Les paysans attachent une très-grande importance à ce moment de silence avant et après le repas, et ils le font durer plus que le repas lui-même.

C'est à Marstrand, que se rassemblent communément les flottes marchandes, qui doivent être escortées. Pendant mon séjour à Gothenbourg, il en sortit deux, une de dix-huit vaisseaux, et l'autre de quarante; elles furent toutes les deux saisies par les Anglais et emmenées dans leurs ports, quoiqu'elles fussent escortées par des frégates. Il est aisé de se faire une idée de l'animosité que cette violation du droit des gens avait excitée contre les Anglais. Si on eût cru les négocians, la guerre eût été bientôt déclarée, mais le gouvernement plus sage prit le parti de dissimuler. La France, il est vrai, n'était pas beaucoup plus scrupuleuse, mais elle était agitée par des troubles violens et le désordre y était à son comble; peut-être eût il été digne de la nation Brittannique de ne pas imiter

le cruel exemple que la France, en proie à l'anarchie la plus violente, avait donné.

Dans le temps où la capture de ces flottes, causait le dépit le plus vif et le mieux fondé, il y eut une scène à la comédie qui sans doute eût été sans suite, si le principal personnage n'eût été Anglais.

Le capitaine d'un *Sloop* (petit vaisseau de guerre) étant aux premières loges, (suivant la coutume de plusieurs villes en Angleterre, mais particulièrement de Dublin), avait son chapeau sur la tête. On lui cria : à bas le chapeau. Mais s'imaginant que c'était le caprice de quelques individus, il n'en tint compte : les cris redoublèrent : comme il avait d'abord refusé, il crut devoir soutenir la gageure : on lui jeta des pommes, on l'insulta, il fut enfin obligé de sortir, après avoir donné un défi général et avoir lancé aux spectateurs mille g..d d..n et autres complimens d'usage. Mais comme c'était en anglais, on y fit peu attention (*); de petits polissons le suivirent dans la rue, avec des huées : il se rendit au corps de garde l'épée à la main, demanda à parler à l'officier, non pour en avoir protection, mais pour lui faire voir qu'il n'était ni sou, ni fou, et que si on l'insultait, il était

(*) Le mot *Raska* en Suèdois veut dire brave courageux, intrépide. Le capitaine anglais ne s'imaginait guères faire un grand compliment aux gens, en les appelant *Rascals*.

résolu à se défendre: il poursuivit ensuite son chemin sans autre malencontre.

Suivant encore l'usage de l'Angleterre et même de la France, où quand les bateliers se rencontrent en sens contraire sur une riviere, ils s'accablent de sottises en riant; les gens de son équipage dans le même moment, passant dans leur chaloupe, près d'une autre, qui était conduite par des Suédois, commencèrent à leur en débiter. Ceux-ci, nullement accoutumés à cet usage y répondirent sérieusement; comme les Anglais passaient près d'eux, faisant mine d'aborder, il y eut quelques coups de rames distribués, qui leur firent prendre le large.

Quelques momens après, les matelots anglais craignant d'avoir poussé le jeu trop loin, vinrent à bord du vaisseau suédois, touchèrent la main avec les gens de l'équipage, dirent qu'ils étaient de braves gens et enfin offrirent de changer leurs chapeaux neufs, contre ceux des Suédois, qui les refusèrent.

Ces histoires, qui après tout n'étaient quelque chose que par la circonstance, furent envenimées à un point incroyable; deux mois après, lorsque je me rendis à Stockholm, on en parlait encore avec aigreur.

La supériorité marquée de la marine anglaise doit

doit nécessairement la faire regarder d'un œil jaloux par les autres nations. Si pour se la faire pardonner, les Anglais jouissaient de leurs avantages avec modération, mais non, la modération n'est pas une vertu très à la mode chez eux; ils humilient souvent leurs amis ou leurs ennemis sans beaucoup de distinction (*). Il n'est donc pas étonnant, que quelquefois les autres peuples montrent quelque ressentiment, lorsque des individus de cette nation semblent narguer leurs coutumes chez eux. Si un étranger ne se soumettait pas aveuglément à toutes les idées bizarres du peuple de Londres, est-ce que la boue, les pierres, les bâtons, ne voleraient pas? est-ce que la police elle-même serait capable de le soustraire à la peine de *la pompe?* si sur-tout il était faible et petit, car la force et des coups de poings vigoureux, inspirent un respect singulier à la populace de Londres; si le même homme qu'on s'apprêtait à bafouer, assommait deux ou trois de ses chiens de meute, elle s'écrierait sur-le-champ, *G..d D...n! a clever fellow, on my soul* (**), et on serait capable de le porter en triomphe. Sur le

(*) Voyez la note au bas de la page 143 vol. sur l'Irlande; elle irait également bien ici.

(**) Dieu me damne! un (habile compagnon) sur mon âme.

continent, cela ne réussirait pas du tout, et pourrait être suivi de fâcheuses conséquences.

M. Carnegie avec la famille et les amis de qui, j'avais été lié en Ecosse, eut la complaisance de me mener avec lui à Trolhäta, un des endroits les plus remarquables de l'Europe. On y voit les plus grands efforts de l'homme à côté des jeux les plus extraordinaires de la nature. Chacuns dans leur genre, sont faits pour exciter l'admiration. Nous remontames donc les bords du fleuve Götha, jusqu'à l'endroit où il se partage, pour former l'île qui est vis-à-vis de Gothenbourg; il paraît n'être pas très-considérable, mais avant de diviser ses eaux il est réellement majestueux.

Le château de Bohus ou Konghell; situé sur un roc au milieu de la rivière près de la ville de même nom, est le point où les deux branches se séparent. Ce château a été bâti par les Norvégiens, dans le dixième siècle. Plusieurs rois y ont fait leur résidence : c'était ordinairement dans cet endroit que les rois de Dannemark, de Suède et de Norvège, tenaient leurs conférences. On rapporte qu'il y avait un point d'où chacun d'eux était assis dans ses états et pouvait dîner avec les autres à la même table. Ce château a souvent aussi soutenu des sièges contre les unes ou les autres de ces nations, aussi contre les pirates vandales

qui l'ont saccagé dans le treizième siècle. Le Dannemarck possédait alors les Scanies et tout le pays, jusqu'au fleuve Götha. La Norvége, avait toute la province de Bohus-lane jusqu'à la même rivière.

Dans ces derniers temps on a totalement négligé le château de Konghell, et il n'y demeure personne. Quelques gens prétendent, que l'on devrait faire sauter les vieilles murailles dans le bras de la rivière du côté de la ville de ce nom, afin d'augmenter le volume d'eau de celui qui se rend à Gothenbourg. On pourrait ainsi se défaire des pierres inutiles à la manière moderne de fortifier les places et conserver les autres, car un jour peut venir, où l'on serait bien aise de les trouver.

Avant la séparation de la rivière, le pays s'embellit et dans quelques endroits, il est vraiment intéressant. Ce sont toujours cependant les rochers ronds de granit, qui forment les hauteurs; il faut bien s'y accoutumer; car toute la Suède, la Finlande et la Norvége reposent sur les mêmes solides fondemens. La vallée paraît très-fertile et elle le serait sans doute davantage, s'il y avait plus d'habitans.

La rivière tombe à Edet, de dix à douze pieds avec une rapidité singulière: on a profité du courant pour y établir un assez bon nombre de mou-

lins à scie: sous la reine Christine, pour faciliter la navigation, on a pratiqué dans le roc vif une très-belle écluse.

Nous joignimes bientôt Lindôsen chez M. Göthen où nous fumes reçus avec l'hospitalité la plus aimable. Nous fimes une course parmi les rochers de *Halleberg* et de *Hunnaberg*. Ces montagnes sont fort extraordinaires, tant par leur conformation, que par les matières qui les composent; leur hauteur commune est d'environ deux cents pieds, mais on ne peut parvenir au sommet qu'avec beaucoup de peine, parce que les côtés sont taillés à pic de toutes parts. On trouve au sommet une plaine boisée qui peut avoir trois quarts de milles de long sur un demi de large.

Ces montagnes sont entièrement séparées du reste des collines du pays. La pierre en est aussi entièrement différente: je la crois de basalte, ou du moins d'une pierre qui y ressemble beaucoup. Dans quelques endroits, on observe que cette pierre a des dispositions à devenir colonne, et l'espèce d'escalier par lequel on y monte, semble tenir des piliers du *Causway* en Irlande. On y trouve aussi de la pierre à chaux, dont le reste du pays manque. Plusieurs ruisseaux tombent en cascade le long des rochers; ils prennent leurs sources de deux petits lacs qui sont sur le sommet; une par-

tie du terrain est cultivée, et l'autre est couverte de bois. Les paysans qui y demeurent ne peuvent y faire monter des chevaux, que lorsque la gelée et la neige ont un peu aplani les approches de leur roc, dont ils ne descendent guères eux-mêmes que par des échelles situées dans differens endroits.

Il y a dans ce voisinage plusieurs rochers pareils; celui de Kinekulle est le plus renommé; son élévation est près du double de celle de Hunnaberg, ses flancs ne sont pas perpendiculaires, ils sont très-cultivés et couverts de maisons: la matière qui le compose est d'ailleurs de la même espèce.

Du sommet de Hunnaberg, la vue domine sur un pays considérable, et sur une partie du grand lac Venern dont l'étendue est de plus de treize milles de long sur neuf de large. On distingue la ville de Venersbourg, qui est située comme Genêve au débouché d'un lac qui, quoique plus grand, a beaucoup de rapport à celui de ce nom. La rivière qui en sort a bien aussi quelque rapport au Rhône, dont la perte souterraine interrompt la navigation, ainsi que la cascade de Trolhäta. Les Suédois plus entreprenans, que ceux qui habitent sur les bords du Rhône, travaillaient alors (1798), à faire un canal pour joindre les parties naviga-

bles de la rivière. Quand la France, la Suisse et la Savoie en feront-elles autant?

Il y a trois montagnes, situées dans la même direction et séparées par des vallées étroites et profondes. A l'ouest de celle de Hallberg, et sur la vallée qui la sépare de Hunaberg, il y a un rocher d'une hauteur perpendiculaire, d'à-peu-près trois cents pieds, et du sommet duquel les vieillards et les gens infirmes se précipitaient avant l'établissement de la religion chrétienne. C'était l'usage de ces peuples, qui regardaient comme infâme de mourir dans son lit, et croyaient que l'on ne pouvait être admis au festin d'Odin qu'après une mort violente. Ce *capitole* des Goths est bien autre chose que celui des Romains, qui cependant pourrait fort bien avoir été imaginé d'après une idée pareille; lorsque presque toute l'Europe était habitée par un même peuple, ces Celtes si peu connus, nos très-honorés grands-pères, qui ont laissé de leurs traces dans presque tous les royaumes de l'Europe, et dont la langue plus ou moins corrompue, est encore parlée par nombre de peuplades dispersées çà et là dans les montagnes et dans les îles.

Au pied de ce rocher est un antique monument; il est composé de huit pierres de neuf à dix pieds de haut, placées en cercle et au milieu

une plus élevée. La tradition rapporte que c'était un des parlemens des Goths, où l'on rendait la justice: les juges étaient assis sur ces pierres, et le président sur la plus haute. En son lieu et place, je parlerai de ces tribunaux singuliers et de l'histoire ancienne de ces peuples, à qui l'Europe moderne semble devoir la plupart de ses institutions.

On a gravé une inscription sur une de ces pierres pour apprendre au curieux qu'un roi et une reine de Suède les avaient vues. Il y a plus d'un prince Goth qui les a vues, j'imagine ... si tous avaient écrit leurs noms dessus?.. On voit à côté plusieurs petits monts funéraires, apparemment appartenans aux bonnes gens qui sur leurs vieux jours, s'amusaient à sauter dans l'autre monde.

Après avoir bien examiné tous ces monumens, et m'être bien assuré que la pierre de ces montagnes n'est pas la même que celle du reste du pays, (c'est-à-dire du granit), et a beaucoup de rapport à la basalte (*), je me rendis au chapeau

(*) Je me serais exprimé avec plus de certitude, si les minéralogistes n'appelaient *trapp* une pierre qui ressemble à la basalte et qu'on trouve, dit-on, dans la Vestrogothie où ces montagnes sont situées. Je ne saurais trop dire, si c'est d'elles que l'on veut parler. Dans ce cas il serait désagréable de se chicaner pour des mots: j'aime autant le *Trapp*

des sorciers, à *Trolhätta*. Je ne saurais trop dire, pourquoi c'est le chapeau, plutôt que l'œuvre, ou le saut et le bain des sorciers; mais quelle que soit l'origine du nom, c'est, sans contredit, un des lieux les plus remarquables que j'aye vus, tant pour les prodiges de l'industrie des hommes, que pour la scène magnifique que la nature y a déployée.

La rivière qui sert de dégorgement à ce grand lac Venern, après un cours d'environ deux mille suédois, se précipite tout-à-coup, à travers les rochers, d'une hauteur d'environ cent trente pieds. Si cette masse d'eau tombait à une seule chûte, elle entraînerait la montagne au pied de laquelle elle se précipite, ou plutôt elle ferait ce qu'elle a déjà fait; elle détacherait d'énormes masses de pierres, qui arrêtant son cours, lui feraient faire plusieurs cascades. On a placé un banc dans l'endroit le plus commode pour la voir. Le bruit des vagues, les bois coupés que le torrent entraîne et qui se heurtent avec violence les uns contre les autres, et le tremblement bien distinct du rocher sur lequel on se tient, forcent à admirer en silence.

que la basalte. J'observerai seulement que *Trapp* veut dire en suédois *Marche, degrès, escalier* et qu'il se pourrait que ce nom lui fût venu de sa forme, *Voyez le rapport des observations faites par le chevalier Bergman, sur les pierres qui lui furent envoyées d'Islande par M. Uno de Troïl.*

Les travaux pour vaincre le torrent ne sont pas moins remarquables. Pourrait-on croire que c'est dans le courant même de la cascade, qu'un artiste audacieux, sous la protection de Charles XII, (Polheim) avait prétendu creuser dans le granit un canal pour la navigation. Il ne voulait se servir que de trois écluses: elles sont toutes faites; l'une d'elles a cinquante pieds de hauteur, et comme aucune porte n'eût été capable de soutenir une masse d'eau aussi considérable avec un courant aussi rapide, il avait laissé à chaque écluse et surtout à celle-ci une voûte épaisse de rochers, et creusé le canal dessous, afin que les deux bouts de la porte de l'écluse s'appuyassent également sur le rocher. Pour empêcher les bateaux d'être submergés par le courant, il devait renfermer le courant avec des planches, dans une espèce de boëte, placées à quelque distance du roc dont il se précipite.

Ce travail gigantesque n'était encore rien; le succès de l'entreprise dépendait d'une chaussée que l'on devait jeter à travers la rivière: elle devait s'élever à soixante pieds au dessus du niveau de l'eau, afin de cacher dessous les cascades partielles et de diviser toutes les chutes d'eau en trois principales. L'endroit où cette chaussée devait être jetée a cinquante et quelques pieds de



profondeur, et un courant si rapide qu'à peine on voit passer les blocs de bois qui le descendent.

A trois différentes reprises, il a osé jeter les premières fondations de sa chaussée; et chaque fois à la distance de quelques pieds du rivage, le torrent a tout emporté. On fut enfin obligé d'y renoncer tout-à-fait et les travaux immenses des différentes écluses devinrent inutiles. Il semblerait qu'avant de les commencer, on aurait dû s'assurer du succès de la chaussée.

L'ingénieur qui avait la complaisance de nous faire voir ces travaux, le directeur Nordwall, croyait que le plan n'était pas impraticable, quoique très-difficile. Le premier objet devait être de jeter dans le torrent une masse assez lourde et assez grosse, pour qu'il ne pût pas l'emporter; en conséquence, il croyait qu'on aurait pu faire une chambre dans l'intérieur de la montagne, qui est presque perpendiculaire au-dessus, la remplir d'une vingtaine de tonneaux de poudre et la faire sauter en l'air; les plus gros morceaux ne se seraient pas éloignés et seraient vraisemblablement tombés dans la rivière; sur les roches qui s'y seraient arrêtées, on aurait alors commencé à bâtir la chaussée.

Quoi qu'il en soit de ces idées, qui semblent appartenir à une race de géans, l'association qui



succéda aux entrepreneurs royaux crut devoir laisser entièrement l'ancien plan de côté, et en suivre un que la raison indiquait et qui après tout ne demande que de la patience, du temps et de l'argent. On a cette fois sagement abandonné le cours de la rivière et creusé dans le roc vif, un canal qui peut avoir un demi mille de long sur un terrain de niveau. Après lui avoir fait traverser un petit lac, il arrive enfin près de la rivière, à un endroit, où la descente assez rapide, est de 122 pieds dans l'espace de quatre cents pas: on y a creusé dans le roc, cinq belles écluses et trois autres plus bas, mais dans la terre. Comme ici il n'y a point de courant à vaincre, et qu'il ne s'agit que du plus ou du moins d'écluses, on peut être assuré de la réussite. Le canal enfin vient rejoindre la rivière au-dessus de la cascade dans un endroit où le courant n'est pas très-rapide.

Il y a tout lieu de croire que le succès de cet entreprise sera complet, et que ce sera un monument durable, qui dans les temps les plus reculés fera honneur à la nation que des difficultés aussi grandes n'auront pas rebutée, et qui aura su les surmonter (*).

Il semblerait qu'un bras de la rivière ait passé

(*) Ce canal a été ouvert dans le mois d'août 1800, et il a parfaitement réussi.

autrefois par le petit lac dont j'ai fait mention; après en avoir fait couler les eaux par l'ouverture des écluses, on a trouvé dans son fonds plusieurs ancres, et même quelques bijoux.

Les droits que l'on doit percevoir sur les bateaux, pour le passage des écluses seront du même tarif que ceux perçus pour le portage des marchandises au-dessus de la Cascade, mais l'avantage de ne pas les changer de bateau est d'un bien plus grand prix. Le contrat passé, entre *l'association* de négocians et de propriétaires, qui ont entrepris ce canal à leurs frais et le gouvernement, leur en donne la propriété perpétuelle, à la charge des frais d'entretien et de réparation.

Lorsque le canal sera achevé, l'émulation s'accroîtra sans doute, et il est à croire que l'on trouvera enfin des moyens de joindre l'autre bout du Venern avec le lac Hielmarn. Ce dernier lac communiquant, depuis Charles XI, par le canal d'Arboga, à celui de Mälarn, on pourrait alors se rendre en bateau de Gothenbourg à Stockholm, par une navigation intérieure d'à-peu-près soixante milles.

La vue de la première écluse du plan de Polheim, a vraiment quelque chose d'imposant: on peut à peine concevoir. comment l'idée a pu venir de faire passer les bateaux dans un courant aussi considérable: l'eau tombe perpendiculaire-

ment de cinquante pieds, et la masse est d'à-peu-près six pieds de haut, sur quarante de large.

Au-dessus de cette cascade il y a un creux probablement fait par les eaux, et qui ressemble assez à un trône: quand le roi y vint, il y écrivit son nom; on l'y a gravé dans le granit avec celui de toutes les personnes de sa suite.

Le canal de Trolhätta a dans toute sa longueur 2700 aunes. Les écluses ont 120 p. sur 22 de large; la fouille la plus profonde dans le roc est de 72 pieds.

Les écluses de Brinkeberg Skulle près Venersborg, sont plus belles que celles de Trolhäta; mais la difficulté de les faire, n'était pas aussi considérable, elles sont placées sur un terrain aisé. Leur longueur est de 200 pieds sur 34 de large et 18 p. de haut.

On a profité du courant de la grande cascade pour y établir des moulins à scie; ils y sont très-nombreux. La force de l'eau étant très-grande, ils meuvent des pièces énormes et les scient en quatre ou cinq planches dans le même moment. Les principales denrées qui passent par cet endroit, consistent dans les métaux, le fer sur-tout forgé dans la Värmelande, le bois, le sel, les harengs et quelques marchandises étrangères.

Près de l'auberge, je vis un phénomène assez

extraordinaire: plusieurs pommiers plantés dans un mauvais terrain et à l'ombre avaient à-la-fois des fleurs et des fruits mûrs; c'était alors le 7 août, et il faisait très-chaud. On engage communément le voyageur à écrire son nom et ses remarques sur un livre destiné à cet usage. C'est une coutume assez générale par toute le Suède, dans les endroits où il y a quelque chose de curieux à voir.

Les Visigoths et les Ostrogoths.

Ayant enfin appris pendant les trois mois, que j'avais demeuré à Gothenbourg, à boire un grand coup d'eau-de-vie avant le dîner, à fumer la pipe suivant l'occasion; à répondre, *ja sö*, à toutes les questions, et à baiser la main des dames, suivant l'usage du pays, je me crus assez initié dans les coutumes de Suède pour entrependre le voyage de la capitale. Je résolus cependant de m'y rendre aussitôt que possible, car je me croyais bien plus habile, qu'il n'était nécessaire pour faire un voyage, tour où description *pittoresque* etc. Mais pas assez pour ce que j'appelle une *promenade.*

La manière de voyager est assurément fort

commode et pas très-dispendieuse (*), pour l'homme riche qui a une bonne voiture, avec une provision de viandes et de vins. Mais quand on se fie à la providence, comme c'est mon usage, on a souvent bien de la fatigue, en outre de beaucoup d'ennui et des tracasseries. On est obligé de s'asseoir sur une petite charrette, assez semblable, à celles qui traînent en Allemagne les pauvres diables qu'on mène pendre: à côté de soi, on place le paysan à qui le cheval appartient, qui communément est un assez bon homme, mais qui a tant d'amitié, on pourrait dire presque tant de tendresse pour son cheval, qu'il descend et monte à tout moment, va le caresser, lui donner du pain etc. J'en ai vu pleurer quand on fouettait le pauvre cheval, et recommander tout le long de la route de le ménager. Il faut en outre souvent attendre jusqu'à deux ou trois heures à chaque poste, avant qu'on ait pu attraper le cheval, qui est souvent dans les bois.

Les voyageurs ont l'obligation au feu roi, d'avoir obligé tous ceux qui tiennent des maisons de poste, d'avoir une chambre et deux lits assez

(*) Le prix d'un cheval, par mille de $10\frac{1}{2}$ au degrés est de huit schillings (16 sous tournois) on peut voyager avec un seul cheval; il est à-propos d'envoyer en avant un courrier qui vous annonce, au moins six ou sept heures avant soi.

propres. Sans cela il serait par trop cruel de voyager par la pluie, le vent, la neige, et de ne savoir où se fourrer en arrivant. On n'imaginerait sûrement pas en Angleterre, et encore moins en France, que les Suédois, l'été comme l'hiver, ne voyagent guères que dans des carioles découvertes. C'est l'usage, et c'est par lui que presque tout est réglé dans ce monde.

Allingsôs est la première ville que je rencontrai. Les rues en sont tirées au cordeau, ainsi que celles de presque toutes les villes du royaume. C'est ici que M. Alströmer établit, il y a quarante et quelques années, les premières manufactures de drap: il avait long-temps séjourné en Angleterre et avait su profiter de ses voyages pour être utile à son pays. Les négocians de Stockholm ont rendu hommage à son mérite, en plaçant son buste en marbre blanc, dans la grande salle de la bourse de cette ville.

Le pays aux environs est assez varié et très-bien cultivé: il est habité par un grand nombre de gens instruits et respectables, dont la société douce (que j'avais connue à Gothenbourg) me faisait regretter de passer si vîte.

Les habitans des villages, au milieu des bois immenses de sapins, qui couvrent toute la Suède, excepté près des côtes, semblent aisés et sont toujours

toujours proprement vêtus. On ne voit que très-peu de pauvres, et on peut le dire à la louange de l'administration, presque point de mendians; cependant on ne saurait dire que le pays soit riche, mais il est immense et si peu habité pour son étendue que le paysan peut toujours s'y tirer d'affaire, soit par les bestiaux, soit par les bois, ou par le goudron qu'il en tire. L'intérieur des maisons (même de celles, dont le dehors paraît repoussant et où souvent on entre par une porte de quatre pieds de haut) est communément proprement arrangé: la misère est loin de paraître y régner: les enfans n'y sont pas très-nombreux, je ne sais d'où cela vient: quoique les paysans soient plus aisés qu'en Irlande, leurs femmes n'y sont pas à beaucoup près aussi productives... Ils font cependant usage de pommes de terre. — La rigueur du climat empêche apparemment leur effet.

Les églises sont toujours assez propres, et même paraissent de loin, assez élégantes. — Soit par la crainte du vent, soit plus grande facilité, ou soit enfin par l'usage, le clocher est toujours placé à côté et entièrement isolé. Les cimetières sont entourés d'une grosse muraille en pierre de granit, et de crainte qu'elle ne se gâte à l'air, on met dessus un toit en bois, peint en rouge.

Cet usage vient sans doute, du temps où on

entourait l'église et le cimetière d'une palissade en bois, qu'on devait naturellement couvrir pour la conserver; car assurément la muraille userait plus de dix milles toits, avant que les injures de l'air l'eussent en rien endommagée (*).

Près de chaque maison, on aperçoit quelques plantes de tabac: elles semblent venir très-bien. Les paysans ne les cultivent que pour leur consommation, on en voit rarement au marché. Pour en encourager la culture, le gouvernement a accordé quelques exemptions aux cultivateurs: ne pouvant abolir la coutume de fumer, on veut empêcher l'argent de sortir du pays, pour acheter cette denrée dont les habitans ne peuvent se passer.

De la hauteur que l'on est obligé de descendre pour arriver à Jönköping, on a la vue du grand lac Vetern, à la tête duquel cette ville est située. Il était alors agité par une tempête violente et les vagues s'élevaient très-haut. Le temps cependant, était serein: plusieurs petits lacs dans le voisinage étaient fort tranquilles: ceux-mêmes qui n'en sont séparés, que par la langue de terre sur laquelle la ville est située, étaient dans le plus grand calme. On

(*) J'ai vu plusieurs murailles de cimetière dans le nord de la Suède, encore construites comme celles des maisons, en soliveaux, couchés les uns sur les autres.

attribue communément l'agitation soudaine de ce lac, à des vents souterrains qui cherchent à s'échapper.

Lorsque l'hiver a gelé toutes les eaux, et que ce lac est couvert d'une croute de glace assez épaisse, pour permettre aux voitures de passer dessus; les mêmes vents souterrains, qui pendant l'été, y excitent des tempêtes, rompent tout-à-coup les glaces et exposent la sureté des voyageurs. Il arrive même quelquefois qu'elles fondent tout-d'un-coup et disparaissent. Les habitans, ont heureusement remarqué, que ces tempêtes sont précédées d'un bruit souterrain, qui les avertit assez à temps de se retirer. Ce lac peut avoir quinze milles de long sur quatre de large: sa profondeur est très-considérable: elle l'est, dit-on, beaucoup plus que la mer Baltique, et il est des endroits où l'on assure que la sonde n'a pu trouver le fond. L'eau est d'une pureté singulière, avec un peu d'attention on aperçoit les cailloux à une grande profondeur.

Quelques rêveurs ont prétendu et même imprimé, que ce lac avait une communication souterraine avec le lac de Constance en Suisse, et qu'on avait remarqué que les tempêtes les agitaient dans le même temps. L'esprit de ces rêveurs, en faisant cette belle remarque, avait sans doute

aussi, quelque communication bien souterraine.

Jönköping était le séjour des rois de la Gothie, lorsqu'elle était indépendante. Elle en est encore la capitale: le gouverneur d'une des divisions de la province de Smôland (*) et la cour supérieure de justice pour le Sud du royaume y résident. Cette cour fut fondée en 1634 par la reine Christine, elle est séparée en deux chambres de sept juges chaque, outre le président: dans les cas importans ces deux chambres se rassemblent (**).

Le président de la cour de justice, le comte de Possé, homme aussi instruit qu'aimable, voulut bien m'accueillir dans cette ville, et me donner des renseignemens très-intéressans sur l'administration de la justice en Suède, j'en ferai mention plus loin.

La ville de Jönköping est fort bien bâtie, la principale rue est fort belle: du haut du clocher de l'église, on a une vue très-étendue sur le lac et sur les belles campagnes qui l'avoisinent. Il ne reste des anciennes fortifications qu'un vieux château, où sont les prisons de la ville, c'est dans son enceinte qu'était l'ancien palais.

(*) La Smôland est divisée en trois gouvernemens.

(**) Je parlerai en son lieu, de la forme de l'administration de la justice: sa simplicité extraordinaire demande un article à part, et mérite l'attention.

Il est à regretter que l'on n'ait pas profité du local, comme on l'aurait pu. Si au lieu des vilaines barraques, qui s'avancent jusques dans l'eau du lac, on eût fait un beau quai le long de son bord, la scène superbe qu'il eût offerte, n'eût en vérité pas été surpassée par les plus beaux points de vue de l'Europe, en outre d'une promenade convenable pour les habitans. Comme on peut présumer que les villes de Suède, doivent brûler au moins une fois par siècle, j'engage fort les magistrats à songer à cet embellissement, au premier incendie que la ville essuyera.

On s'enfonce de là, dans des montagnes peu élevées, bien cultivées, et assez habitées, où de temps à autre, on trouve des cantons agréables et intéressans. L'on arrive bientôt à la petite ville de Grenna, qui est située au pied d'un rocher très-élevé. La vue découvre de cette ville, la presque totalité de ce grand lac Vetern qui semble une mer. On apperçoit au milieu l'île de Visingsö, qui a près de deux milles de long, et qui cependant paraît comme un point au milieu de cette masse d'eau. La beauté de ce point de vue est bien à mon avis, la plus remarquable de la Suède; je n'ai rien vu dans ce pays qui pût lui être comparé. Bientôt les belles plaines de l'Ostrogothie se font découvrir. Cette province est la plus fertile du royaume, et

quoique le nom *d'Ostrogoth*, ne flatte pas infiniment une oreille française, on se réconcilie bientôt avec ce nom en voyant les bonnes gens qui le portent. Il m'a cependant semblé, peut-être par préjugé, que les paysans étaient plus butors et moins intelligens qu'ailleurs.

A quelques milles au Sud de Grenna, dans la paroisse de Marbäck, il y a un phénomène bien étrange. Une île appelée *Röd-holmen* (l'île-rouge) dans le lac de Ralôngen paraît et disparaît souvent. Depuis 1696, elle est montée seize fois au-dessus de l'eau; sa dernière apparition eut lieu en 1790; elle parut le 10 août, et s'enfonça dans l'eau le 9 novembre; c'est la seule fois qu'elle ait été aussi long-temps à la surface; elle contient 4,800 pieds quarrés de terre: l'on voit de grosses souches dessus. Le feu roi Gustave III fut la visiter le 2 septembre 1773, comme elle venait de paraître; en 1747, elle ne resta que trois jours sur l'eau.

La première ville qu'on rencontre de ce côté est Wadstena. Elle est fameuse par le couvent de Ste. Brigitte, fille d'un roi de Suède, qui en fut la première abbesse en 1340. Des pélerins y vinrent pendant long-temps des pays lointains, visiter sa châsse: elle pesait, assure-t-on, 629 marcs d'argent: à la réformation elle fut vendue au profit de la couronne. L'église est encore en-

tière et est réellement très-belle et très-vaste. Le pavé est entièrement composé des tombeaux des rois et seigneurs suédois, qui ont désiré y être enterrés. On montre dans la sacristie nombre de statues de saints en bois, qui ne prouvent guères en faveur du goût des artistes qui les ont faites, ou de ceux qui les exposaient à la vue.

Le château bâti en 1556, sur les ruines de l'ancien palais, est totalement abandonné; mais il est loin d'être en ruine, et présente une belle façade, de vingt fenêtres de front et quatre étages; il est sur le bord du lac, entouré de fossés et de remparts élevés.

Un mille plus loin, est le débouchement de la rivière Motala, au village de même nom. On voit les eaux de ce grand lac Vetern, se fouler et prendre enfin leur écoulement rapide par une rivière superbe; aussitôt que le courant commence, on a établi dessus des moulins et des pêcheries.

Les eaux minérales de Médevi, sont dans ce voisinage: elles sont très-fréquentées en été: l'endroit est fort joli, et le nombre des maisons pour recevoir les buveurs d'eau est très-considérable. On y a souvent vu plus de trois cents personnes logées et soumises au régime des eaux, qui par toute la Suède est le même. Les personnes qui en prennent doivent assister dans l'église, avant et après,

à la prière et aux exhortations d'un ministre qui chante ensuite un pseaume.

Il y a trois puits où l'eau paraît; près du plus ancien est la salle des buveurs. Sur les côtés, il y a des bancs très-longs, supportés seulement par les bouts; l'usage est de se balancer dessus, pour faire passer les eaux. La compagnie se rassemble dans un grand réfectoire commun: on danse presque tous les jours, et je ne doute pas que la vie réglée, à laquelle on est assujetti, le bon air de la campagne, et la bonne compagnie, ne soient en état de rétablir une santé délabrée.

Les eaux sont sulphureuses et ferrugineuses, on les dit bonnes à bien des maux: quant à moi je les crois sur-tout bonnes contre l'ennui et l'oisiveté, comme à-peu-près toutes les eaux minérales.

Revenant sur mes pas, je repassai la Motala, et je rentrai dans les belles plaines que j'avais quittées et qui me conduisirent à Scheninge, l'ancienne capitale de l'Ostrogothie. Comme le disent les historiens suédois, de presque toutes les villes du pays, elle était autrefois dans un état très-florissant, ce qui est fort différent de son état actuel.

Linköping (*), est le siége du gouverneur de

(*) *Köping*, veut dire marché: beaucoup de villes doivent leur existence aux marchés ou foires, qui se tenaient à l'endroit où elles sont bâties: elles en ont souvent conservé le nom, ajouté

la province et du second évêque de Suède, cette ville, qui est bâtie assez régulièrement, est la seule que j'aye vue, dans les deux Gothies, avoir un bâtiment de l'architecture gothique. C'est vraiment une chose remarquable, que les Goths, à qui on attribue communément l'invention de l'architecture gothique, n'ayent dans leur pays, qu'un seul monument de ce genre, et encore est-il bien moderne.

Les réflexions suivantes empêcheront de s'en étonner: plusieurs pays ont porté le nom de Gothie; pendant que le Languedoc et les Espagnes s'appelaient le royaume des Visigoths, (des Goths de l'ouest) l'Italie était soumise aux Ostrogoths, (aux Goths de l'est.) Par différens monumens, on voit que les Goths habitaient les bords du Pont-Euxin: ceux qui par la suite furent s'établir en Thrace, prirent le nom de Goths de l'ouest, ou Visigoths: il en fut ainsi à mesure qu'ils se répandirent en Europe. Ils ont suivi en Suède le même usage; et ceux qui s'établirent sur les côtes de l'ouest s'appellèrent *Vester-göths*, et ceux sur les côtes de l'Ouest *Oster-göths*, que nous avons francisés d'une manière assez ridicule, sans connaître le sens du mot qui précède le nom de la

à celui de la denrée qui s'y vendait, ou bien de la situation. J'en ai souvent rencontré, même dans les bois.

nation, comme nous avons fait Autriche d'*Östereich* (le royaume de l'est.)

Il paraît donc évident, que ce fut aux Goths qui s'emparèrent des pays, où les arts et l'architecture en particulier avaient fleuri, que nous devons le genre gothique, qui est un mélange et une corruption du goût rafiné des Persans, des Grecs et des Romains, avec celui qui devait appartenir à des nations peu civilisées. Le principal mérite de ce genre est dans la difficulté vaincue, mais son ensemble est très-imposant, et inspire sans contredit, plus de vénération, que les jolies petites bonbonnières que les Romains appelaient leurs temples. (*).

Norköping est la troisième villedu royaume: elle est médiocrement grande, mais les quais qui bordent la rivière Motala sont de toutes beautés. Les gros vaisseaux peuvent remonter jusqu'à la ville, quoique la mer soit encore à neuf milles. Le principal objet du commerce consiste dans l'exportation des planches, des cuivres et des fers:

(*) Si on excepte le panthéon, qui était destiné à loger tous les Dieux, et qui après tout n'est pas plus grand, qu'une église d'une grandeur très-moyenne, tous les temples qui nous restent des Romains sont d'une petitesse remarquable. Le Dieu, l'Autel et les prêtres, étaient les seuls qui pussent y être à couvert.

les cuivres sur-tout forment la principale branche; on les travaille dans une grande manufacture établie à la cascade qui interrompt la navigation de la rivière, au-dessus de la ville.

Cette cascade serait de peu de conséquence, si l'on voulait absolument établir la navigation du lac Vetern jusques à la mer: une, ou tout au plus deux écluses suffiraient. Il paraît régner beaucoup d'industrie dans cette ville; la belle rivière qui la traverse, plusieurs beaux bâtimens et l'air d'aisance des habitans devraient en faire un séjour agréable, mais je passais, je dépendais d'un autre: si je puis, je la reverrai. Mon voyage à travers les Gothies, a été beaucoup trop prompt pour pouvoir dire autre chose des habitans, si ce n'est qu'ils sont tous des Visigoths et des Ostrogoths.

Stockholm.

Le long de jolis lacs, et à travers les bois, je me rendis de-là, à la superbe maison de Finspông, chez le baron de Geer, dont la politesse et l'hospitalité sont connues de la plupart des étrangers qui ont passé en Suède. Il a dans son château, une bibliothèque composée de 18,000 volumes, un

choix de tableaux de mérite, des ouvrages en ivoire, surprenans par leur délicatesse (sur-tout un vaisseau chinois avec tous ses agrès) et autres collections d'objets curieux et remarquables. Si j'avais la moindre disposition d'un voyageur allemand, il y aurait de quoi faire un volume, mais malheureusement je ne sais comment m'y prendre pour faire un registre, ou pour le copier.

Ce fut dans cette maison que je vis pour la première fois des bâtons Runiques: ce sont des bâtons quarrés et sur les côtés desquels sont gravés avec le canif, les jours de l'année, les foires, les fêtes etc., en caractère runique. On les croit communément très-anciens: j'en ai vu sur lesquels les fêtes du christianisme étaient marquées, mais cela ne prouverait pas que l'on n'en fit pas usage, avant son établissement. Dans certains cantons du nord de la Suède et de la Norvége, j'ai vu plusieurs paysans, se promener avec des bâtons pareils, sur lesquels étaient gravées les mêmes choses, mais en caractères ordinaires.

Les forges de Finspông sont très-connues: on y fond des canons et des boulets de tous calibres. L'établissement de *Carron-work* en Ecosse avait d'abord donné quelques inquiétudes au propriétaire; mais on m'a dit que l'expérience a prouvé que les canons fondus à *Carron-work*, sont d'un fer

beaucoup plus cassant, on l'a trouvé plus convenable pour les ustensiles domestiques, qu'on y fabrique en grande quantité ; les Ecossais, il est vrai, prétendent aussi que leurs fers et leurs canons sont fort bons: c'est aux connaisseurs à en décider, mon affaire à moi, c'est de rapporter les préjugés des gens, sur ce qui les regarde.

Les forges de Finspông, au surplus, ainsi que celles de *Carron-work*, ne sauraient être mieux situées. Elles sont au milieu des bois, près des mines de fer, à une cascade très-longue, qui sert de dégorgement à un lac, et se jette dans un plus grand, qui va rejoindre la rivière Motala à Norköping, sans cesser d'être navigable.

Tous les arrangemens sont pris en Suède pour le temps de l'hiver; c'est alors que les charois se font, parce qu'on peut traverser les lacs, les marais et les bois, sur la neige. Dans les années précédentes à celle de 1798, le froid avait été bien moins vif, et l'on n'avait pu transporter le charbon de bois et le minerai dans la quantité ordinaire. Afin de témoigner au baron de Geer ma reconnaissance de ses bons procédés, je lui souhaitai de la glace et de la neige depuis le mois d'octobre, jusqu'à la St. Jean: ce souhait, dans bien des pays, passerait peut-être pour un compliment un peu froid..... Il n'a malheureusement que trop

bien été accompli, et désormais je n'en ferai plus de pareil.

A la poste avant d'arriver à Nyköping, on ne voulut point absolument nous donner de guide: les gens dirent, qu'ils n'avaient pas le temps; l'on fut obligé de s'en remettre aux chevaux, qui effectivement nous conduisirent très-sagement et tout seuls à l'hôtel de ville. Quoique Nyköping, soit le siége du gouverneur de la Sudermanie, elle est peu considérable: on y voit encore, un vieux château, dans lequel se sont passés plusieurs scènes tragiques sous les anciens rois de Suède, entre autres l'emprisonnement du roi Waldemar fils de *Birger-Jarl*, que l'on y fit mourir de faim en 1304 et l'étranglement de ses deux successeurs.

Plus on s'approche de la capitale, moins on aperçoit cette respectable bonhomie, qui caractérise généralement le paysan suédois des provinces; les gens des postes, près de Stockholm, cherchent à tracasser le voyageur et à abuser de son ignorance, comme dans tous les pays. Heureusement que je connaissais assez la langue et les usages de la Suède, pour leur jeter *dix mille millions de diables* par la figure, qui les mettaient tout de suite à la raison.

Quand dans un autre pays, on dit à un homme, que le diable t'emporte! cela lui suffit; mais ici,

un diable tout seul, ne serait pas en état de lui faire remuer le bout du doigt: si on ne fait pas usage de *tio tusand dievul* (dix mille diables) au moins, vis-à-vis d'un Suédois il vaut mieux ne pas s'en servir du tout. Les dames cependant se tirent d'affaire avec un ou deux *Kors* (Croix), mais un homme qui en ferait usage, aurait l'air petit maître, et on se moquerait de lui.

La situation de *Soder-Telge*, une petite ville assez mal bâtie la rend intéressante. Un bras du lac Mälarn, vient la joindre d'un côté, pendant que de l'autre une baye profonde de la mer Baltique, s'en approche à la distance d'un huitième, ou au plus d'un quart de mille. Cette situation avait donné au feu roi, l'idée d'ouvrir de ce côté une communication entre le lac et la mer. C'eût certainement été avantageux, pour le commerce du royaume en général; car les îles sans nombre, qui bouchent l'entrée du Mälarn, sont fort gênantes; mais aussi la capitale, eût peut-être pu souffrir de cette amélioration, parce qu'elle eût détourné le commerce de son ancien canal. Les négocians s'y sont opposés et l'on a discontinué les travaux, déjà commencés. Cependant la baye qui s'approche de *Soder-Telge*, ne reste pas, à beaucoup près, gelée aussi long-temps que celle de Stockholm; elle donne réellement

dans la mer Baltique, pendant que l'embouchure du Mälarn, est plutôt dans le golphe de Bothnie : je suis persuadé d'après cela, que la ville de Stockholm profiterait plus, qu'elle ne perdrait, par cette entreprise.

Soder-Telge deviendrait l'entrepôt et le port de Stockholm; la plupart des grandes villes maritimes ont un port plus près de la mer, qui cependant ne nuit en rien à leur prospérité. Les négocians de Stockholm eux-mêmes, ont été obligés de s'arranger à Dalarön, et leurs vaisseaux s'y arrêtent souvent quand le vent contraire ou les glaces ne leur permettent pas de remonter jusqu'à la ville. La seule différence que cela ferait réellement, c'est qu'on serait en état d'expédier les vaisseaux, trois semaines et souvent un mois plutôt qu'on ne le fait.

Traversant encore des bois de sapins, des rochers et des lacs, j'arrivai enfin à Stockholm : on serait tenté de croire dans d'autres pays que 53 milles, à dix et demi au degré, seraient un grand voyage; mais dans ce vaste pays, ce n'est qu'une bagatelle, et l'on s'accoutume tellement aux distances, que souvent il arrive d'aller dîner à quatre ou cinq milles, et de revenir coucher chez soi.

La situation de Stockholm est des plus *romantiques :* la ville est bâtie sur différentes petites îles de

de rochers, ou de gravier, à l'endroit même où le Mälarn se jette dans la mer. D'un côté des ponts, l'eau est douce et de l'autre saumâtre: lorsque le vent souffle de la mer, le courant alors remonte dans le lac, mais dans un temps calme, ou pendant l'hiver, les eaux du lac s'écoulent toujours, même assez rapidement dans la mer. Le lac Mälarn, le troisième grand lac de Suède, peut avoir treize milles de long, sur quatre de large. Il est couvert d'une quantité prodigieuse d'îles: on en fait monter le nombre à plus de mille; il y en a quelques-unes d'assez considérables; elles sont généralement toutes cultivées et habitées. C'est d'elles, que provient une grande partie des revenus de la couronne.

Les différentes capitales de la Suède ont toujours été bâties sur les bords du lac Mälarn. La proximité de la mer engagea Birger-Jarl (*) à fonder Stockholm en 1260, et à y faire établir les habitans riches de Sigtuna, l'ancienne capitale, qui avait été pillée et brûlée par une flotte Russe et Courlandaise le 4 juillet 1188. Après le sac de leur ville les habitans s'étaient retirés à Österôs

(*) Ce titre de *Jarl* semble répondre à celui d'*Earl* en Angleterre, qui veut dire Comte; Birger, en montant au trône conserva le titre qu'il avait avant, et les historiens le lui donnen comme une espèce de sobriquet.

qui prit le nom de nouvel Upsal et qui fut le siége du gouvernement pendant près de quatre cents ans. Il est très-probable, que l'idée de Birger-*Jarl* était de fermer l'entrée du lac Mälarn, aux flottes de pirates qui infestaient la Baltique, et qui effectivement depuis la fondation de Stockholm, n'y ont plus reparu.

Une situation aussi extraordinaire et aussi belle serait d'un prix inestimable dans un climat plus heureux. Telle qu'elle est, elle est réellement superbe et sans doute unique. La séparation des îles n'est en aucune manière gênante; elles sont jointes par des ponts: cette situation a l'avantage de mettre tous les quartiers de la ville à portée de l'eau.

Le château, ou palais du roi, est ce qui frappe d'abord. C'est un bâtiment magnifique bâti en 1696 sous Charles XII, d'après les desseins du comte de Tessin. Il forme un quarré, au milieu duquel il y a une grande place: la magnificence des appartemens royaux répond à celle du dehors. On y voit aussi une très-belle galerie de tableaux, dans laquelle on admire avec juste raison une jolie Vénus sortant du bain; la tête en fut sculptée d'après une dame de la cour. Assurément il n'est rien d'aussi séduisant; le sculpteur qui est le fameux Sergel, a tiré le reste de son cerveau:

heureux, qui peut s'assurer, s'il est aussi ressemblant que la figure!

La salle du conseil du roi est très-noble: on y voit un buste bien ressemblant de Gustave III. Ceux qui voudront avoir plus de détails sur ce château et en connaître le nombre des tableaux, des statues, des vases, lits, chaises et pincettes, n'ont qu'à s'armer de patience et lire quelques-uns des catalogues anglais, français, allemands, imprimés sous le nom de voyages, tours pittoresques etc., ou pour avoir plutôt fait, le régistre du concierge. Quant à moi, qui malheureusement n'ai pas plus de plaisir à copier du bavardage, qu'à le lire, je me contente de dire les choses qui me frappent, ayant assez communément remarqué, que ce qui m'ennuie, fait aussi bâiller les autres.

La bibliothèque du roi est dans une des ailes que l'on a ajoutées aux quatre faces du palais. Elles sont sans doute fort utiles, mais elles ne l'embellissent pas. La salle qui la contient, est très-vaste. La galerie que le régent y a fait ajouter, en augmente la beauté et la commodité; mais quoiqu'il y ait cinq à six ans depuis ce temps, les livres ne sont pas encore en ordre; au sur-plus c'est assez indifférents et quand tous les livres feraient un tas au milieu du bâtiment, je n'imagine pas qu'on s'en chagrinât beaucoup dans la ville.

Le *museum* contient quelques statues assez belles, et des bustes d'Empereurs romains: la plus belle pièce est un gladiateur mourant, sur lequel les dames ne se permettent de jeter les yeux qu'à la dérobée. En général dans les maisons particulières, comme dans les établissemens publics, les statues et les peintures sont dans un état de nudité, que l'on croirait peu convenable à un climat si rude.

L'*arsenal* contient les drapeaux conquis sur les ennemis: ils remplissent trois grandes chambres. Leur multitude est loin d'inspirer un intérêt aussi vif, que si on n'en voyait que quelques-uns très-remarquables. On y voit aussi les selles et les housses, dont les souverains ont fait présent aux rois de Suède, le cheval de Gustave Adolphe empaillé, et bien d'autres curiosités de ce genre; on a poussé la recherche jusqu'à conserver les joujous dont les rois de Suède s'amusaient dans leur enfance, leur petit carrosse, leur cheval de bois etc.

On y montre les habits ensanglantés, que portaient Gustave Adolphe, et Charles XII, quand ils reçurent le coup de la mort: on y a dernièrement joint ceux de Gustave III. Les vêtemens ensanglantés de ces grands princes inspirent sans contredit un vif intérêt: ils rappellent leur fi

tragique: leurs grandes qualités et leurs hauts faits viennent aussi se retracer à la mémoire. Mais le *montreur* détruit presque totalement l'effet, en exposant en même temps, la chemise un peu déchirée à l'épaule, d'un prince très-respectable sans doute, mais encore existant.

On croirait d'après le nom d'arsenal, devoir y trouver un magasin d'armes; on n'en montre point d'autres que quelques vieilles armures et en petit nombre. Dans la première chambre, on voit celles dont se sert la cour dans les petits tournois qu'elle donne quelquefois pour s'amuser; elles sont en tôle, et n'ont rien de bien remarquable, quoiqu'elles soient montées sur des coursiers bardés de fer blanc.

Il y a sur-tout dans l'arsenal, un monument, qui certainement n'est pas à sa place; je veux dire la chaloupe que le Czar Pierre construisit lui-même en Hollande, et qui fut prise dans la traversée par un vaisseau suédois. Cette chaloupe inspirerait assurément un grand intérét à Pétersbourg, dans la capitale du grand souverain, qui pour instruire et policer ses sujets, s'était soumis à tant de travaux et de fatigues; mais elle en inspire bien peu à Stockholm; je crois réellement, qu'il eût été plus noble de la rendre à la paix; même à présent je crois que cela conviendrait. Ce

serait un présent très-acceptable pour le successeur du grand-homme, qui l'a construite.

Les nombreuses îles, sur lesquelles Stockholm est située, ont donné la facilité d'isoler certains objets, qui n'auraient guères pu se trouver sur terre ferme sans de grands frais de fortification; l'amirauté par exemple, qui contient aussi le véritable arsenal, est située sur deux îles de rochers, qui quoique sans fortification, pourraient en cas de besoin servir de citadelle à la ville. Le goudron ne peut être chargé, que sur le rocher destiné à cet usage: le bois et les cordages ont aussi leurs rochers séparés. Les vaisseaux de guerre, et ceux qui ont besoin d'être réparés, se tiennent derrière l'amirauté le long du parc; il s'y trouve un bassin naturel assez profond, pour que les vaisseaux les plus gros puissent venir le long du rivage.

L'amiral baron de Ruuth imagina, sous le roi Frédéric, de faire mettre les galères sous des couverts et à sec; l'expérience a prouvé qu'elles s'y conservaient beaucoup mieux, que dans l'eau et exposées à l'air. Après être restées sous ces hangars pendant nombre d'années, quand le feu roi voulut s'en servir lors de la guerre de Finlande, elles furent dans vingt-deux jours en état de se mettre en mer. Les femmes seules ont le droit de passer dans leurs bateaux, les personnes qui veulent se

rendre aux chantiers, ou tout autre part: elles manient la rame avec beaucoup d'habileté et même de vigueur, et je suis bien convaincu qu'un batelier audacieux qui oserait venir sur leurs brisées, pourrait en parler avec connaissance de cause.

Du clocher de l'église Ste. Catherine, ou même de la hauteur sur laquelle cette église est située, la vue de Stockholm et de ses différens bassins, est plus belle que je ne saurais dire.

On a placé un télégraphe au sommet de ce clocher, qui se rapporte à un autre placé à Drottningholm; c'était une expérience qu'on avait voulu faire: on instruisait ainsi la cour de l'arrivée du courrier. On aurait pu rendre l'établissement utile, en le faisant correspondre avec un autre établi à Dalarö, le port de Stockholm, mais c'est une affaire qui regarde le commerce. Il est étonnant que son utilité évidente n'ait pas encore frappé les négocians. Je ne saurais trop dire, s'il y a une suite de télégraphes établis entre Stockholm et Obo, la capitale de la Finlande, à travers les îles du Golphe de Bothnie, mais je suis bien sûr que cela devrait être.

La salle où les nobles s'assemblent, quand les diètes se tiennent à Stockholm, est assez vaste; dans les autres temps, elle sert ordinairement aux concerts. Les murailles cependant, sont entière-

ment couvertes d'armoiries; il y en a jusques sur l'escalier: c'est en vérité une tapisserie assez peu gaie.

Le cabinet des modèles en Mécanique, est un objet d'une curiosité bien placée et d'une utilité réelle; on y trouve en petit, toutes les machines que le génie et l'industrie des hommes leur ont fait inventer: celles sur-tout qui regardent les mines, m'ont semblé parfaites, ainsi que celles sur l'agriculture. L'hôtel de la monnaye contient le dépôt de la manufacture de porphyre — on y voit de très-belles pièces et on peut se les procurer en s'adressant au directeur.

Gustave III avait beaucoup de goût pour les beaux arts: c'est à lui que l'on doit l'établissement des théâtres en Suède: le grand opéra sur-tout lui est entièrement dû. Il a fait des frais considérables pour y attirer de bons artistes. Les pièces que l'on représente sont fort bien exécutées, et les costumes exactement suivis: elles sont presque toutes, traduites du français. Lorsque le goût n'est pas encore formé, il est bon de se modeler sur les chefs-d'œuvres des autres nations, pour éviter les caprices bizarres des auteurs, qu'un public ignorant applaudirait toujours. C'est en imitant et en traduisant les anciennes comédies et tragédies des Grecs et des Latins, que le théâtre français

est parvenu à les surpasser. Si les Anglais eussent suivi les mêmes modèles, leur théâtre ne serait pas encore rempli de monstruosités, qui semblent révoltantes à un étranger, et que cependant ils applaudissent à tout rompre. Il leur faudra dix fois le même espace de temps pour parvenir à la perfection de l'art dramatique. Shakespear, le modèle auquel ils s'attachent, n'en est réellement pas un à suivre. Il avait, il est vrai, un génie supérieur; mais ayant paru, lorsque les arts et les sciences étaient encore dans l'enfance, il n'a réellement suivi aucune règle. Ceux qui cherchent à l'imiter, y réussissent dans le désordre de leurs pièces, mais sont bien loin de lui dans les morceaux sublimes, qu'il faudrait avoir son génie pour enfanter.

Le nombre de pièces nationales ou originairement suédoises est très-peu considérable. L'opéra de Gustave-Vasa est le plus admiré. La pièce n'a pas de rapport à un trait particulier de ce héros, mais en général à l'expulsion de Christian et des Danois. On y voit beaucoup de batailles, et des changemens de décoration sans fin, et réellement superbes; Gustave s'endort et de jolis dieux et déesses représentent ses songes. Pallas, Vénus, la Renommée, les Heures dansent autour de lui... On voit des batailles gagnées en l'air etc. est. —

Gustave faisait de jolis rêves. — Christian dort aussi, et des diables, des furies troublent son repos. Qui aime les revenans peut se satisfaire; il en paraît bien une trentaine les uns après les autres: cette scène est exactement celle de Richard III de Shakespear, et on a encore enchéri sur lui. Tout cela est fort beau, sans doute, et il faut bien se garder de le trouver autrement; mais j'avoue bonnement, que Gustave dans les mines de la Dalécarlie, ou haranguant les paysans, m'inspirerait bien un autre intérêt. D'ailleurs Gustave est si près de nous, qu'on ne l'entend pas chanter dans un grand opéra sans répugnance. Si on faisait paraître Louis XIV, faisant des efforts de gosier sur le théâtre, ou même Charlemagne, quoique beaucoup plus ancien, nous aurions de la peine à ne pas le trouver déplacé; un héros de la fable ou de la Grèce, passe encore.

Les farces suédoises sont d'une maussaderie terrible: ce sont communément des ivrognes et des hommes habillés en femmes, qui excitent le rire, plus par leurs manières souvent peu décentes et par leurs éventails énormes, que par ce qu'ils disent. Presque tous les airs sont tirés de quelques vaudevilles français: c'est fort commode pour l'auteur, et si jamais le diable me tente de faire un opéra, je ferai, je crois, de même. On fait ainsi sa

besogne tout seul, sans être obligé d'avoir recours au musicien.

La salle de l'opéra est fort belle et très-bien décorée, et c'est dans cette salle où Gustave III fut si souvent applaudi, où le public avait besoin de son exemple pour apprécier les bons morceaux et où à présent il n'applaudit rien du tout, que Gustave III fut assassiné. Il m'a toujours été difficile, dans les ballets les plus brillans, d'oublier que cette même coulisse, par où la gentille Mde. de Ligny entrait ou sortait en cabriolant avec tant de grâce, était la même, où le roi tomba . . . . Cependant le public (*) ne paraît pas y penser beaucoup, et il voit et entend tout avec la froideur et l'étiquette la plus compassée. Cette froideur est souvent si marquée, que dans quelques occasions, j'en ai presque été scandalisé: par exemple comment les Suédois peuvent-ils voir leur jeune roi et leur jolie reine venir prendre part aux plaisirs du public, sans en témoigner la moindre sensation: pas le moindre applaudissement: le silence le plus glacé règne. Ils saluent, le public est muet,

(*) Quelque temps après l'assassinat du roi de Suède, le peuple qui se voyait avec rage privé d'un protecteur (dont la Suède commence enfin à sentir le prix) voulait détruire la salle, mais enfin le temps comme dans toutes choses, a fait son effet.

Que penserait le bon George, si ses flegmatiques Anglais l'accueillaient de cette manière? il est vrai, que quand ils ne sont pas contens, ils ne le lui laissent pas ignorer non plus, mais n'est-ce pas bien préférable? on sait au moins à quoi s'en tenir.

Il est du bon ton d'aller à tous les opéras quand même on les aurait déjà vus et qu'on s'y serait peu amusé. Les portes des maisons sont fermées ce jour-là et on ne reçoit pas, quand même on serait chez soi, pour avoir l'air de suivre la mode.

Stockholm est bien réellement la capitale du pays des *mines:* on voit souvent deux hommes s'embrasser, non sur l'oreille ou sur la joue, mais bien sur la bouche et recommencer à plusieurs reprises. Quand les dames entrent dans un salon, où il y en a d'autres, elles vont souvent embrasser de la même manière, toutes les femmes qui s'y trouvent. Les personnes d'un rang inférieur à celles qu'elles saluent et les demoiselles vis-à-vis des dames mariées, font de plus la grimace de vouloir baiser la main et même le bas de la robe, mais d'ordinaire on les relève gracieusement et on les embrasse.

Il est presque impossible à un étranger, d'adresser comme il faut une lettre en suédois. Avant de mettre le nom, il faut passer en revue tous les

titres, toutes les charges réelles ou imaginaires de la personne à qui on écrit ; pour un noble, ce serait, *Konungens tro man riddare af*, tous ses ordres et toutes ses charges, puis *Högvälborne herr greve etc.* Pour un prêtre c'est encore plus long. *Konungens höf predicant, contracts prosten och Kyrcho-herden högare-vördige, och höglärde herr Magister* (*).

Il est à propos que je m'arrête ; car si je voulais me laisser aller sur ce chapitre, j'aurais de quoi dire, et ma promenade s'alongerait tellement, qu'elle deviendrait aussi grosse que les *in folio* de Göranson et de Rudbeck.

Le feu roi aimait les fêtes et les parties brillantes : c'était alors à qui en donnerait le plus, et se montrerait davantage. Les choses ont changé depuis ; quelques circonstances politiques obligent le gouvernement à des mesures d'économie : c'est à qui économisera le plus. Les riches parlent de la misère, et se retranchent sur tout. Cependant quand on est invité, les tables sont couvertes splendidement ; mais oh ! on vous donne à manger, et point à boire. Souvent dans les mai-

(*) Fidèle homme du roi, chevalier de etc. hautement bien né monsieur le comte etc. Prédicateur de la cour du roi, prêtre à charge, et gardien de l'église, hautement digne, et hautement savant, monsieur le maître etc.

sons les plus riches une bouteille est placée près du maître, qui sert lui-même et essuye avec grand soin le verre contre le goulot de la bouteille, absolument comme si c'était de l'or potable.

Si on a le malheur de venir d'Ecosse, par exemple, et qu'avec une modération sans exemple dans le pays des *Cakes*, on ne revienne que quatre ou cinq fois à la chargé, on passe à Stockholm pour un biberon. Suivant le degré d'économie du maître, il y a plus ou moins de bouteilles sur la table: quelquefois il n'y en a point du tout, et c'est le domestique qui remplit les verres quand ils sont vides, mais pour être poli, ils ne doivent guères être vidés. On sait que la coutume en Angleterre est tout à fait différente, et qu'on ne doit jamais laisser son verre plein devant soi: *fill what you please, but drinck what you fill* (*). imbu de cet axiome admirable, et craignant d'être accusé d'impolitesse, je sablais mon verre aussitôt que rempli, et probablement en ma qualité d'étranger, le domestique le remplissait toujours: tant qu'à la fin la provision de la compagnie se trouva épuisée.

Il est fort singulier que je n'aye pas lu un livre sur la Suède, où l'auteur ne reprochât plutôt quel-

(*) Remplissez ce qu'il vous plait, mais buvez ce que vous remplissez.

que chose de contraire. C'est ainsi que va le monde. Un l'a dit, l'autre le répète sans examiner si les choses sont changées depuis. Il est vrai, qu'il n'est point du tout contre la sobriété, d'avaler plusieurs grands verres d'eau de vie dans la journée, mais une demi-bouteille de vin, ah fi! Quelle ivrognerie! je dois aussi ajouter que les négocians riches, ne se croyant pas obligés d'imiter si scrupuleusement la cour, ont bon nombre de bouteilles autour de la table et que chacun fait comme il lui plaît.

On doit bien sentir que si l'économie va chez le riche jusqu'à la bouteille, elle s'étend également sur les petits objets de l'intérieur. De là vient que les artisans se plaignent avec quelque raison, et que le prix de leurs denrées augmente; car c'est certainement au manque de circulation que l'on doit l'attribuer. Si le riche accumule, de quoi vivra l'homme qui n'a que son industrie. Les revenus doivent être dépensés, et quand la manie est de les accumuler, je regarde que c'est voler le public. On craint, dit-on, les maux d'une révolution .... mais supposé qu'elle arrivât, en quoi en serait-on mieux, d'avoir des tas de papiers dans son coffre-fort?

Cependant chacun veut paraître et donne souvent des galas; c'est le ton: on m'a conté qu'un

monsieur qui balançait entre la gloriole d'avoir donné une fête et l'argent qu'il lui en coûterait, imagina d'illuminer ses appartemens et de mettre nombre de chapeaux sur les fenêtres. Malheureusement quelqu'un que cette montre même attira, vint lui faire visite . . . . c'était un tour perfide.

Le commerce, par la disposition des négocians, ne pourra jamais faire les progrès qu'il a faits en Hollande ou en Angleterre. Dans ces deux pays, lorsqu'un négociant s'est enrichi, il pense à faire de grandes entreprises, quelquefois même, sans profit pour lui. En Suède, on peut dire que le commerce est toujours commençant, les négocians riches se retirent, achètent des terres, marient leurs filles avec des nobles et le nom de la maison de commerce la plus florissante, meurt presque toujours avec le chef, dont la fortune est dispersée en différentes mains.

Les lois somptuaires sont assez rigoureuses: les dames ne peuvent porter de robe de couleur en soie: le gris, le noir et le blanc, sont seuls permis; les plumes, les galons, les broderies, les longues dentelles sont défendus, aussi bien que les dorures dans les maisons ou sur les voitures. Cependant les diamans et les bijoux en or et en émail ne sont pas compris dans la loi somptuaire. Il y a de plus un habit réglé pour paraître à la

cour:

cour: celui des dames est une vieille mode de polonaise: ce qui les distingue plus particulièrement, ce sont les manches blanches qui excitent beaucoup de jalousie et de tracasseries. Souvent, quand on sait que la cour doit venir à un bal, les dames de la ville ne se soucient pas d'y aller, car il n'y a que celles présentées à la cour qui ayent le droit de porter ces manches. Les hommes ont par-dessus une espèce de gilet noir, un manteau de taffetas ou de satin de la même couleur, qui semblerait plutôt devoir convenir au climat du Portugal qu'à celui de la Suède; mais on se couvre de pelisse, on pique son manteau de coton et on gèle. Les jours de gala à la cour l'habillement est bleu, et d'autres fois gris, mais c'est toujours la même forme et la même étoffe.

Les gens du commun sont bien vêtus et n'ont pas l'air de souffrir: les servantes elles-mêmes, quoique leurs gages ne montent guères qu'à dix ou douze ricksdalers (de 50 à 60 l. tournois) sont toujours proprement mises, elles ont même le dimanche un petit air fringant qu'on ne leur trouve qu'en Ecosse, et dieu sait comment cela leur vient, dans les deux pays.

Il y a 150 jeunes gens, élevés aux frais du gouvernement à l'école militaire de Carlberg: c'est un établissement tout nouveau: la maison, située

à quelque distance de la ville, est fort belle: les jeunes gens y sont tenus avec le plus grand soin: j'ai vu avec plaisir qu'on les exerçait pendant l'hiver à courir sur la neige avec les longs patins de bois dont les Lapons se servent pour voyager, et avec lesquels ils montent et descendent les montagnes avec une vîtesse prodigieuse, et vont même à la chasse des ours. Un de ces patins a huit pieds de long et l'autre quatre. Il est vraiment singulier, que les peuples voisins chez qui la neige reste six mois de l'année, ne les ayent pas adoptés: les habitans des Alpes, de la Suisse, de l'Allemagne et même de la France, pourraient aussi en faire un usage très-avantageux.

Les hôpitaux sont assez nombreux et bien tenus. Ce sont des femmes, qui soignent les malades: les fonds pour leur entretien ont été assignés par la couronne, ils sont sous la régie des chevaliers de l'ordre des Séraphins, le cordon bleu et le premier des quatre ordres de Suède. Les chevaliers donnent eux-mêmes annuellement une petite somme pour le même objet. Dans toutes les villes du royaume, où siège un gouverneur, il y a un hôpital sous la même régie.

La police a étendu sa vigilance sur les secours dont le public peut avoir besoin à tous momens: les boutiques d'apothicaires sont gardées toute la

nuit par un homme qui y veille, et à quelque heure que l'on vienne, on est sûr d'avoir des remèdes sans éveiller les voisins. On les délivre par un guichet à la porte de la rue, pour la sureté du propriétaire; c'est la même chose dans toutes les villes de Suède. La manière dont les médecins sont établis dans le Nord, est très-libérale; ils ne sont point payés par visite; le dernier jour de l'an, chacun leur envoie sa quote part.

L'hôpital des femmes en couche, ne contient que 25 lits: il serait à propos d'en augmenter le nombre et d'en faciliter l'entrée aux femmes grosses; peut-être diminuerait-on de cette manière, les infanticides qui sont assez nombreux, à ce qu'on prétend. On coupe quelquefois la tête aux filles, pour ce crime. Le vol simple n'est pas puni de mort: le voleur est condamné au fouet et à travailler dans une forteresse: aussi y en-t-il fort peu. (On peut se rappeler que j'ai traité ce sujet, dans le volume sur la grande Bretagne p. 32 et 33.) La peine de mort est réservée seulement pour le meurtre, et assure-t-on la contrefaçon des billets de banque.

L'industrie a fait de très-grands progrès; quelques particuliers ont établi des machines semblables à celles de l'Angleterre. Mr. Helmius, entre autres, a une fabrique dans le faubourg du nord,

pour la filature de la laine, semblable aux machines anglaises pour la filature du coton. Malheureusement il n'a pas l'eau à commande, mais il y a suppléé par une grande roue creuse, dans laquelle il fait entrer un cheval qui la fait mouvoir, absolument comme dans certains pays, on se sert de chiens pour tourner la broche.

Il y a fort peu de mendians, il y a une maison de travail, où on les enferme; mais elle ne peut en contenir qu'un petit nombre, et d'ailleurs on n'y tient pas autrement la main, on les laisse sortir le samedi pour prendre l'air et mendier: c'est le seul jour qu'on en voye dans les rues.

Les Suédois en général paraissent beaucoup plus sensibles au froid que les étrangers qui viennent les visiter. Dans le fait ce n'est pas le froid qui paraît extrême, c'est la longueur du temps qu'il dure, qui fatigue et qui peut-être refroidit la masse du sang et la moëlle des os. Je n'ai pas vivement senti le froid de cet hiver; (1798) mais j'avoue que je ne me sens pas de la même manière: je ressens une gêne dans le corps et sur-tout une envie de dormir, qui ne m'est point ordinaire, et qui paraît assez générale dans le Nord. Si je reste ici plus d'un hiver, au second vraisemblablement je serai obligé par le refroidissement des humeurs, de prendre comme les Suédois, des pelisses

des *Lapp-mud*, des bottes fourrées et le diable enfin pour me tenir chaud (*).

Les appartemens sont échauffés avec des poëles de fayence, qui avec peu de bois entretiennent une chaleur douce et égale partout. On n'a pas besoin, comme en France, de se rassembler autour de la cheminée, et souvent d'être brûlé par-devant et gelé par derrière. Il fait chaud partout, et personne dans les plus grands froids ne pense à s'approcher du poële. Cette méthode, qui est fort bonne, et qu'il est étonnant qu'on n'ait pas introduite ailleurs, peut cependant être une des causes qui rend les Suédois si frilleux.

L'espèce d'hommes est réellement superbe, on voit tous les jours, mille jeunes gens avec des figures à faire fortune dans une autre cour; mais ici c'est si commun qu'on n'y prend point garde. Les femmes sont d'une fraîcheur et d'une beauté souvent remarquables: elles possèdent d'ailleurs des grâces et sur-sout, presque généralement un charme dont la blancheur, la rondeur, et les proportions séduisantes ne se trouvent que très-rarement au même point de perfection dans les autres pays.

(*) Ceci n'a que trop été vérifié dans l'hiver de 1799, et toutes les précautions n'ont pas pu m'empêcher de geler et de souffrir horriblement; je suis aussi devenu beaucoup plus frilleux.

Mais il faut les voir au bal; comme les dames dans le Nord prennent ordinairement peu d'exercice, elles s'en dédommagent en dansant. Rien n'est engageant comme un bal à Stockholm; le nombre de jolies personnes et la grâce des pas, intéressent presque autant le spectateur, que les danseurs eux-mêmes. On danse communément fort bien, et l'on ne voit jamais personne danser ridiculement; si quelques étincelles du feu, qui anime les Provençales, paraissait un peu plus dans les gestes, il n'y aurait plus rien à désirer, ou plutôt il y aurait trop à désirer.

Lorsque je me trouve dans les assemblées publiques, quoique je ne prenne part au plaisir que par les yeux, je reste toujours jusques à la fin, et je suis toujours le dernier à sortir. Dans les bals suédois, les adieux, les embrassades, les baise-mains et sur-tout le privilége que les domestiques ont de chausser les bottines fourrées à leurs jolies maîtresses, rend ce moment pour le moins aussi intéressant que les danses les plus brillantes.

La société — malheur des temps — Drottningholm — le clergé — les quatre ordres de l'état — la justice.

L'assemblée, à laquelle on a donné le nom de la *société*, est l'établissement le plus somptueux que j'aye vu de ce genre : trois cents membres la composent, qui doivent avoir été ballottés; les premières personnes du royaume se trouvent parmi elles. On y a les papiers publics, un dîner et un souper excellent, à heures et à prix fixes et très-modéré. Il est permis aux membres d'y présenter les étrangers qui peuvent leur être recommandés, mais non les Suédois des provinces qui viennent dans la capitale. Les ministres étrangers y sont admis de droit, et peuvent y présenter les personnes de leur nation : on parlait même d'en restreindre la permission à eux seuls, ce qui serait gênant pour ceux qui comme moi, ont le malheur de n'être d'aucune nation. Un étranger ainsi admis peut y venir deux mois, après quoi il doit être ballotté et payer la taxe, comme les autres membres, c'est-à-dire douze ricksdallers en entrant, et un tous les mois : cet argent sert à payer les domestiques, qui sont nombreux et bien tenus, les appartemens, les couverts d'argent et

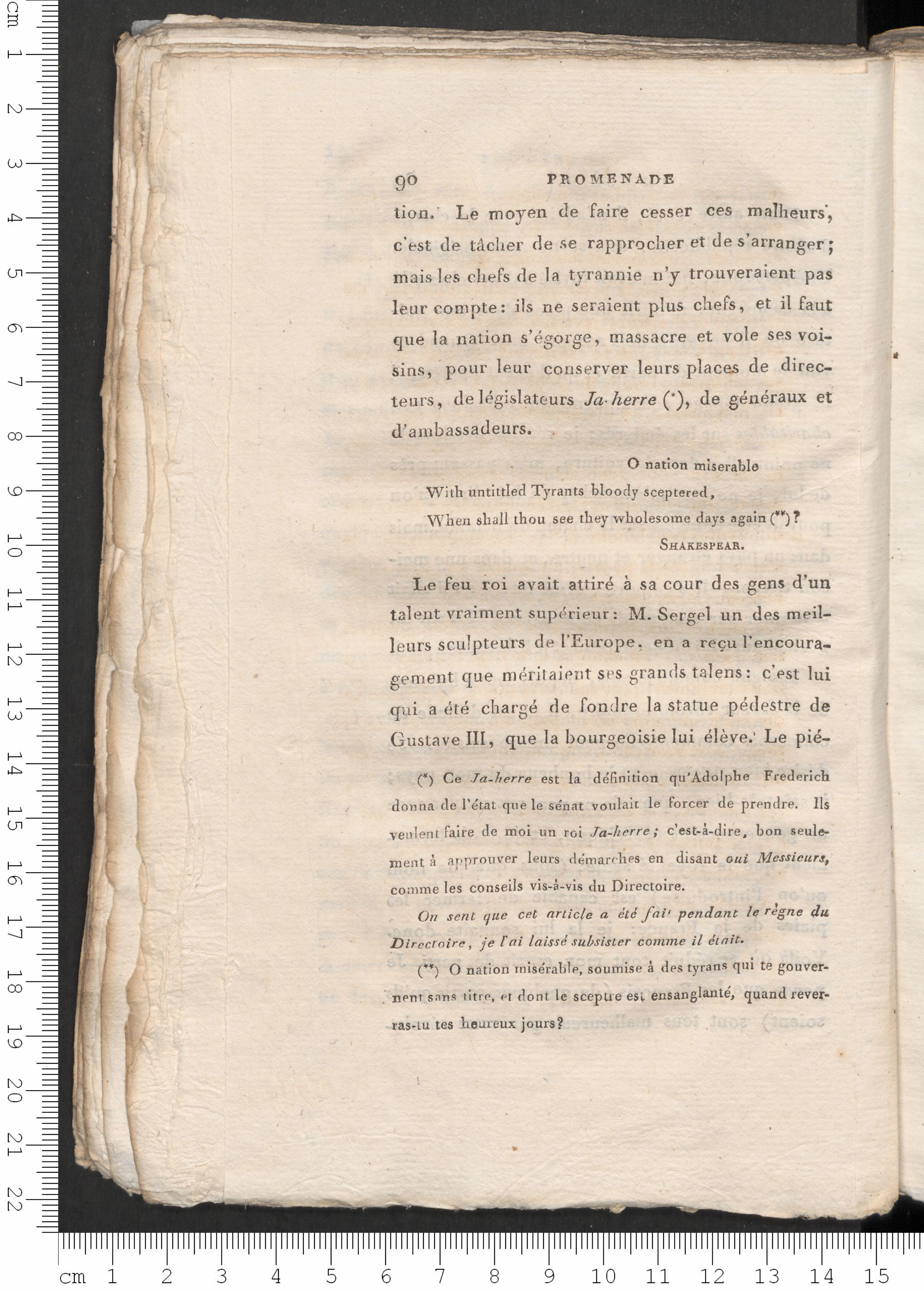
le feu, etc. etc. Là, les opinions se trouvent neutralisées. La première règle est de ne jamais parler de politique.

On y donne quelquefois des bals, qui sont très-brillans, c'est, en quelque façon, une espèce de consolation pour les dames, afin de ne pas trop exciter leur mauvaise humeur, contre cette assemblée, qui souvent les prive de compagnie. Les dames ont toutes raisons de ne pas aimer *la société* : l'étranger n'a guères d'autres ressources à Stockholm, et pour lui elle est de quelque conséquence; mais un homme établi, qui y vient passer une grande partie de la journée, donne naturellement à penser que l'intérieur de sa maison ne lui est pas très-agréable, et c'est un secret de famille que les dames n'aiment pas à voir exposé à la connaissance du public.

J'avais cru faire merveille de me munir d'une lettre de recommandation pour M. H.... ministre de la Grande Bretagne... Fou, que j'étais! — Rien sans doute, n'est capable de faire repentir un homme d'honneur d'avoir fait ce qu'il a cru son devoir, quelques puissent être les événemens; mais dans notre situation malheureuse, ce n'est pas le moindre de nos maux, de les voir constamment traiter avec peu d'égards, par ceux dont on devrait en attendre le plus.

D'un autre côté, il m'advint avec le chargé d'affaire républicain, une scène assez originale. Une personne, qui m'avait invité à dîner chez elle à la campagne, m'offrit une place dans une voiture où il en avait déjà accepté une. Quand ce vint le moment de partir et qu'il m'eut aperçu, il fit grand tapage accompagné de réflexions *peu charitables* sur les émigrés; je résolus dès-lors de ne point aller dans la voiture, mais passant près de lui, je ne pus m'empêcher de lui dire qu'on pouvait être ennemis sur le champ de bataille, mais dans un pays étranger et neutre, et dans une maison tierce.—Il s'emporta, et me dit: » qu'il allait » monter sur ses grands chevaux. « » Moi sur un » éléphant « lui dis-je, en riant et je fis la route à pied.

Eloigné comme je suis, depuis sept à huit ans de la fureur révolutionnaire, il m'est difficile de concevoir comment elle peut encore exister. Je désire bien sincèrement le bonheur de mon pays; je sais très-bien, que cela ne peut pas arriver avec un gouvernement anarchique, et je crois fermement que la royauté seule, (sous quelque nom qu'on l'introduise) est capable de fermer les plaies de la France: je la lui souhaite donc. Voilà où se réduit tout mon esprit de parti. Je pense que les Français (de quelques partis qu'ils soient) sont tous malheureux par cette révolu-



tion. Le moyen de faire cesser ces malheurs, c'est de tâcher de se rapprocher et de s'arranger; mais les chefs de la tyrannie n'y trouveraient pas leur compte: ils ne seraient plus chefs, et il faut que la nation s'égorge, massacre et vole ses voisins, pour leur conserver leurs places de directeurs, de législateurs *Ja-herre* (*), de généraux et d'ambassadeurs.

> O nation miserable
> With untittled Tyrants bloody sceptered,
> When shall thou see they wholesome days again (**)?
>
> SHAKESPEAR.

Le feu roi avait attiré à sa cour des gens d'un talent vraiment supérieur: M. Sergel un des meilleurs sculpteurs de l'Europe, en a reçu l'encouragement que méritaient ses grands talens: c'est lui qui a été chargé de fondre la statue pédestre de Gustave III, que la bourgeoisie lui élève. Le pié-

(*) Ce *Ja-herre* est la définition qu'Adolphe Frederich donna de l'état que le sénat voulait le forcer de prendre. Ils veulent faire de moi un roi *Ja-herre;* c'est-à-dire, bon seulement à approuver leurs démarches en disant *oui Messieurs,* comme les conseils vis-à-vis du Directoire.

On sent que cet article a été fait pendant le règne du Directoire, je l'ai laissé subsister comme il était.

(**) O nation misérable, soumise à des tyrans qui te gouvernent sans titre, et dont le sceptre est ensanglanté, quand reverras-tu tes heureux jours?

destal est de ce beau porphyre, que l'on travaille dans la Dalécarlie. La ville de Stockholm aura ainsi trois statues des rois de Suède, qui toutes peuvent passer pour des chefs-d'œuvre. Ce sont celles des trois Gustaves. La noblesse fit ériger celle en l'honneur de Gustave-Vasa, plus de deux siècles après la mort de ce héros; la statue équestre de Gustave-Adolphe, fut élevée par Gustave III.

Malgré les encouragemens du feu roi, les beaux arts sont généralement assez négligés en Suède. La jalousie qui existe entre les artistes des différentes professions ne leur permettra jamais de s'élever, sans la protection immédiate du gouvernement. Dans les autres pays, un chanteur n'est pas jaloux d'un peintre, ni celui-ci d'un prédicateur, mais à Stockholm il arrive souvent, que non-seulement les gens de la même profession se discréditent entre eux, mais encore ceux de la profession voisine. — Mon pauvre livre, comme on l'a déchiqueté! — C'est sur-tout lorsque le roi a bien voulu me permettre de le lui présenter, que le tapage a été grand. Je me croyais presque au milieu de ces petits bosquets que les bonnes gens d'Ecosse appellent une *Rookry*: ce sont des bouquets de bois, où des milliers de corbeaux se nichent et croassent à qui mieux. Eh mon dieu! je ne jalouse pas ces Messieurs, parce qu'ils dansent,

qu'ils chantent ou même qu'ils écrivent, je ne suis par nature jaloux de personne, et à qui me donnerait à critiquer leur meilleur ouvrage, je suis sûr que je saurais y trouver des beautés.

La perte de l'argent sur le papier-monnaie, est la cause de la cherté excessive des ouvriers et des denrées. Il y a deux sortes de papiers d'état en circulation, le papier de banque et le Ricksgeld· le premier fut consenti seulement par les trois ordres de l'état, mais la quantité émise est assurée sur des terres ou sur des fonds: ce papier ne perd rien, mais il n'est pas d'un usage courant. L'autre, le *Ricksgeld*, dont la création fut consentie par les quatre ordres de l'état, après la dernière guerre avec la Russie; mais comme il n'y a point de fonds pour le représenter et qu'il dépend ainsi du crédit public et de l'agiotage, il hausse et baisse perpétuellement: je l'ai vu perdre, jusqu'à 70 p. c. C'est là le papier qui circule dans tous les usages de la vie. La plus petite division est du quart d'un Ricksdaler, qui ferait au pair à-peu-près 30 sous tournois.

La distribution des lettres à Stockholm et dans les autres villes de la Suède, se fait avec difficulté: il doit s'en trouver souvent de perdues. Il est d'usage de payer non à la réception, mais en mettant la lettre à la poste; il s'en suit tout naturellement que la délivrance doit peu inquiéter, puisque

le bureau n'y a nul intérêt: il faut donc que l'on vienne soi-même à la poste les demander, mais alors même on vous répond de regarder sur la liste des différens courriers, qui est affichée à la porte (*). En outre de la fatigue et de l'ennui de parcourir toutes ces listes à chaque courrier, ne pourrait-il pas arriver que quelques frippons demandassent pour eux, des lettres qui ne leur appartiendraient pas, d'autant plus aisément qu'ils ne seraient pas obligés de rien payer pour les avoir.

En Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, à-peu-près par toute l'Europe, le bureau de poste a des hommes affidés, payés par lui et portant une marque distinctive, qu'il leur donne. A la réception de chaque courrier, ils vont porter les lettres à leur adresse et ne les délivrent qu'en recevant le tarif marqué dessus, qu'ils sont obligés de rendre au bureau, ou les lettres dont ils étaient chargés. Il n'arrive jamais qu'il s'en perde, et ces gens sont si accoutumés au quartier où ils doivent distribuer les lettres, qu'ils vont par ordre de porte en porte, sans la moindre confusion. Dans tous les pays où cet usage est établi, on ne paye rien en mettant une lettre à la poste, à moins qu'on ne veuille l'affranchir, ou qu'elle ne soit pour l'étranger.

(*) Le même usage a lieu en Dannemark et en Norvége.

Il n'est peut-être pas de rois en Europe, qui ait un aussi grand nombre de palais, que celui de Suède; presque tous les chefs-lieux de gouvernemens, sont de vastes édifices, qui lui appartiennent. Dans le voisinage de Stockholm il en est plusieurs très-remarquables par leur beauté. Celui de Drottnigholm (l'île de la reine) à un mille de Stockholm est le principal. On est réellement surpris de la magnificence de ce beau lieu. Le feu roi y a fait construire une belle salle de comédie et sur-tout un petit village isolé, qu'il a nommé *Canton:* les maisons en sont occupées par des artistes célèbres, ou par des personnes, à qui il les a données pour retraite: elles sont fort commodes et ont toutes un petit jardin. Ceux qui les possèdent, peuvent en outre faire paître une vache dans le parc, au milieu duquel le village est situé. Un roi qui accueille de cette manière les gens à talent, n'en doit pas manquer.

On voit dans le jardin, plusieurs belles statues en bronze, que Gustave Adolphe a tirées de l'Allemagne, ainsi que les républicains de France ont tiré les leurs de l'Italie, et les Romains de la Grèce et de l'Egypte.... Il y a long-temps que le pillage est à l'ordre du jour parmi les conquérans.

Il est d'usage pour les seigneurs en Suède, de marier quelquefois des jeunes filles en automne,

de faire les frais du festin de noce et d'y assister. Je fus présent à la fête que comme seigneur de Drottnigholm le roi donna en octobre 1798, aux paysans de sa terre. Il y avait neuf filles plus ridiculement parées les unes que les autres. Elles étaient empaquetées dans des robes à grands paniers et couvertes de clinquant de toutes espèces, avec une perruque chargée de quelques colifichets, et par-dessus tout, d'une couronne de métal blanc ou jaune. Elles empruntent tous ces ajustemens pour la cérémonie; souvent le ministre les a en réserve pour cet usage (*).

Ainsi équipées elles marchèrent en procession, suivies de leurs chers maris, et se rendirent à la chapelle, précédées de quelques instrumens baroques, moitié guitarre, moitié violon, qui n'ont que trois cordes, et je crois guères plus de deux notes.

Lorsque le roi et la reine eurent paru au balcon, le service commença: après maints *Oremus*, un prêtre fut prendre aux hommes les bagues

(*) Les paysannes suédoises ne se croiraient pas bien mariées, si le jour de leurs noces, elles n'étaient pas couvertes de tous ces affiquets ridicules; j'ai dans l'idée que si on leur faisait cadeau d'un habillement décent et convenable à leur état, elles le préféreraient aux breloques dont on les charge pour ce jour-là seulement; pour être certain du fait, on peut essayer de leur donner le choix.

qui étaient destinées à leurs mariées, et les plaça en ordre à son doigt; puis commençant à rebours, il les maria toutes les unes après les autres et plaça lui-même la bague qui revenait à chacune. Les filles de la noce mirent ensuite certains draps sur leur tête, et on leur donna la bénédiction nuptiale.

Cette cérémonie m'intéressa fort; elle l'eût fait sans doute davantage, si les mariées eussent été un peu moins laides et plus jeunes: dans un pays où la race d'hommes est si belle, il faut être bien malheureux, pour que l'on ne puisse présenter à une cérémonie pareille que de vilains mâgots, chargés d'une parure ridicule, et qui assurément ne faisaient pas regretter de demeurer garçon.

Au sortir de l'église, la même procession recommença, et conduisit la bande joyeuse dans la salle à manger, où elle entoura une table à fer-à-cheval de cent cinquante couverts. Le ministre récita un long sermon et tout le monde mangea fort bien, comme on peut croire.

Quatre joueurs de *Harpa*, l'instrument maudit par Apollon dont j'ai déjà parlé, juchés sur des tonneaux de bière, chacun dans un des coins de la salle, raclèrent, comme ils voulurent sans accord, ni harmonie, chacun leur air; ce qui produisit un carillon enragé qui sans doute aurait

fait

fait évanouir Jarnowits, mais qui ne diminuait pas l'appétit de ces bonnes gens.

On finit enfin, on leva les tables: puis aussitôt le retour du roi, les deux ministres, la calotte en tête, prirent deux des mariées, et ouvrirent le bal. Ceci pourra paraître extraordinaire, mais c'est l'usage en Suède; le prêtre qui vient de faire la cérémonie du mariage, ouvre toujours le bal en dansant avec la mariée.

Les danses des paysans ne consistent guères qu'à tourner continuellement, au son de ce maudit *Harpa*. A force de tourner, la couronne d'une des mariées tombe à terre, un des hommes la ramasse et doit la remettre, les yeux bandés, sur la tête d'une jeune fille; celle à qui elle échoit, regarde cela comme un heureux présage, et s'attend à être mariée dans l'année.

On donna à chaque couple le lendemain, huit Rixdallers (40 liv. tournois), et quelques bagatelles. Après avoir reçu cette petite somme et avoir fait un bon dîner, la dernière fois que cette cérémonie eut lieu, plusieurs maris plaidèrent dès le lendemain en séparation, et établirent des procès de *Crim. con.* contre leurs femmes et les soldats des gardes du château. On avait tout lieu de croire cette fois, que rien de pareil n'arriverait.

C'est au fait, une cérémonie qui doit être fort

ennuyeuse pour le roi et pour la cour; mais dans les circonstances présentes, il est fort sage de profiter des occasions d'entretenir une popularité, qui peut devenir nécessaire.

Le roi est le chef de l'église; l'archevêque d'Upsal est primat de Suède, mais il n'a pas plus de pouvoir que les autres évêques hors de son diocèse; les priviléges de sa dignité se bornent à quelques prérogatives, comme de sacrer le roi et de présider l'ordre du clergé à la diète.

Les campagnes sont divisées par *pastorats:* chacun d'eux contient trois ou quatre paroisses, qui sont desservies par le pasteur, ou par ses chapelains. Le roi nomme aux évêchés et aux *pastorats;* les *pasteurs* n'ont à répondre qu'au roi de la police de leur charge, car les évêques ne possèdent guères qu'une dignité nominale. On a joint à l'évêché à-peu-près par-tout un pastorat, de sorte que l'évêque n'est guères que le premier curé de son diocèse. Il a cependant le droit de visiter et d'examiner si tout est en bon ordre, mais le roi seul pourrait redresser le mal, ou infliger une punition.

Le service est une traduction littérale de la liturgie romaine; on appelle même l'office du matin, la *messe:* l'officiant est couvert d'une chappe, en tout semblable à celles des prêtres ca-

tholiques. Un homme point prévenu ne croirait pas être dans une église luthérienne.

Pour être admis dans les ordres il faut avoir subi des examens rigoureux sur la théologie, le grec, l'hébreu, le latin, etc. Si on joignait, pour ceux sur-tout qui se destinent à vivre dans les provinces éloignées, quelque peu de chirurgie et de botanique, ce serait sans doute, au moins aussi utile à leurs paroissiens, que le peu de mots qu'il retiennent dans ces langues.

Dans les pays protestans , on tient encore beaucoup, à ce que les prêtres soient en état de lire la bible dans les langues originales. Mais puisque tant de milliers de traductions en ont déjà été faites, par des gens approuvés par les différentes églises, à quoi bon, perdre dix ou douze ans de sa vie, à se fourrer dans la tête quelques mots inutiles d'hébreu; je puis du moins certifier, qu'après avoir été reçus, les prêtres ne s'en rapellent guères plus que du grec et du latin.

Les églises n'ont rien de bien extraordinaire: l'autel cependant est communément trop chargé de colifichets et de petits saints dorés ; c'est assez l'usage par toute la Suède. Les églises en Italie, n'en ont réellement pas tant. Les rois sont enterrés dans l'église de *Riddar-holm* (l'île des chevaliers): leurs tombeaux sont sont très simples.

Les sermons sont en général très-pleureurs : j'ai vu, dans quelques endroits, les femmes tirer leur mouchoir, du plus loin qu'elles apercevaient leur bon ministre. Elles sont, comme en Irlande, toujours séparées des hommes: quand par hasard il y en a dans l'allée entre les bancs, elles leur tournent assez cruellement le dos, et se tiennent de côté par rapport à l'église.

Il n'est pas de pays protestans où il y ait aussi peu de catholiques. La raison me semble en être dans les rapports qu'il y a dans le rituel et les cérémonies de la religon établie et celle qui l'était avant. C'est peut-être encore par cette raison que la réforme s'est faite sans secousse violente; le grand nombre n'a, j'imagine, pas été capable d'apercevoir de différence entre le nouveau et l'ancien culte: la principale consiste dans la communion, qui se fait sous les deux espèces de pain et de vin, et l'addition du vin, pouvait être regardée comme indifférente.

Gustave Vasa ne résolut point de changer la religion de son pays par des motifs de fanatisme, ainsi que la plupart des réformateurs; mais afin d'épargner à ses successeurs les maux que le turbulent archevêque Trolle lui avait faits, par occasion aussi, afin de grossir le trésor royal, des dépouilles des riches bénéficiers. Il a sagement

évité les excès, dont les autres réformateurs se sont assez généralement rendus coupables.

Il y a quatre ordres dans l'état: la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans (*). De tous les gouvernemens établis sur la face de la terre, celui de Suède est le seul qui ait appelé cette dernière classe d'hommes d'une manière fixe et positive, aux assemblées de la nation. En donnant, comme en France, le droit à tout le monde de siéger aux assemblées, les paysans y peuvent être par le droit, mais n'y sont jamais par le fait. Cependant on ne peut se dissimuler que le cultivateur propriétaire, ait un peu plus d'intérêt à s'y trouver, que des avocats, des procureurs, des médecins et autres *artificiers* de *parlerie*, comme dit Montaigne, ou même qu'aucun homme

(*) Nous n'avons point d'autres termes dans la langue française pour exprimer le mot *Bonde*. Il est sûr cependant que l'idée que nous donne celui de paysan ne rend pas l'autre. J'ai vu tels *Bonde* avoir une fortune de cinquante à soixante mille Rixdallers (300,000 liv. tournois) d'ailleurs bien élevés. Ce n'est pas là ce que nous entendons par le mot paysan. Il répondrait plutôt à celui de *Torpare* (métayer) ou à celui de *Handverkare* (manœuvre ou journalier), mais ces deux dernières classes, qui ne sont point propriétaires, ne sont point représentées à la diète. Il arrive souvent qu'un Bonde en emploie dix ou douze. Un *Bonde* est un habitant de la campagne, un propriétaire labourant lui-même son terrain.

vivant de son industrie, ou de rentes viagères sans propriétés foncières.

N'en déplaise à nos *souverains seigneurs* et maîtres *artificiers en parlerie*, les propriétaires sont les enfans de la maison; les autres, quoique de la même famille, doivent en être dépendans; si les lois du pays ne leur conviennent pas, ils doivent le quitter et porter ailleurs leur industrie, mais dans aucun cas, ils ne peuvent avoir le droit de s'immiscer dans les affaires de la nation.

La noblesse est composée de 1300 familles à-peu-près (*), dont les chefs ont seuls le droit d'être à la diète: elle est présidée par le maréchal de la cour nommé par le roi. En cas d'abscence le plus ancien des *Comtes* présens prend sa place.

Le clergé est représenté par les treize évêques de Suède, les bénéficiers et les députés des pasteurs et archidiacres: il est présidé par l'archevêque d'Upsal, en son absence par l'évêque de Linköping et enfin par un autre évêque.

La bourgeoisie est représentée par les députés qu'envoient les hab ta s des villes ayant droit

(*) Le dernier nombre des armoiries dans la salle des nobles, est 2125, mais on assure qu'il y a plus de 700 familles éteintes

de bourgeoisie; il faut avoir 21 ans pour pouvoir être élu: le président dépend du choix du roi.

L'ordre des paysans est composé des laboureurs qui cultivent eux-mêmes des terres à eux appartenantes. L'orateur qui le préside et le secrétaire, sont nommés par la cour. Ces trois derniers ordres sont défrayés par leurs commettans, à l'exception des dignitaires du clergé.

L'armée, lorsqu'on l'appelle, est représentée par ses chefs: mais comme par-tout on se ressent du temps, les possesseurs de forges, de mines et de certaines terres point classées, ne sont pas représentés. Il semblerait que le feu roi aurait dû penser à cela en 1772, puisqu'il en était le maître; mais c'est une bagatelle, car il en est fort peu qui ne se rangent dans l'un des ordres: il en est cependant qui ne sont ni nobles, ni prêtres, ni bourgeois, ni paysans (*).

(*) La classe des propriétaires de forges est cependant très-respectée en Suède: les nobles mêmes, point titrés, s'honorent de l'appellation de *Brucks-patron* (maîtres de forge) souvent même, quand ils n'ont pas de forge dans leurs possessions. C'est un terme qui répond à celui d'*Esquire* dans la Grande Bretagne, et presque à celui de seigneur dans la France d'autrefois, avec cette différence que l'on s'en sert dans l'usage familier et qu'il ne faut pas l'oublier sur l'adresse des lettres, avec toutes les autres qualifications, qui sont très-nombreuses et

Chacun des quatre ordres a ses priviléges particuliers. Ceux de la bourgeoisie m'ont semblé dans quelques points être les plus nuisibles à l'industrie. Les corporations des villes s'opposeraient à ce qu'un cordonnier, un tailleur, ou un homme de quelque métier que ce soit, s'établit à la campagne ; elles feraient même saisir sa marchandise et la confisqueraient. Personne ne peut faire le commerce, sans avoir été admis dans la corporation d'une ville; ce sont les bourgeois eux-mêmes, qui admettent ou qui refusent un nouveau membre, en spécifiant le genre d'industrie auquel il veut se donner, et il ne peut en prendre un autre. Un homme, reçu dans une corporation, peut exercer son métier à la campagne, mais il ne pourrait aller dans une autre ville sans l'agrément des bourgeois, et encore moins avoir des établissemens dans plusieurs villes à-la-fois.

Les priviléges de la noblesse diminuent un peu les conséquences fâcheuses de ceux de la bourgeoisie ; les artisans peuvent travailler en

dont on est assez jaloux. En parlant de la fortune de quelqu'un, on ne dit pas, comme ailleurs, le montant de son revenu en argent comptant; mais souvent, il a une telle quantité de fer. Le fer en un mot, est presque tout: les autres productions ne sont guères considérées, que par leur rapport avec les forges et les mines.

en toute sureté pour l'usage des *Säterys* ou fiefs, mais il faut qu'ils vivent dans la maison du seigneur, et alors ils sont regardés comme ses domestiques.

Le royaume entier est divisé en vingt-huit gouvernemens, et ceux-ci en un nombre plus ou moins grand de *Härad* ou bailliages. Le terrain est aussi divisé par *mantals* ou portions de terre. On en compte à-peu-près 83,000, dans tout le royaume. C'est en proportion du nombre de *mantal*, que les réparations des grands chemins se font par les propriétaires. Cet article est sous la police la plus exacte et la mieux entendue. Plusieurs fois par an, le gouverneur de la province envoie un commissaire examiner les chemins; sur son rapport, il oblige le propriétaire de tel mantal ou partie de mantal, dont le nom est écrit sur une pierre ou sur un piquet, bordant le chemin, de faire son devoir. En cas de négligence il a le droit de le punir sévérement. Les gouverneurs ont une autorité considérable, qui donne beaucoup de nerf et d'énergie aux branches de police qui leur sont confiées.

Sur les 83,000 mantals, un quart appartient à la noblesse, qui ne paye rien au gouvernement pour les *Säterys* qu'elle occupe, et très-peu de chose pour les *Frälse* ou seigneuries inférieures. Un *Sätery* est un fief, (le siége d'un noble) une

seigneurie. La seule redevance qu'ils doivent à la couronne, est d'avoir un appartement assez propre pour loger le roi en cas de besoin : dans le cas où le pays serait envahi par l'ennemi, ils devraient fournir un ou plusieurs cavaliers montés, suivant l'étendue et la valeur de la terre.

Il est vraiment incroyable qu'avec des priviléges aussi extraordinaires, ce soit toujours l'ordre de la noblesse qui se plaigne et soit mécontent en Suède. Il est cependant fort à présumer que s'il y avait la plus petite révolution dans le genre français, les *Säterys* et même les *Frälse* ne dureraient pas long-temps. Je dois sans doute ajouter que ces priviléges ne sont point personnels à la noblesse, mais appartiennent à la terre, et qu'avec la permission du roi les bourgeois peuvent les acheter. Dans les dix premières années de possession un parent éloigné du noble qui l'a vendue, peut en déposséder le bourgeois, en lui rendant le prix qu'il en a donné, mais après ce temps expiré, il ne peut plus en être dépossédé. Le terme était d'abord de 30 ans, on l'a réduit à vingt et enfin à dix.

La justice est distribuée par quatre tribunaux supérieurs, dont un est établi à Stockholm, pour la Suède proprement dite; un à Jönköping pour les Gothies, et deux en Finlande. Dans toutes les

villes, où réside un gouverneur, le juge provincial, ou *Lagman* tient *Le ting* (ses séances) une fois l'an. Dans les campagnes les justices inférieures sous le nom de *Härad*, tiennent leurs séances tous les quatre mois, dans une maison appelée *Ting-hus*. Ces tribunaux subalternes sont composés de l'*Härad-höfding* (juge territorial, sénéchal), et de douze paysans élus dans le district. Les clefs des coffres, où sont les registres de l'*Härad*, sont entre les mains de l'*Härad-höfding* et du plus ancien, en service des paysans.

C'est dans ce tribunal subalterne, que les affaires commencent en première instance: elles sont de là portées à celui du *Lagman* et ensuite aux cours supérieures, d'où l'on peut encore en appeler au conseil du roi. Le *Lagman* cependant juge définitivement jusqu'à la somme de 16 R. (au pair ce serait 96 livres tournois) l'on ne peut appeler d'un tribunal à l'autre, sans déposer une somme qui augmente progressivement jusqu'à celle de 200 pelottes (au pair 381 liv. tournois) que l'on paye pour en appeler au conseil du roi.

Pour des gens qui ont eu le malheur de gémir sous la férule rapace des procureurs en France, et des attorneys en Angleterre, la Suède paraîtra sans doute la terre de promission. Il n'y a ni avocats, ni procureurs, il y a bien des gens qui

plaident pour les autres, mais ils ne sont ni gradués ni examinés, et communément si pauvres, que cela prouve que le métier n'est pas si bon qu'à Londres. Chacun plaide son affaire, si cela lui convient, sans connaître le dédale des lois, et les juges en sont beaucoup moins embarrassés. Toute la procédure roule sur le protocole du juge en première instance qui met par écrit la déposition des parties. Les juges des tribunaux supérieurs font de même, et reçoivent, pour chaque page d'écriture sur papier timbré, une légère rétribution, dont le prix est fixé suivant le tribunal.

La haute cour n'étant qu'une espèce de tribunal de révison, la justice n'y est dans aucun cas rendue publiquement : les parties intéressées sont seules admises dans la salle des juges, pour répondre à leurs questions. Le nombre des juges dans les deux chambres est de huit.

Cette forme est assurément très-simple: à la publicité près, elle semble absolument tracée sur le modèle des anciennes jurisdictions du pays, où huit juges assis en plein air sur une pierre, interrogaient les parties et décidaient sans autre délai; chaque canton alors formait une nation séparée et cela convenait sans doute à un peuple peu nombreux: il semblerait qu'à présent ce devrait être sujet à quelques inconvéniens.

Avant Gustave-Adolphe, le tribunal supérieur était celui du *Lagman*. Ce prince établit à Stockholm la haute cour de justice et la reine Christine, sa fille, en établit une autre à Jönköping.

La jurisdiction des *Härad* ou *Hundrade* (des cents) contenait d'abord ce nombre de *Bonde* (ou chefs de famille parmi les paysans). Il est à présent plus ou moins considérable. C'est cette institution qui donna à Alfred l'idée d'établir en Angleterre, la jurisdiction des *Hundred* (cents) sur un plan pareil et qui a subsisté long-temps après lui. Les Anglo-Saxons, à cette époque, ne formaient encore qu'un même peuple avec ceux du Nord.

L'on peut aussi trouver dans ce tribunal, l'institution du *jury* anglais qui est également composé de douze propriétaires et du juge, quant à l'administration simple de la justice; la forme ne s'en retrouve en Angleterre que dans les tribunaux des grandes villes connus sous les noms de cour du lord-maire et cour de conscience.

Le roi voulut bien me permettre de lui présenter le fruit des loisirs de mon long exil; il eut aussi la bonté de m'encourager à m'occuper de la même manière dans son royaume. Il est impossible d'avoir des manières plus engageantes et plus indulgentes pour les autres que Gustave IV, avec

une conduite, on pourrait dire sévère et austère pour lui-même. Sa ressemblance avec les portraits de Charles XII est frappante; la régularité de ses mœurs, et la fermeté de son caractère ne le sont pas moins (*).

Le tour du lac Mälarn. —Fabrique d'Eskilstuna. — La foire d'Örebro.

Ayant entendu parler de la foire d'Örebro, qu'on disait brillante, par la compagnie nombreuse qui s'y rassemble; je crus devoir profiter de cette occasion pour faire le tour du grand lac Mälarn; afin de me familiariser davantage avec les usages des habitans et aussi de juger de la meilleure manière à prendre, pour faire la longue promenade que je méditais.

Le lac était gelé, et ce fut un plaisir singulier

(*) Pendant qu'aux eaux de Médevi, le roi écoutait avec bonté les plaintes des paysans, au milieu desquels il était, qui la plupart roulaient sur l'orgue de la paroisse, sur l'école ou autre chose de peu d'importance: un bon paysan qui était isolé et semblait rêver, s'écria tout-à-coup, » ah! mon bon » Dieu! que je suis donc fâché de n'avoir pas de grandes » plaintes à faire contre notre gouverneur. « Cent pages d'éloges n'en diraient pas tant que cette exclamation.

pour moi, d'aller en traîneau et de naviguer, pour ainsi dire, entre les îles nombreuses qui le couvrent. Rien ne peut paraître si extraordinaire à un étranger, que de se voir sur l'eau à la queue d'un cheval au grand trot. On peut s'exprimer ainsi, car la glace est si pure, qu'on semble jouer le rôle de St. Pierre marchant sur les eaux.

Ce fut avec un nouveau chagrin, que je revis le canal commencé de *Sodern-Telge*. Un gouvernement est bien malheureux, quand il faut qu'il accède aux représentations des corporations, qui toujours sont guidées par des vues étroites et bornées d'intérêt présent et personnel, tandis que celles qui le dirigent doivent être le bien du plus grand nombre et l'intérêt bien entendu du présent et de l'avenir.

On prétend que si on ouvrait le canal, on dessècherait le lac de plusieurs pieds. En outre que l'on pourrait prévenir cela par des écluses, je suis convaincu, que ce serait un très-grand bien; mais les Suédois n'en sont pas encore venus au point de préférer une grande rivière au milieu d'une vallée fertile, à une grande masse d'eau. Non-seulement on n'aide en rien la nature dans ce cas, mais au contraire on fait des digues pour empêcher l'écoulement des eaux: ainsi il y en a deux à Stockholm très-anciennement

faites, l'une sur-tout à Stocksund, qui a coupé le bras du lac en deux, sans laisser aucune communication entre les eaux: l'autre est au milieu de la ville où l'on a aussi fait une écluse qui semble assez inutile, quoique le mécanisme en soit fort ingénieux.

La digue à laquelle se trouve l'écluse, à Stockholm, est absolument afin de donner une chûte d'eau aux moulins qui sont en dessous; en adoptant des moulins à eaux flottans, tels que ceux que l'on voit sur les rivières de France où la marée donne et qui tournent des deux côtés, on n'aurait pas besoin de chûte d'eau, et on pourrait en construire un bien plus grand nombre; cela serait d'autant plus nécessaire, qu'il arrive fréquemment, que la farine est rare à Stockholm par le manque de vent ou d'eau.

L'attention de conserver les eaux des grands lacs en Suède, était peut-être nécessaire autrefois, lorsque tous ces rochers, qui sont à présent nuds et dépouillés, étaient couverts de terre et de forêts; mais à présent tous ceux dont on a coupé les bois, se sont aussi dégarnis de terre, et elle est tombée dans les bas fonds qui alors étaient couverts d'eau. Dans les tournées que j'ai faites dans le pays, j'ai vu beaucoup de bas-fonds, couverts seulement de quelques pouces d'eau. Si les lacs avaient

plus

plus d'écoulement feraient sans peine de bonnes prairies.

Malheureusement l'agriculture n'a pas encore fait de grands progrès en Suède: toute l'attention est tournée du côté des forges et des mines. Les propriétaires voient avec peine les paysans s'occuper beaucoup de la culture, parce que, disent-ils, cela détourne leur attention des forges. La Suède n'a guères que trois millions d'habitans, y compris la Finlande; dans l'état présent de l'agriculture, elle ne fournit pas assez de blé pour leur consommation; si les parties qui en sont susceptibles étaient mises en valeur, elle pourrait aisément fournir à la subsistance de douze où même de quinze millions d'habitans. Tant que le système des forges occupera uniquement, on peut bien être certain que la population n'augmentera jamais, car un pays ne se peuple qu'autant que les habitans y trouvent de quoi subsister, et le fer ne se digère pas aisément.

Aussitôt que les lacs sont gelés, les paroisses sont obligées de marquer le chemin d'hiver avec des branches de sapin; si l'on attend que ces branches soient posées, on ne court aucun risque à aller sur la glace, depuis le mois de novembre, jusques devers le mois d'avril, lorsqu'elle commence à se

dissoudre (*). Tant que l'on entend le bruit étonnant des crevasses, occasioné par l'air intérieur cherchant à s'échapper, il n'y a rien à craindre. La réflexion et l'habitude, peuvent seules empêcher de sentir un effroi involontaire, lorsque placé sur une vingtaine de toises d'eau, on entend et l'on voit la croûte qui vous porte, se fendre à des distances prodigieuses et avec un bruit très-considérable.

Je fus me présenter à Ökersbruck chez M. Wahrendorf, des attentions de qui j'avais déjà eu lieu de me louer à Stockholm. Le lendemain je fus voir les forges, les fourneaux et les canons; on ne peut couler les plus gros du même fourneau, on en ouvre deux à la fois; la matière des deux fourneaux coule ensemble dans le moule. La forge et les établissemens me semblèrent très-considérables et dans le meilleur état (**).

(*) J'ai dit dissoudre, car la glace ne fond pas dans le Nord: elle s'emmiette, pour ainsi dire, devient spongieuse et disparaît dans l'eau.

(**) Comme il est fort inutile et très-ennuyeux de se répéter, ou de répéter les autres: les personnes qui voudront connaître les détails les plus minutieux, dont les canons sont fondus et forés à Ökersbruck, peuvent lire p. 479, sept ou huit pages du Voyage de deux Français dans le nord de l'Europe: mais si l'on veut savoir, comment cela se fait par-tout, l'encyclopédie en instruira mieux.

A un mille, on voit le château royal de Gripsholm: le salon où l'on voit les portraits des différens souverains de l'Europe, en 1773 et celui où est le divan dont l'impératrice de Russie fit présent au feu roi, sont fort beaux.

Dans la chambre à coucher, il y a sur une table, une petite statue en argent de Gustave-Adolphe: elle tient à la main un verre plus gros qu'elle, avec cette inscription: *Gustave-Adolphe, ayant pris Mayence but à la santé des habitans.* Si Gustave-Adolphe venait à reparaître à Stockholm avec son grand verre, il ne trouverait guères à le remplir, à moins que ce ne fût de l'eau du lac Mälarn, ou de *swag-dricka* (*).

Comme les modes changent! il y a cent cinquante ans, que les habitans de Mayence crurent ne pas pouvoir faire un plus grand compliment à leur vainqueur, que de lui dire qu'il était un bon buveur, et de le représenter buvant dans un tonneau à leur santé. A présent tous les élégans du pays qu'il gouvernait, ne boivent presque que de l'eau et comme ils le répètent cent fois par jour, ils craignent d'être *échaufféra* (**) en buvant du vin.

On y fait voir l'horrible prison, dans laquelle Eric XIV, fils et sussesseur de Gustave-Vasa, fut

(*) petite bierre.

(**) expression des aimables.

enfermé pendant huit ans, par les ordres de son frère Jean III, qui avait usurpé sa couronne. La chambre en dessous est encore meublée comme elle l'était, lorsque ce même Jean III y fut enfermé, avant son avénement au trône, avec sa femme, qui y mit au monde Sigismond, roi élu de Pologne et par naissance de Suède; mais détrôné et chassé par Charles IX, son oncle, sous prétexte de son zèle pour la religion catholique. C'est avec douleur, que l'on voit la famille et les successeurs de Gustave-Vasa se déchirer avec autant de fureur.

Ce pays comme le reste de la Suède plus ou moins est coupé de gros rochers couverts de bois : dans la conversation je m'avisai de dire que quoique le pays fût inégal, il n'y avait point de montagnes. Comment point de montagnes, me dit-on, je puis vous assurer qu'à une demi-journée d'ici j'en ai vu qui étaient deux fois plus hautes que cette maison; la maison avait bien 30 pieds de haut. C'est-il possible, répondis-je.

M'empaquetant encore sur le traîneau, je fus visiter la ville épiscopale de Strengnäss qui est un assez vilain trou; la cathédrale cependant n'est pas trop mal. L'évêque y demeure, car en Suède, il est bon de le dire, pour l'édification des évêques anglais, français, allemands, espagnols, italiens

etc. etc. les Evêques vivent continuellement dans leur diocèse.

Sur la hauteur près d'Eskilstuna, on voit de grosses pierres rangées en cercles: la tradition rapporte que c'était un des parlemens des Goths, où l'on rendait la justice.

Ce fut le roi Charles X, qui fit le premier établissement des forges et manufactures d'acier à Eskilstuna: elles ont été négligées ou encouragées par le gouvernement, suivant l humeur dominante du moment; le feu roi les avait fait revivre, elles sont retombées sous la régence, elles vont tout doucement à présent. C'est le directeur Nordwall qui est à la tête de cet établissement, le même dont j'avais fait la connaissance à Trolhäta, et qui voulut bien encore me traiter à Eskilstuna avec la même complaisance. Il prouve évidemment, que le climat le plus glacé ne nuit pas aux connaissances: il est né quelques milles suédois au-delà du cercle polaire.

Ce sont sur-tout les armes, comme sabres et épées que l'on fabrique à Eskilstuna. On les fait fort bien et très-promptement. Les opérations que doit subir le fer pour devenir acier, sont peu connues; cependant c'est avec crainte de passer pour bavard, que je me permets d'en faire un petit exposé. A la première fonte, le minerai de fer est

un acier brut: à la seconde il est du fer proprement dit: à la troisième il redevient acier et se rafine ensuite par les fontes suivantes. Il faut chaque fois briser le massif en pièces, et le faire refondre ainsi broyé: on peut aussi joindre plusieurs barres de fer ordinaire, et les placer ainsi, dans le fourneau; elles doivent y être laissées quinze jours ou trois semaines après la cuisson.

Un artiste ingénieux Mr. Johanson, avait trouvé le secret dans son jeune âge, de fixer l'or sur l'acier, et d'y tracer de jolis dessins par le moyen d'un caustique. Son secret est à présent connu mais il le pratique mieux qu'aucun de ses élèves. Sa méthode est très simple; l'acier sur lequel on veut travailler, doit être couvert d'un mastic, sur lequel l'eau forte ou corrosif préparé, ne puissent produire aucun effet. On cisèle le dessin dans le mastic, et on couvre légèrement le tout du corrosif. La partie découverte se rembrunit et prend différentes teintes, suivant que les ciselures sont plus ou moins profondes.

L'or n'est pas appliqué d'abord, mais posé sur une légère feuille de cuivre, qui a plus d'affinité avec le fer. Le principal mérite de ces bijoux à présent, que le secret est connu, consiste dans la beauté du dessin: il est dommage qu'un artiste comme Johanson, ne se soit pas établi dans une

grande ville, où il eût pu trouver des encouragemens.

La petite ville d'Eskilstuna est située sur la rivière qui sert de dégorgement au lac Hielmarn. Si l'on eût plus connu les arts de la mécanique et de l'hidraulique du temps de Charles XI, on eût sans doute préféré faire quatre ou cinq écluses aux chûtes d'eau de cette rivière, à la peine et à la dépense de creuser le canal d'Arboga qui a six ou sept milles de long. A présent que le canal de Trolhäta est achevé, il reste encore à joindre le grand lac Venern, avec le Hielmarn. Le directeur Nordwall m'a assuré que cette jonction était difficile, mais très-possible.

La chaîne de montagnes de granit qui sépare les deux lacs, est coupée dans deux endroits par du sable aisé à mouvoir. Du côté de *Bregórden*, le passage est dominé par des hauteurs sur lesquelles il y a de petits lacs qui pourraient fournir abondamment aux eaux du canal. Ce serait un bel ouvrage, digne de l'esprit d'entreprise que l'on remarque souvent dans la nation suédoise, et qui d'ailleurs acheverait la communication de l'Océan au golphe de Bothnie. La jonction du Vetern avec le Hielmarn lui semblait plus difficile, quoique praticable, mais celle du Venern et du Vetern presqu'impossible. Le canal du Venern au Hielmarn,

aurait dix à douze milles suédois de long (*).

A l'endroit où la rivière sort du lac, on remarque encore une digue bâtie dans l'ancien temps pour empêcher les eaux de sortir autant qu'elles le pourraient; un temps viendra où les Suédois reconnaîtront qu'une grande rivière est aussi bonne et même meilleure pour la navigation, qu'un grand lac qui couvre une trentaine de milles quarrés de terrain, rendus inutiles par ses eaux; que même une rivière produit plus de poisson qu'un lac, car, comme dans la mer, on n'en prend dans les lacs que près des bords, où seulement les herbes aquatiques peuvent croître, fécondées vraisemblablement par les substances végétales et animales qui viennent du rivage.

A quelque distance de cette ville, il y a une paroisse appelée Vinôker dont les habitans ont un habillement qui leur est particulier; c'est un habit blanc avec des paremens rouges et agrafé sur la poitrine. Les femmes le portent également pardessus leur jupe et ont de plus un bonnet rouge bordé de blanc, de la même étoffe, et fait en tur-

(*) Plusieurs voyageurs ont répété les uns après les autres, que sans les cataractes de Trolhäta, il y aurait une navigation établie entre Stockholm et Gothenbourg; la jonction entre le Venern et le Hielmarn n'est pas même sérieusement projettée; le plan n'en existe que dans la tête des ingénieurs.

ban. Il y a quelques années, que les habitans se sont mutuellement promis de ne le pas quitter: il va fort bien aux hommes, parcequ'il est très-propre et leur donne un air d'aisance, mais je trouve que ces agrafes sur la poitrine, donnent un air trop aplati aux femmes.

On voit sur la route d'Arboga, la vieille maison royale de Kungsöre; par respect pour la mémoire de Gustave-Vasa, on a conservé les bâtimens, dans l'état où ils étaient sous son règne. Il y a de belles écuries, où l'on voit grand nombre de jumens poulinières, et quelques étalons: le roi a plusieurs haras dans cette partie; celui de Stronsholm est plus considérable encore que celui-ci.

Entre cette maison et Arboga, on passe le canal qui fut fait sous Charles XI; il s'était gâté à tel point que dernièrement on l'a donné à une compagnie, à la condition de le réparer. Il joint, comme je l'ai dit, le Hielmarn avec le Mälarn.

Les deux clochers pointus d'Arboga, font paraître cette ville à une distance considérable. C'est une vieille ville, autrefois assez florissaante: il s'y fait encore un petit commerce de commission.

A quelque distance, et à la même hauteur que le village de Vinôker sur le lac Hielmarn, est celui de Valmar, dont les habitans, pour faire un contraste avec ceux qui sont de l'autre côté du lac,

sont habillés en noir avec un petit parement rouge. Les femmes cependant n'ont aucune différence dans leurs habits. Je n'ai pas été capable de découvrir la moindre tradition au sujet de cette particularité. Les habitans n'en connaissent absolument aucune, et les uns comme les autres sont vêtus de noir et de blanc, avec des agrafes au lieu de boutons, parce que leurs pères étaient vêtus de la même manière. Il y a bien des choses dans le monde qui se font par la même raison.

Je fus me présenter à Dylta chez le baron Akerhielm: la mine ou carrière de soufre de ce nom, est la seule qui soit en Suède: on fait éclater la pierre avec de la poudre: on la brise ensuite en petits morceaux, et on la jette dans le fourneau, où elle est reçue dans un tuyau de fonte un peu incliné. Le soufre coule dans le récipient qui est au bout; après vingt-quatre heures de cuisson, on le verse dans un bassin, où on le laisse se durcir, et on en fait ensuite des bâtons.

Le résidu des pierres n'est pas perdu, après avoir été exposé à l'air pendant à peu-près une vingtaine d'années, le vitriol qu'il contient, se rassemble dans différens endroits qui paraissent jaunâtres. On le fait bouillir deux jours de suite, après quoi on dépose l'eau dans des bassins où il y a des bâtons suspendus, autour des-

quels il se cristallise. Le résidu de ce qui a été bouilli, sert à faire l'ocre: les gens qui le pilent, ressemblent à des furies. Ils pourraient fort bien paraître à l'Opéra, et jouer leurs rôles dans les rêves de Christian et de Gustave-Vasa.

La ville d'Örebro n'a guères qu'une longue rue: elle est beaucoup moins régulière que ne le sont communément les villes de Suède. A l'époque de la foire, il y a un concours de monde vraiment étonnant: les propriétaires et les paysans y viennent de fort loin à la ronde. Ces derniers y apportent du fer brut, du blé et des toiles: c'est communément à cette foire que se font les payemens et les marchés des forges: nombre de marchands y viennent aussi de fort loin: ils se tiennent dans les maisons, où les acheteurs viennent souvent en grand nombre les visiter. La confiance qui règne en Suède dans les campagnes est au-delà de tout éloge: rien n'est plus fait pour rendre bon, même le méchant: une nation défiante est une nation de voleurs. Ici, il n'y en a point: les paysans entraient dans les magasins, maniaient des choses de prix, et le marchand sans inquiétude, ne les regardait pas, et finissait son marché avec d'autres: plusieurs marchands de soieries ou autres effets légers, m'ont assuré n'avoir jamais rien perdu. S'il arrivait que quelque chose le fût, les

autres paysans le découvriraient sur le champ et le coupable ne saurait guères échapper (*).

La demeure du gouverneur de la Néricie, est un château royal, qui quand la Värmeland formait un état indépendant ou appartenait à la Norvége, se trouvant près des frontières, était un poste de défense. Sa forme, ainsi que celle de presque tous les anciens bâtimens en Suède est un quarré, au milieu duquel il y a une cour. Il est flanqué de quatre grosses tours, dont les murailles ont dix à douze pieds d'épaisseur: il est entouré de tous côtés par la rivière, qui traverse Örebro et va se jeter dans le lac Hielmarn.

Le lendemain du jour de mon arrivée, le baron Hamilton eut non-seulement la complaisance de me faire trouver une chambre, mais encore eut la bonté de m'offrir sa table pendant mon séjour: cela me mit à même de faire la connaissance, de la société aimable et nombreuse qui s'était ras-

(*) C'est vraiment une chose bien extraordinaire, que presque jamais on n'entende parler de vol en Suède, et cependant quand il s'en commet à Christiania ou à Copenhague, les habitans ne manquent jamais de dire, c'est un Suédois; ce qui se trouve assez souvent être la vérité. La raison de ceci est assez simple. Comme la police est bien faite en Suède, un malfaiteur n'a guères de possibilité d'échapper; les frippons sont donc obligés de sortir du pays pour voler à leur aise.

semblé à Örebro pour la foire. Pendant les huit jours qu'elle a duré il y a eu sept bals, et le dernier a duré jusqu'à cinq heures du matin: les mêmes personnes y ont toujours été, et je ne crois pas que parmi les dames, il en soit plus d'une, qui ait manqué une seule contre-danse, car en Suède! vive la danse, c'est le dieu du pays.

Je n'ai malheureusement pas autrement le cœur à la danse, je ne puis guères jouer dans ces assemblées brillantes, que le rôle de spectateur; mais la nature a bien voulu me douer d'assez de bonne humeur, pour me faire amuser du plaisir des autres, comme pour être heureux de leur bonheur.

En outre des bals il y avait aussi une comédie, sous les combles de la maison où on les donne. Il y avait toujours autant de monde que le grenier, je veux dire la salle, pouvait en contenir. Il m'a semblé qu'on aurait pu faire les frais de plancher l'appartement: en outre qu'il est désagréable de voir les tuiles, le froid aussi est un peu trop violent pour se plaire à entendre des acteurs qui ne contribuent que bien peu à vous réchauffer.

Il y a eu aussi deux concerts donnés par un joueur d'harmonica, qui est un instrument peu commun et dont on pourrait tirer un grand parti, pour finir enfin, j'y ai vu une banque de biribi. Il

est vrai qu'elle n'était pas tout-à-fait comme celle d'Aix-la-Chapelle ou de Francfort, car le gouvernement de Suède ne sait pas encore ce que c'est d'autoriser des frippons et d'être de moitié dans leurs gains. C'est en cachette qu'on jouait, et assurément quand la police serait entrée dans le lieu du sacrifice, la fumée épaisse du tabac, qui remplissait la salle, l'eût empêchée de distinguer personne. Il me parut fort étrange de voir placer délicatement dans la cuiller des papiers d'une saleté, ah — comme si s'était des pièces d'or, des pincettes auraient mieux convenu à tous égards. Tout le monde jusqu'au banquier avait la pipe à la bouche.

C'est une fureur que la *fumerie* en Suède: on fume jusques dans son lit, jusques sur le premier trône des papes. J'ai vu des gens qui m'ont dit bonnement que toute personne bien hospitalière devrait avoir *en certain lieu*, provision de pipes, tabacs, briquets etc.; chacun prend son plaisir où il le trouve, celui-là n'est pas du goût de tout le monde.

La rivière coule encore près d'un demi-mille avant d'entrer dans le lac, et l'on a été obligé d'en placer le port à son embouchure. Örebro m'a semblé beaucoup plus riche qu'il ne serait nécessaire, pour faire les frais d'un canal de communication, ou pour rendre la rivière navigable jusqu'au lac:

il ne s'agirait que de mettre de côté les grosses pierres qui en arrêtent le cours.

Certain capitaine Yunter, de bachique mémoire, avait l'usage de prendre avant le dîner, nombre de verres d'eau de vie : on m'a même assuré qu'il en avait souvent bu onze. En son honneur il est d'usage dans toutes les maisons à Örebro d'offrir à ses hôtes une seconde *sup* que l'on appelle *Yunter sup*. Je vis ici pour la première fois un morceau d'élan : la viande en ressemble assez à celle du bœuf, avec un très-petit goût de venaison.

L'élan du temps des Romains se trouvait communément en Allemagne, on n'en voit plus qu'en Suède et en Russie. C'est un cerf d'une stature prodigieuse, les cornes sont plates : au premier moment j'aurais pu croire que c'était le même animal que celui dont on trouve les os et les cornes dans les tourbières de l'Irlande et qu'on appelle *Moss Deer*. Mais les cornes et les os de ces derniers sont beaucoup plus gros et plus longs ; c'est cependant bien à-peu-près la même forme, pour les cornes sur-tout. On était parvenu autrefois à rendre cet animal domestique et à l'atteler aux traîneaux. On prétend qu'on a cessé cet usage, à cause de la vîtesse prodigieuse avec laquelle il court, qui, dit-on, pourrait faire échap-

per les criminels. C'est une assez pauvre raison, car on pourrait les faire poursuivre de la même manière qu'ils s'enfuient; l'espèce commence à devenir très-rare, et c'est dommage, car elle est fort belle.

La salle, dans laquelle Gustave-Vasa tint en 1529, un concile où la religion catholique fut abolie, est encore existante. La maison est en bois, et la salle est très-petite; au moindre mouvement tout tremble. Les murailles sont couvertes de peintures grotesques qui montrent le goût du temps. Un juge est sur le trône: la misère se présente: l'orgueil la protège, la calomnie et l'intrigue la chassent à coups de balai. Les vertus sont de l'autre côté. Les crimes politiques sont aussi représentés allégoriquement, ainsi l'anarchie, l'est par un cochon qui tire un coup de fusil. Tant y a, que je ne conseille à personne d'y aller dans vingt ans, si le hasard fait que la maison tienne jusqu'alors.

C'est dans cette ville que vivait l'assesseur von Achen, qui avait fait plusieurs expériences intéressantes pour éteindre le feu et même pour prévenir un incendie. On croit que la composition dont il faisait usage était un mélange d'alun, de vitriol et de terre glaise, délayé en suffisante quantité dans l'eau dont on faisait usage avec les pompes. L'eau tombant sur les poutres enflammées

més se desséchait bientôt, et ces matières formaient une croûte sur le bois qui en éteignait la flamme en interceptant l'air extérieur.

L'assesseur von Achen a fait plusieurs expériences à ce sujet, entre autres celle-ci qui me paraît décisive. Il fit ériger trois chaumières en bois: toutes les pièces de l'une étaient enduites de la composition dont j'ai parlé. Il les remplit toutes trois de matières très-combustibles, comme d'étoupes, de copeaux de bois et de goudron. Il y mit ensuite le feu, il ne s'inquiéta en aucune manière de celle qui était enduite, mais il arrosa l'une des deux restantes avec l'eau préparée comme il l'entendait, et l'autre avec l'eau toute simple. Celle-ci brûla entièrement malgré les pompes, et les deux autres ne souffrirent que fort peu.

Je rapporte ceci comme on me l'a donné à Örebro: si le docteur von Achen eût été vivant, j'aurais eu le plus grand empressement à le connaître: mais des personnes respectables m'ont tellement assuré de ce fait, que je ne crois pas pouvoir le révoquer en doute. Les mêmes personnes m'ont aussi dit qu'il avait reçu de Londres et de Varsovie des médailles, et des éloges bien mérités sans doute, si la chose est, comme on me l'a dit.

A un ou deux milles d'Örebro, se trouve une carrière d'alun. On se sert de la pierre même, pour

chauffer les fourneaux où l'on fait bouillir celle qui a été brûlée. Elle doit ainsi bouillir pendant deux jours: on la laisse ensuite déposer dans des bassins pleins d'eau, avec des bâtons suspendus au milieu, et l'alun s'attache et se cristallise après comme le vitriol. Le résidu qui se trouve au fond, sert comme celui du vitriol, à faire de l'ocre. J'ai dans l'idée que si les ardoises blanches que l'on trouve souvent dans le charbon d'Ecosse subissaient la même cuisson, elles produiraient également de l'alun, et le résidu de l'ocre; car la pierre d'alun brûle comme le charbon d'Ecosse, et les pierres qui restent après, sont comme celles que l'on trouve souvent dans ce pays, après que le charbon est brûlé. Je suis persuadé qu'avec un autre procédé, on en tirerait aisément du soufre et du bitume.

La foire finit enfin et tout-à-coup le monde, les marchands, la comédie etc., tout disparut et Örebro devint ce qu'il était avant, pas grand' chose. On y trouve habituellement cependant, quatre ou cinq maisons de très-bonne compagnie, à qui je dois des remerciemens pour les attentions que j'en ai reçues. On parlait beaucoup d'une autre foire à Christinehamn, plus considérable encore que celle d'Örebro, mais elle ne devait avoir lieu que six semaines après.

Pays des mines. — Digression. — Vedevóg. — Vesterós. — Ekolsund. — Gustave III.

Jusqu'alors le froid avait été modéré, mais on commençait à en sentir la rigueur; courir le pays pendant ce temps, est un supplice presqu'aussi grand que de rôtir. Les anciens Scandinaves et Goths d'Odin avaient bien quelque raison d'avoir fait leur enfer à la glace, ainsi que les peuples du Sud l'ont fait brûlant. Le jour que je partis d'Örebro donc (le 20 janvier), il faisait *un froid d'enfer*, au point que le nez et les oreilles étaient comme insensibles, et que ce n'était qu'avec beaucoup de précaution que j'osais me moucher, dans la crainte de voir rester le nez dans le mouchoir.

Pendant que je me dégelais au *Gästgifwaregórd* (*), du mieux que je pouvais, un voyageur m'adressa la parole; je ne lui répondis rien, attendu que j'étais gelé, ou plutôt que je craignais de faire rire les paysans, qui sont toujours nombreux dans ces chambres, et communément assez

(*) L'auberge, la maison de poste, *cour de l'hôtellier*; ce mot est terrible à une oreille étrangère, et son pluriel encore pis, *Gästgifwaregórdarnas*. On aurait de la peine à faire entrer cela dans un vers.

moqueurs. » Vous voyez bien qu'il ne comprend
» pas, dirent-ils: je vais me faire entendre, dit
» l'autre, et versant une rasade de bière forte,
il me la présenta. Comme ici les paroles étaient
inutiles, je l'avalai aussi bien qu'aucun Suédois
aurait pu le faire. Je m'aperçus alors de la vérité
de ce dont on m'avait prévenu; lorsqu'on est saisi
du froid, un verre de bière forte remet les humeurs
en mouvement, tandis qu'un verre d'eau
de vie les resserre encore davantage. J'ai rapporté
cette histoire comme un avis aux voyageurs gelés.

J'arrivai enfin chez le capitaine Heykenskiöld
à Yxegôrd. Cette partie de la Suède est repétue
être un pays de mines dans un royaume où presque
toutes les provinces en sont pleines: cela veut
dire, qu'il y en a plus qu'ailleurs. J'en visitai une
ou deux, au-delà de Nora (*), petite ville assez
jolie et dont toutes les rues sont tirées au cordeau
à angles carrés. Malheureusement pour

(*) Il y a tant de livres sur les mines de Suède, que je ne crois pas devoir m'amuser à en copier une partie. Si on veut connaître ce qu'il y a de plus complet sur ce sujet, on doit lire *le Guide du voyageur aux mines et carrières de Suède par* Gustave d'Engeström. Il ne contient guères qu'une centaine de pages et on le dit très-exact. Maints *pittoresques* ont fait parade de minéralogie aux dépens de cet auteur. *Nous croyons* que l'auteur du Voyage des deux Français dans le Nord, aurait dû le citer.

y arriver il fallait traverser un lac sur le bord duquel la ville est située. La bise était froide et ma curiosité me valut une joue gelée. J'en fus quitte, suivant l'usage, pour me frotter avec de la neige, et cela s'est dissipé trois ou quatre jours après. Le thermomètre de Celsius avait descendu jusqu'à 35 degrés au-dessous de Zéro; quatre de plus le vif argent aurait gelé (*).

Le capitaine Hykenskiöld voulut bien m'engager à rester chez lui pendant ces grands froids. Mes affaires, grâces à Dieu, ne me fatiguent guères, j'étais bien traité, la bibliothèque était bien fournie et ainsi de jour en jour je suis resté trois semaines chez lui: c'est ainsi que je fais mes promenades. Eh! pourquoi me presserais-je? J'ai tout le temps; *chi va piano va sano*, dit l'Italien. Mais ce n'est pas voyager, dira-t-on. Eh! qui vous dit que je voyage? mais au fait distinguons. Lorsqu'on a un chez soi et que l'ennui et l'inquiétude, plus que le désir de s'instruire, le font quitter, pour aller visiter des contrées lointaines, cela s'appelle voyager. On parcourt avec vîtesse et dans le même esprit, les pays qu'on visite; on dépense beaucoup d'argent, on va très-vîte et l'on s'ennuie beaucoup.

(*) Quatre degrés du thermomètre de Rhéaumur en font cinq de Celsius; le point de congélation du vif argent est de 39 à quarante chez Celsius et au-dessus de 32 chez Rhéaumur.

Bientôt la même inquiétude et le même ennui qui ont fait quitter la maison, y font revenir en hâte. On balbutie quelques mots estropiés de la langue des différens peuples, et les voisins vous regardent comme un prodige.

Plein de la course qu'on vient de faire, on écrit son journal, jour par jour, heure par heure, mille par mille; comment on eut des draps sales ici, comment les chemins étaient cahoteux, comment les chevaux étaient fatigués, et beaucoup d'autres choses presqu'aussi admirables. On copie en outre le bavardage des gens qui ont passé devant, les listes des concierges, l'almanach royal et le livre de poste. On joint à tout ce fatras, quelques apostrophes sentimentales, comme quoi on s'est attendri, et on a pensé à sa fille en voyant un veau faire des cabrioles, comme quoi le chant mélodieux du coucou a fait venir des idées délicieuses et songer à sa fidèle épouse. Comme quoi la lune dansait à travers les arbres, et que les sylphes, les gnômes et les commis de la douane. — Mais mon Dieu! me voilà comme ces messieurs, je ne sais plus ce que je dis. Tant y a que l'on se fait imprimer pour se désennuyer, sans faire la réflexion salutaire, que cette récréation innocente pourrait fort bien produire un effet tout-à-fait différent, sur le lecteur tant béné-

vole fût-il. On appelle cela être auteur d'un voyage ou tour pittoresque, ce qui ne laisse pas de donner une certaine considération à un homme dans sa coterie.

Au rebours, quand on a perdu ses pénates et son pays, il faut tâcher de s'arranger de manière, à être *chez soi* par-tout où l'on se trouve. Quand on est bien, ou même passablement, il est inutile de se presser de partir: on sort enfin pour prendre l'air, on va et on vient encore . . . *chez-soi:* c'est ce qu'on appelle se *promener.*

Comme on reste du temps dans ses différens domiciles, on s'instruit malgré soi de l'état du pays, on vit avec les hommes, on apprend à les connaître, on cherche à se rendre utile, en apprenant aux uns les usages de ceux-ci, et à ceux-là les coutumes des autres. On s'est aperçu que ces récits amusaient et étaient souvent utiles; on rêve à cela, et lorsqu'on se trouve enfin, encore *chez soi*, tout seul dans une grande ville (souvent assez délaissé): pour s'amuser, on broie du noir, on barbouille les *promenades* qu'on a faites, on dit ce qu'on croit pouvoir être utile: on rit quelquefois avec le public, comme avec un ami: le public au fait, est bon homme, il rit aussi, achète la promenade et cela va le mieux du monde.

C'est ainsi que sans prétention, et sans viser

à la considération de sa coterie, (attendu qu'on n'en n'a point) le temps se passe: que l'on vit pas très-désagréablement, au milieu de distractions assez puissantes, pour faire presqu'oublier, que l'on est dans une situation, que beaucoup de gens regardent, comme le comble de l'infortune.

Mais me voilà bien loin de mon propos; c'est encore la *promenade*, je me suis égaré dans un sentier de traverse. Je vais revenir dans le grand chemin, et j'y resterai, jusqu'à ce que la fantaisie me prenne, de me jeter à droite ou à gauche.

Ce que j'ai dit ici, pourra peut-être scandaliser messieurs les auteurs pittoresques. Ah! mon Dieu! qu'ils se rassurent, je les respecte infiniment et les dérange le moins que je peux. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que je n'ai pas plus de rapport à eux, qu'un homme qui s'amuse à courir la bague sur un cheval de bois, n'en a avec celui qui court la poste à franc-étrier.

La sècheresse ayant été très-grande l'été dernier, on avait récolté très-peu de foin, et l'on était embarrassé comment nourrir les bestiaux. Le capitaine Heykenskiöld d'après d'anciens erremens, a fait donner à ses vaches le bout des branches de sapin, et je les ai vues en manger sans que cela leur fît le moindre tort.

La manière de préparer ces branches, est de

les mettre par couches légères dans un baquet; entre chaque couche, on jette une pincée de farine d'avoine avec le son, et on l'arrose avec un peu d'eau salée. Les vaches s'accoutument aisément à se nourrir de la sorte, et je ne me suis pas aperçu que cela fît le moindre tort au lait. Une dame très-économe, avait imaginé de prendre du crottin de cheval et en le mêlant avec un peu de paille, saupoudré de farine, d'avoine et de sel, les vaches l'avaient mangé. S'il faut en croire les voyageurs, il est certains cantons en Arabie, où l'on dit que les hommes se régalent avec de la bouze de vache. Avec une botte de foin dans ces pays-là, il y aurait de quoi nourrir toute une famille.

Les habitans des campagnes en Suède, ont des préjugés qui semblent très-singuliers. Si un cheval vient à mourir, ils se croiraient souillés de l'écorcher, même de le toucher. Dans les pays plus rapprochés de la Laponie, il y a un Lapon dans chaque paroisse, qui est payé pour faire cette besogne et plusieurs autres qui répugnent aux habitans. Ils croient aussi aux sorciers : entre *Yxegórd* et la petite ville de *Linde*, il y a un gros rocher près du chemin, qui tient si bien tout seul, que je ne crois pas qu'on pût le jeter bas. Cependant les paysans craignent sa chûte, et mettent en passant de petits bâtons pour le sup-

porter, et rompre le charme qui le porterait à tomber sur les passans.

Je fus reçu à Vedevôg, par M. Åkerren, c'est la principale manufacture d'acier en Suède: elle emploie 300 ouvriers. On y fabrique comme à *Carron-work* en Ecosse, les ustenciles de cuisine et de plus des couteaux, des ciseaux et des serrures. Il y a aussi un ouvrier qui est un élève de Johanson à Eskilstuna, et qui fait les mêmes ouvrages que lui, mais pas aussi bien, à ce qu'il m'a semblé.

Il faisait un froid horrible, et il durait depuis un mois, j'avais cru beaucoup faire de mettre deux redingottes, cela me semblait assez; mais je gelais tous ceux que je voyais. M. Åkerren ne voulut absolument pas me laisser partir sans m'être couvert d'une troisième redingotte de cuir, qui me donnait presque l'air d'une grosse botte forte: je partis ainsi équipé.

Depuis mon dernier passage à Arboga, le feu avait pris dans cette ville. Le froid était si violent que les pompes ne pouvaient jouer; l'eau gelait dans les tuyaux; mais par toute la Suède, il règne une activité singulière, à la moindre apparence d'incendie: on fit des feux sur la place, on chauffa l'eau pour le service des pompes et on éteignit le feu. Une personne qui me parlait de l'incendie, et qui

avait été réveillée en sursaut par la flamme, me dit avoir été presque aussi effrayée, que les puissances belligérantes, à l'approche des républicains.

Le vent avait accumulé la neige, sur le chemin à la hauteur de cinq à six pieds, dans quelques endroits. Comme à mon ordinaire, j'étais étendu dans le traîneau, et couvert de foin; je dormais presque, lorsque le conducteur maladroit, versa et m'enterra dans un tas de neige. Après avoir fait la moitié de la route, il causa avec un paysan et bientôt tout effrayé, il me proposa de me déposer dans un village voisin, assurant qu'il ne lui serait pas possible d'arriver à Köping à cause de la hauteur de la neige. Je persistai à poursuivre mon chemin et ce ne fut pas sans peine que je pus l'y décider. Il y avait réellement du danger à voyager alors: deux ou trois fois le cheval enfonça de manière à disparaître tout-à-fait: je versai quelquefois aussi; mais après tout, cela valait encore mieux que de rester dans un village isolé.

La petite ville de Köping et le château de Kongsöre, sont situés à l'extrémité du lac Mälarn, la plus éloignée de Stockholm: de chacun de ces deux endroits, il peut y avoir douze milles jusqu'à la capitale. Je ne prétends pas dire ce qu'est la ville de Köping; j'y suis arrivé à moitié gelé, et de

nuit. Si je voulais cependant consulter le livre de géographie du canton, j'y trouverais sans doute de bien belles choses; mais courant d'abord au plus pressé, je voulus visiter une bouteille de vin d'Espagne dont j'avais pris grand soin le long de la route. Le vin était gelé; après l'avoir remué quelque temps auprès du feu, il sortit épais comme une glace à la crême. J'en remplis un verre et l'arrangeai en glace par dessus les bords: je puis assurer les confiseurs que c'était excellent. Dans la bouteille d'eau de vie, il y avait quelques glaçons, mais la liqueur n'était pas entièrement gelée.

A peine pourra-t-on croire que dans les auberges, comme dans les maisons particulières en Suède, il y ait rarement plus d'une couverture de toile de coton sur le lit, même dans les plus grands froids; il est vrai que les appartemens sont très-chauds; mais le matin, il fait un froid terrible. La chambre où j'étais, n'avait pas été échauffée de l'hiver, autant eût valu coucher dans une glacière: j'avais mis sur moi toute ma garde-robe, même le coffre; malgré cela, pendant la nuit, me sentant un violent mal de tête, je mis la main sur l'endroit: la peau du sommet de la tête était comme un glaçon, roide et sans élasticité: je pris vîte mon parti et m'enfonçai sous la couverture jusqu'au matin. Cet hiver disent les Suédois, était plus rigoureux

qu'à l'ordinaire. A présent qu'il est passé, je ne suis pas fâché d'en avoir éprouvé la rigueur, mais cependant je suis dégoûté des voyages d'hiver en Suède.

Le lendemain, je n'eus pas d'autre mal-encontre que les tas de neige de la veille accumulés jusqu'à la hauteur de sept à huit pieds, près des barrières sur le chemin. Il fallait les monter et les descendre perpétuellement; le pauvre cheval entreprenait cette rude besogne avec une complaisance étonnante: plusieurs fois il s'enfonça dans la neige prsque tout entier: il fallait alors l'aider, avec des bâtons, et il se tirait d'affaire.

Tant que la neige, ou le vent continuent: on ne fraye pas le chemin, mais quand ils ont cessé les paroisses sont obligées d'envoyer des travailleurs pour l'ouvrir, et c'est généralement le lundi qu'ils y viennent. Les règlemens de police dans l'intérieur de la Suède, pour la sureté et la confection des chemins, sont réellement admirables, et les gouverneurs des provinces tiennent la main à leur exécution avec la plus grande exactitude. La manière seule de donner les chevaux de postes aux voyageurs, demande un changement total, sur-tout dans les environs de Stockholm. La forme actuelle doit être extrêmement nuisible à l'agriculture, et aux mœurs des paysans

qui sont obligés de venir avec leurs chevaux, attendre à chaque *Gastifwaregórd* que les voyageurs arrivent. Le nombre dans lequel ils s'y trouvent, et l'oisiveté totale dans laquelle ils y sont, ne sont que trop capables de les corrompre: le voyageur, sur-tout quand il est seul et étranger, ne s'aperçoit que trop combien ils le sont.

Quoiqu'il m'ait semblé très-difficile d'établir une autre manière d'avoir des chevaux dans l'intérieur du royaume, vu sa grande étendue et son peu de population; je crois qu'il ne serait pas impraticable, de mettre en régie tous les environs de Stockholm, jusqu'à la première ville, éloignée seulement de sept à dix milles. La quantité de voyageurs donnerait l'assurance aux entrepreneurs d'être employés, et de voir leurs frais remboursés. Si la dépense de tenir toujours des chevaux à l'écurie était trop onéreuse, au prix qu'est à présent la poste en Suède, il n'est pas de voyageur, qui ne préférât payer un tiers en sus du prix ordinaire, au désagrément d'être insulté et maltraité par les postillons.

Vesterôs est la capitale de la Vestmanland, c'est une ancienne ville, assez considérable quoique peu habitée; il y a encore ici un château royal plus grand que celui d'Örebro, mais dans le même genre. Je fus reçu avec bonté par le gou-

verneur et par l'évêque le docteur Bentzelstierna. Ce dernier était un homme âgé de près de 80 ans; il avait une particularité assez remarquable dans sa famille, c'est que son grand-père et ses trois oncles ont été archevêques d'Upsal les uns après les autres.

Comme le froid continuait toujours, et que de plus j'étais bien aise de rester quelques jours à Vesterôs, j'eusse été fort mal sans doute à la poste, et je dois remercier le docteur Tengmalm, d'avoir bien voulu me recevoir chez lui. Je suis resté huit jours dans cette ville et y ai passé mon temps avec beaucoup d'agrément: rien n'est aimable, je me plais à le répéter comme l'hospitalité que l'on rencontre ordinairement parmi les gens bien élevés, dans les provinces de Suède.

On voit dans la cathédrale le tombeau du pauvre Eric XIV, que son frère Jean III détrôna et fit languir 8 ans en prison à Gripsholm, un an à Vesterôs, et enfin emprisonna au château de Örbyhus. Les fers qui lui étaient destinés et que l'on montre à Vesterôs, sont si lourds qu'à peine peut-on les porter. Il fut enterré dans le cimetière ordinaire en 1625. On a dernièrement déterré ses os, et on les a placés dans un sarcophage de marbre, derrière le chœur de la cathédrale: la couronne et le sceptre que l'on a placés dessus, ont été

pris à Upsal au tombeau de ce même frère! barbare Jean III. Il est extraordinaire que ce soit 164 ans après sa mort, qu'on l'ait fait restituer ce qu'il avait usurpé. Les historiens suivant l'usage, se sont plu à noircir la mémoire de ce malheureux Eric XIV; il paraît que c'était un prince plus faible que méchant, mais il était battu.... Que n'a-t-on pas dit du plus malheureux Louis XVI!

On est ici à portée des mines fameuses de Salha et de Falhun, dignes, à tous égards de la curiosité du voyageur; mais j'en ai réservé la visite au printemps. Le tour du lac Mälarn que je faisais alors, n'était que pour me donner une légère idée du pays, et quel était ce grand lac, qui fournit à si bon marché aux plaisirs sobres et salubres, de la table des grands seigneurs de la capitale.

Près de Vesterôs, à Stronsholm, vient aboutir le canal de ce nom, qui commence dans la Dalécarlie, à douze milles de là. On a profité des lacs et des endroits de la rivière qui se sont trouvés être navigables, et cependant on a été obligé d'y construire vingt écluses.

A l'instant de mon départ le froid n'était pas très-violent, mais bientôt je fus bien aise de retrouver la grande botte dans laquelle, j'avais déjà voyagé. Quand il fait si froid, présentât-on l'objet le plus attrayant, à peine voudrait-on dégeler

les

les cils de ses yeux pour le regarder: c'est à la lettre réellement, je sentais le froid pénétrer mes yeux et m'y faire mal, je les fermais alors, et si je les tenais cinq ou six minutes dans cette situation, les cils se collaient et je ne pouvais les détacher qu'en appliquant la main dessus.

Enköping est une très petite ville toujours située sur le Mälarn; je descendis à la poste. Dans la chambre où se tiennent les postillons, je fus témoin de la scène la plus originale; quatre ou cinq grands gaillards dormaient sur les bancs, trois jouaient, d'autres fumaient, et deux paysans se battaient à coups de poings, au milieu de la chambre. Plein de cette belle idée anglaise, » que l'on » ne doit pas empêcher les gens de se battre » quand ils en ont envie, « je m'assis fort tranquillement et les regardai faire, ainsi que tous les autres. Au bout de quelques instans cependant, l'un d'eux reçut un coup de poing qui lui ensanglanta la figure, et lui fit mesurer le plancher. Comme son adversaire voulait continuer à le battre, cela me sembla trop fort: je le pris par le collet et lui fis faire une pirouette. L'autre se releva et voulait encore se battre.—Comme le cheval était prêt, je leur souhaitai bien du plaisir et je me remis en route.

C'est à Lislena, la poste avant d'arriver à

Ekolsund, qu'est située la maison appelée *Ting-hus*, où se tient le tribunal inférieur du district (l'*Härad*). Le juge et les procureurs du roi y ont des chambres et de bons lits. Dans l'intervalle de la session, on y loge les voyageurs; mais on attend qu'ils le demandent, ce qui doit être très-désavantageux pour un étranger qui ne sait pas que cet usage existe. En général toutes les fois qu'on voit une maison, communément en pierre, bâtie près du *Gästivaregórd*, on peut s'informer si ce n'est pas le *Ting-hus*. Dans la salle d'audience, il y a deux grands coffres, à trois cadenats, où sont les papiers. Les clefs en sont, comme je l'ai dit page 107, une entre les mains du juge, et les autres, dans celles des deux plus anciens paysans propriétaires.

Ekolsund. — Gusatve III. — Upsal.

Ekolsund est une maison royale qui appartenait au feu roi, pendant qu'il était prince royal, et qu'il a gardée long-temps après être monté sur le trône. Il l'a enfin vendue à M. Seton Ecossais de naissance, qui avait fait une très-grande fortune en Suède: celui qui la possède à présent est son

neveu sir Alex. Séton, Ecossais aussi, et dont les terres dans ce pays sont dans le West-lothian près du Sterlingshire, où j'ai trouvé si long-temps la paix. J'en reçus l'accueil le plus flatteur et je fus charmé de me retrouver avec un *compatriote*, car c'est toujours comme tel, que les Ecossais me traitent dans le pays étranger.

Ekolsund est divisé en deux grands corps-delogis, le roi et sa société demeuraient dans l'un: l'autre était destiné pour sa suite, les cuisines et les caves etc. Ce qui convient à un roi est souvent fort gênant pour un particulier: tant de bâtimens deviennent inutiles. M. Séton a tout-à-fait abandonné le pavillon du roi, personne n'y demeure: les fournitures sont encore en assez bon état et la maison est toujours en bon ordre.

Sur deux volets, on voit un petit cadre d'argent avec un verre. Sous l'un le feu roi a écrit de sa main. *D. 12 september* 1772 *Återkom hit från revolutionen* (*).

GUSTAF.

Il avait bien quelque raison d'être bien aise de se retrouver sain et sauf dans sa maison: il y a peu d'exemples d'une révolution aussi complète, que celle qu'il fit cette année: il ne fallait pas

(*) Le 12 septembre 1772 revenu de la révolution.

moins que tout le courage et la présence d'esprit qu'il y a mis, pour réussir (*).

La situation du roi dans la salle de ces mêmes nobles, qui avaient usurpé le pouvoir royal et qui avaient demandé à sa mère le compte des diamans qu'elle avait reçus eu mariage: qui, la veille encore, se servaient de son contre-sein gravé, pour ne lui pas communiquer les affaires publiques, est réellement une chose unique.

Quel spectacle étonnant ne devait-ce pas être, d'entendre les reproches amers, qu'il leur fit, l'humble silence dans lequel la force de la vérité *et du canon*, les fit se tenir. Lorsqu'enfin tout fut fini, le roi ôta sa couronne et en signe de pardon général, (tirant de sa poche un livre de pseaume) il entonna lui-même le *te deum* auquel tout le monde répondit, sinon de cœur, du moins des lèvres.

Une inadvertance malheureuse, (dans la constitution qu'il présenta alors, et qui comme on

(*) Tant de livres ont été écrits sur cette révolution étonnante, que je n'ose pas céder à l'envie d'en donner un précis. Je me contenterai de citer quelques-uns des auteurs qui en ont parlé. Coxe dans son voyage du Nord, Sheridan's *revolution of Sweden*: le Voyage de deux Français dans le Nord, le récit qui m'a paru le plus succinct et le mieux écrit, est celui qui se trouve dans le Voyage d'un officier hollandais en Suède.

peut bien le penser, fut acceptée sans difficulté) servit de prétexte aux officiers mécontens de son armée, pour refuser de le suivre dans l'attaque qu'il fit de la Russie en 1788; il fut obligé d'avoir encore recours à un coup d'autorité en 1789, pour obtenir l'acte qu'on appelle de sureté; qui autorise le roi à déclarer la guerre, sans en prévenir la diète. Droit, qui certainement doit toujours appartenir au monarque; il est inconcevable qu'il ne se le soit pas réservé dans la constitution de 1772, puisqu'alors il semble qu'il était absolument le maître de l'y insérer. La vigueur encore plus déterminée de ce coup d'autorité; les précautions si bien prises pour s'en assurer le succès, dénotent un prince habile et très-courageux.

C'est dans le temps même, où Gustave frappait avec courage ces grands coups, que Louis XVI, dans des circonstances pas à moitié si embarrassantes, courait à sa perte et à celle de son royaume, par la faiblesse et la trop grande condescendance de son gouvernement. Plût à dieu que notre malheureux roi eût eu quelques étincelles du génie entreprenant, qui animait Gustave III. Ses contemporains ne lui rendent pas toute la justice qui lui appartient: la guerre de Finlande, qui quoique glorieuse pour lui et pour la Suède, a cependant été malheureuse dans ses conséquences, fait qu'on

reproche à sa mémoire, le dérangement des finances qui existe à présent, et le vide qu'elle a laissé dans un pays déjà si peu peuplé.

Mais ces malheurs, à qui les Suédois les doivent-ils? à eux-mêmes, on doit le dire. Si le roi eût trouvé dans son armée, la soumission qu'il devait présumer y rencontrer; la première campagne eût terminé cette guerre, de la manière la plus utile et la plus glorieuse. Le plan, au dire même des ennemis qu'il attaquait, en était parfait. Combien n'a-t-il pas fallu de talens et de victoires brillantes et coûteuses, non pour réparer, cela n'était pas possible, mais pour empêcher que les conséquences de cette insurrection ne fussent fatales au royaume.

Un assassin a enfin privé l'Europe des secours qu'elle devait se promettre des talens de Gustave. Il avait mieux connu l'esprit de la révolution cruelle de la France, qu'aucun autre prince. Tous les rois de l'Europe ont cru que jamais occasion plus favorable ne se présenterait d'humilier la France, et de saisir les provinces qui étaient à leur convenance. Gustave seul, trop éloigné pour pouvoir être mu par des vues d'intérêt, a vu dans ce colosse alors naissant et faible, la destruction de la société et le retour de l'Europe à la barbarie, après que des flots de sang auraient été versés sur

ses trônes culbutés. Il voulait qu'on étouffât le mal dans son principe; les autres le voyaient croître et se fortifier avec plaisir, pensant qu'il n'étendrait pas ses ravages jusques chez eux, et que le beau pays qu'il dévorait deviendrait leur proie: aveuglement qui leur a déjà été bien fatal et qui peut l'être bien davantage.

En quittant la maison d'Ekolsund au nouveau propriétaire, le roi écrivit sur un autre volet *D.* 6 *mars* 1776, *adieu.* M. Séton par respect pour sa mémoire, a fait recouvrir ces deux endroits d'un petit cadre.

Le parc d'Ekolsund est fort beau et très-grand; je compte y revenir au printemps, en commençant ma longue promenade: je remets à cette époque à parler de différens objets assez intéressans.

Près de la maison, il y a une pierre gravée en caractères runiques très-bien conservés, et dont l'inscription, ainsi que la plupart de celles de ce genre, a rapport à quelque chose de peu important. Elle est sans date, comme elles le sont presque toutes: il s'agit ici de la bâtisse d'une maison. Comme les expressions de ce vieux gothique m'ont semblé avoir un rapport singulier avec l'anglais, j'ai cru devoir rapporter l'inscription en

supprimant les caractères runiques qu'on n'entendrait pas.

» Kika let raisa stain, at Thortarf buanta sin, sun Kuthu-
» tukar, auch buky harvistum. Bali risi.

Mot à mot en anglais.

did this to of of
» Kika let raise stone at thortaf husband her, son
she has it
Kuthutukar, and built harvistum. Baly rose (*).

Ce ne serait pas bon anglais, mais on l'entendrait et en y ajoutant les articles et les pronoms toujours supprimés dans le runique, et placés dans l'entre-ligne, ce serait à-peu-près la manière dont on s'exprime à présent.

Partant sur la glace je fus visiter Skog-closter (le cloître du bois) un très-beau château, autrefois un couvent, dont l'église reste encore. Il appartient au comte de Brahé, chef d'une famille illustre et le premier comte de Suède. On y montre un grand nombre d'armes, de pierres précieuses et nombre de jolies petites choses en ivoire, dépouilles de l'Allemagne durant les guerres de Gustave-Adolphe; on assure qu'il y en a pour une somme très-considérable. Le château lui-même a été bâti par le général Wrangel, sur

(*) Kika éleva cette pierre à Thortarf son mari, fils de Kuthutukar, et bâtit Harvistum. Baly l'a placée.

le butin qu'il avait fait. il en est plusieurs autres dans ce pays, bâtis de cette manière. Ekolsund a aussi été construit par le général Totte; et jusqu'à la cloche, qui sert à appeler les gens pour le dîner, porte une inscription polonaise.

Celui qui bâtit Skog-closter, était si enchanté de l'ordre qu'il y avait établi, qu'il stipula dans son testament, que la maison de Brahé, à qui il devait revenir après sa mort, n'aurait pas la liberté d'y rien changer, faute de quoi sa succession passerait à d'autres. Voilà plus de cent ans que le général est mort, et l'on a jusqu'à présent respecté son arrangement et sa vieille fourniture, qui, il faut en convenir, est un peu hors de mode.

Je fus reçu à Upsal par M. l'archevêque, M. Uno de Troil, homme aussi bon que savant, et par M. le gouverneur de Veterstet, qui voulut bien me loger dans sa maison. La plus grande université de Suède est dans cette ville; avant d'être employé dans toute autre branche que le militaire, il faut avoir pris des degrés dans une des trois universités du royaume, Upsal, Lund ou Âbo en Finlande. Il y a dans celle d'Upsal un grand nombre de professeurs et environ cinq à six cents étudians. Je ne crois pas devoir répéter ici ce que beaucoup d'autres ont déjà dit dans le plus grand détail sur cette ville et sur les choses curieuses,

qu'elle contient; en général, ces détails sont toujours copiés les uns d'après les autres.

Le feu roi a déposé dans la bibliothèque deux grands coffres enchaînés et scellés qui ne doivent être ouverts que cinquante ans après sa mort. Cette bibliothèque est très-considérable: on y montre plusieurs anciens manuscrits, entre autres la bible écrite par l'évêque Ulphilas, dans la langue Mésogothique: il paraît que cet évêque fut envoyé par l'empereur Constantin le Grand pour prêcher et convertir les Goths, qui étaient dans la Thrace. C'est le plus ancien monument qu'on ait de cette langue: on l'appelle *Codex argenteus;* le bibliothécaire m'a dit que c'est à cause de sa reliure qui est en argent massif; d'autres prétendent que c'est parce qu'il est écrit en lettres d'argent et d'or. Avec un peu d'étude les savans Suédois le comprennent encore: le professeur Göransson en a imprimé et traduit plusieurs passages.

La cathédrale est un beau bâtiment gothique; elle est beaucoup moins grande que quelques-unes sur le continent ou en Angleterre: elle est très-vaste cependant et élégamment construite dans l'intérieur: c'est derrière l'autel que reposent les restes du grand Gustave-Vasa. M. Freidenheim, le fils du dernier archevêque a érigé un très-beau monument à son père: il a été fait en Italie. La

Religion s'appuye sur la croix et montre l'archevêque: elle est représentée par une très-belle femme. C'est toujours plus agréable; on en aime davantage les vertus, de les voir sous un joli minois: si les femmes sculptaient, peut-être les verrions-nous transformées en jolis garçons. C'est une chose étrange que les anges qui dans le sud de l'Europe sont représentés sous la forme de jolis jeunes gens avec de belles ailes, le soient toujours, dans les pays du Nord, sous celle de jeunes et belles filles. Pendant que je faisais tout seul ces belles réflexions, les ouvriers qui étaient dans l'église, s'en allèrent, sans que je m'en aperçusse. Quand j'eus bien admiré ce qu'il y avait à voir, je voulus sortir, et je trouvai la porte fermée. Cela me fit d'autant plus de peine, que c'était l'heure du dîner et que la maison du bon Dieu est connue pour n'être pas des mieux fournies. Je pris le parti de frapper en cadence contre la porte de fer: les premiers qui passèrent, crurent, j'imagine, que c'était un revenant; car ils s'en furent au plus vîte: la curiosité enfin amena deux ou trois personnes, je parlai et l'on fut chercher le portiér.

On montre dans la sacristie, un vieux tronc, que l'on prétend avoir été la statue de Thor: on y montre aussi une grosse pierre à repasser, que le

roi Albrecht envoya à la reine de Dannemarck Marguerite de Valdemar, (veuve de son prédécesseur Magnus Smeck) pour épointer ses aiguilles à ce qu'il prétendait. La reine pour reconnaître sont présent, fit faire un drapeau avec une de ses chemises *sales* et le lui envoya; on le voit aussi (*).

Comme le ton de la société a changé, de petits bourgeois, querellant dans un village, ne se permettraient pas à présent de niaiseries aussi puériles: et c'était deux grands souverains alliés par le sang! Cette grande princesse, qui par la sagesse et la vigueur de son gouvernement, mérita qu'on la nommât la Sémiramis du Nord, long-temps avant que la reine Elizabeth régnât en l'Angleterre et l'impératrice Catherine en Russie: qui battit depuis le roi Albrecht, le fit prisonnier à Mösseberg en Vestrogothie, et déclara son neveu, Eric duc de Poméranie, son héritier, aux trois royaumes du Nord, qu'avec le consentement des différens états, elle unit si sagement et si politiquement par le

(*) M. Coxe dit que ce drapeau, fait avec une chemise de Marguerite, avait été fait par elle pour encourager ses troupes un jour de bataille; je ne conçois guères, quel encouragement, une chemise *sale* de la reine Marguerite eût pu donner à ses soldats. Albrecht et Marguerite s'étaient fait ces présens réciproques, pour s'insulter l'un l'autre.

traité de Calmar en 1397. Ces trois royaumes, évidemment habités par le même peuple, parlant la même langue (avec quelque légère différence) seraient sans doute encore unis, sans l'imbécille fureur de ses successeurs, qui força les Suédois à prendre les armes, pour secouer leur joug en se séparant du Dannemarck; pendant que les Danois eux-mêmes furent obligés de les détrôner.

Le château d'Upsal est encore une maison royale, il était autrefois très-fortifié: les vieilles murailles forment à présent des tas énormes de briques. On l'appelait anciennement *Styre-Biskop* (Bride-l'évêque), parce que dominant la ville, il servait à tenir en bride l'évêque ou l'Archevêque, qui en avait un autre, près de la cathédrale, et qui souvent abusait de son pouvoir jusqu'à faire la guerre au roi. On sait la peine que l'archevêque Troll a donnée à Gustave-Vasa: au sur-plus tous les évêques et tous les principaux seigneurs en Suède, étaient dans la même situation et avaient des places dites *de sureté*, contre le roi. Ce furent sur-tout ces places, que Gustave-Vasa eut de la peine à soumettre. La peine que lui donna un clergé si puissant, dut sans doute contribuer beaucoup à l'engager à faire *la réforme*, pour se soustraire, tout-à-fait à sa puissance, et être autorisé à s'emparer de ses biens.

On doit présumer que toutes les branches qui ont rapport aux sciences, fleurissent dans cette université. La botanique sur-tout que cultivait Linnæus, et qui lui a acquis une réputation méritée, est encore très-soignée sous le professeur Thunberg. La collection que l'on montre dans le cabinet d'histoire naturelle n'est pas celle de Linnæus: celle qui lui appartenait, fut vendue à Londres après sa mort, mais elle est encore digne de l'attention des curieux.

La collection des mousses est à ce qu'on assure très complette. Elle a été faite par le docteur Vestering de Norrköping, qui a réussi à faire des couleurs avec toutes les espèces: l'on m'a montré plusieurs écheveaux de soie teints en différentes couleurs tirées des mousses. Elles réussissent mieux pour celles qui sont peu saillantes. On montre aussi dans ce cabinet nombre d'animaux empaillés, et enfin ce qui peut avoir rapport à cette partie.

Le cabinet des monnaies et des médailles en rassemble une très-grande quantité. Le feu roi en a fait frapper beaucoup: elles sont fort belles, mais elles sont bien nombreuses (*). On y conserve quelques-unes de ces pièces énormes de cui-

(*) Pour plus de détails, voyez le Voyage au nord de l'Europe par deux Français, volume de la Suède, page 110 et 165.

vre dont on faisait usage il n'y a guères que quarante ans : il y en a qui pèsent plus de trente livres, les armes du royaume sont aux quatre coins et au milieu : il fallait une charrette pour payer cinq ou six Ricksdalers (24 l. tournois).

Dans la pièce attenante à celle de ce cabinet, on voit une suite de tableaux peu intéressans par leur fini, mais beaucoup par le sujet. C'est l'histoire du roi Christian II : on le voit d'abord donner des assurances de protection aux Evêques et aux peuples soumis : puis l'Archevêque Troll soufflant le feu de la discorde, et lui donnant de fausses insinuations : dans le troisième, les Evêques sont mis à mort, leurs têtes jetées dans un tonneau et le corps du dernier administrateur de Suède, déterré pour être ensuite jeté au feu : puis les sénateurs décapités devant le tyran (*), les moines noyés et assommés, et enfin une bataille

(*) Pendant que Christian faisait couper le cou, en sa présence, aux sénateurs sur la place du marché à Stockholm, les Suédois campés sur des hauteurs, dans les environs de cette ville tirèrent un coup de canon dont le boulet vint frapper le coin de la maison où il était, à cinq ou six pieds de la fenêtre où il se tenait, à la hauteur de sa tête, et se logea dans la muraille. Cette maison qui est vis-à-vis la bourse, a depuis été rebâtie, mais on a replacé le boulet à l'endroit même où il avait d'abord frappé. *Cette histoire paraît apocryphe, mais le boulet est bien au coin de la maison.*

entre ses troupes et les Dalécarliens, puis sa fuite précipitée.

Si jamais révolte contre l'oppression fut juste, ce fut celle-là: ces peintures cependant entretiennent une animosisé contre le peuple dont Christian II était roi, qui quoique juste dans son principe n'est plus fondée, sur-tout quand on se ressouvient que les Danois chassèrent également leur tyran, et lui donnèrent un successeur de son vivant.

Le cabinet de minéralogie est aussi très-complet et contient des échantillons de presque toutes les mines de Suède, des différentes espèces de marbre et de porphyre, trouvées dans le pays et des coquilles de toute espèce.

Différens professeurs font des lectures publiques sur tous les objets de la littérature et des sciences. Les étudians prononcent souvent des discours sur les sujets auxquels ils s'appliquent: communément ces discours sont imprimés, et la manie des épîtres dédicatoires, qui possédait les professeurs du siècle passé est loin d'avoir cessé. Souvent, pour un petit ouvrage de sept à huit pages, on voit à la tête une douzaine de dédicaces. C'est un secret que les auteurs de Londres regretteront de n'avoir pas connu: je ne connais que Dryden, qui semble en avoir eu une idée. Mal-

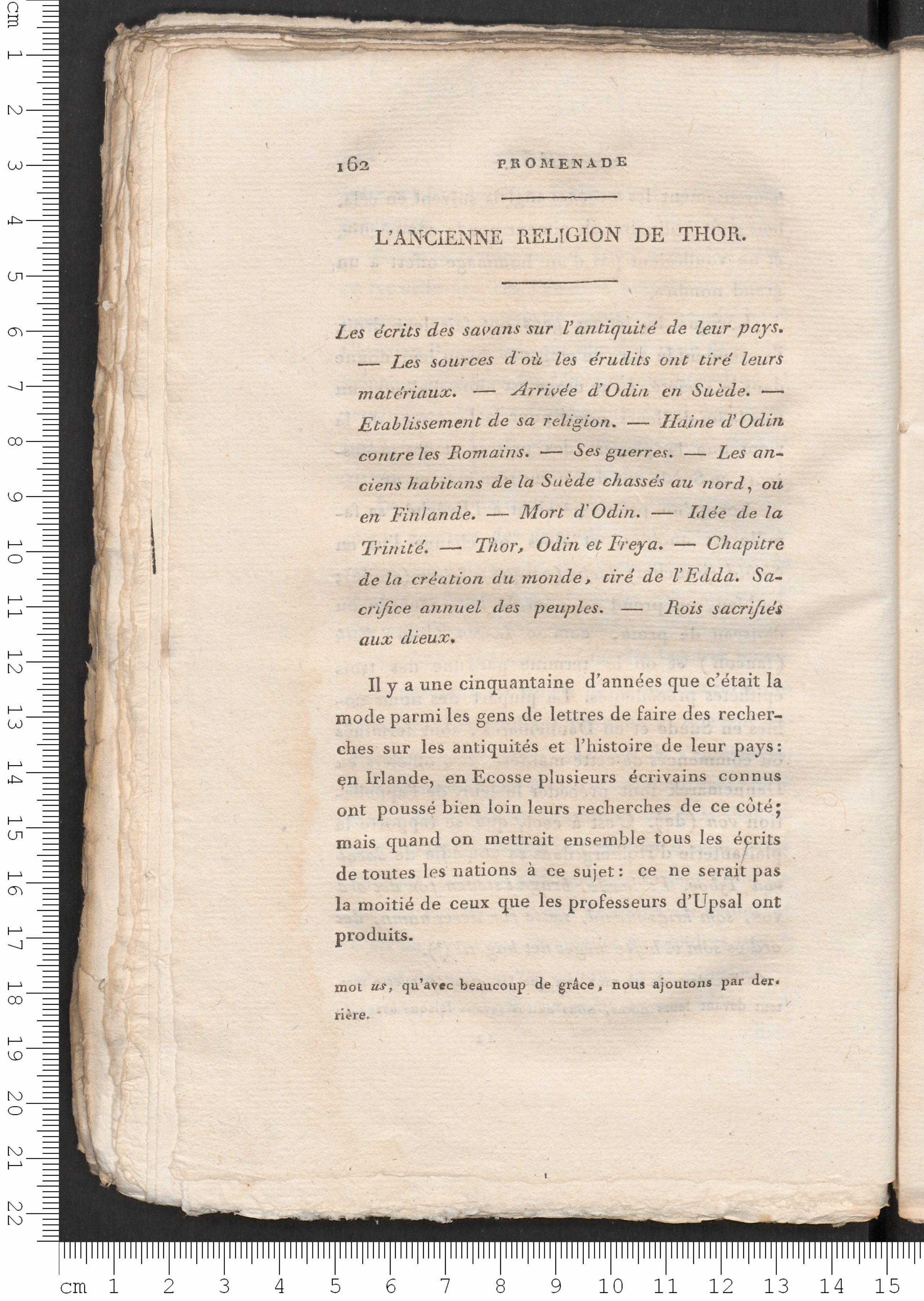
heu-

heureusement les *mécènes* anglais suivent en cela, leur goût ordinaire, ils aiment peu la compagnie, et ne voudraient pas d'un hommage offert à un grand nombre.

Lorsque les jeunes gens ont fait leur droit, ils prennent le titre de *magister* qu'on leur donne dans la société. Leur usage est alors d'ajouter un *us* à la fin de leurs noms pour le latiniser: de là vient que la plupart des prêtres et des professeurs en Suède ont des noms terminés en *us*.

Lorsqu'un prêtre parvient à l'Evêché, sa famille est anoblie, et alors on change l'*us* en *Skiöld* (bouclier) *hielm* (casque), *Stiern* (etoile); ou bien, on prend un nom de bête sauvage ou d'oiseau de proie, comme *Löwen* (lion) *Falk* (faucon) et on le termine par une des trois épithètes précédentes. La plupart des noms nobles en Suède et en Dannemarck, sont terminés ou commencés de cette manière. Les officiers en Dannemarck font précéder le leur de l'appellation *von* (de). C'est à ceci, que se rapporte la plaisanterie d'Holberg dans sa comédie de *Jacob von Tyboe. Vi lærde, bruge i steden for det ord* VON, *som krigs-mænd, sætte för deres namn, det ord* US *som vi hefte meget net bag til* (*).

(*) En place de ce mot *von* que les gens de guerre mettent devant leurs noms, nous autres savans faisons usage du



L'ANCIENNE RELIGION DE THOR.

Les écrits des savans sur l'antiquité de leur pays. — Les sources d'où les érudits ont tiré leurs matériaux. — Arrivée d'Odin en Suède. — Etablissement de sa religion. — Haine d'Odin contre les Romains. — Ses guerres. — Les anciens habitans de la Suède chassés au nord, ou en Finlande. — Mort d'Odin. — Idée de la Trinité. — Thor, Odin et Freya. — Chapitre de la création du monde, tiré de l'Edda. Sacrifice annuel des peuples. — Rois sacrifiés aux dieux.

Il y a une cinquantaine d'années que c'était la mode parmi les gens de lettres de faire des recherches sur les antiquités et l'histoire de leur pays: en Irlande, en Ecosse plusieurs écrivains connus ont poussé bien loin leurs recherches de ce côté; mais quand on mettrait ensemble tous les écrits de toutes les nations à ce sujet: ce ne serait pas la moitié de ceux que les professeurs d'Upsal ont produits.

mot *us*, qu'avec beaucoup de grâce, nous ajoutons par derrière.

Jean Jhre, Göransson, Rudbeck etc. etc. ont publié d'immenses infolios de conjectures et de rêveries des plus extraordinaires. L'un prétend dans son *Atlantica*, que la Suède était l'île Atlantide de Platon, et donne à penser que c'est là qu'était le paradis terrestre où le premier homme fut créé. Göransson se perd dans des conjectures sans fin, pour prouver que *Gog* le premier fils de Japhet, aussitôt sorti de l'arche, arriva dans la Suède et y donna son nom aux Goths.

Jean Jhre est beaucoup plus raisonnable. Il prouve par différens auteurs anciens, que les Goths habitèrent autrefois la Chersonèse-Tauride et les Palus-Méotides; qu'ils se transportèrent ensuite en Thrace. Il cite *Eutrope* et *Ammien* qui donnaient indifféremment le nom de Goths ou de Scythes aux troupes qui servaient de gardes aux empereurs de Constantinople. *Procope* aussi dans la description du Pont-Euxin et des pays qui le bordent, nomme expressément et plusieurs fois les Goths. Tous ces récits tendent à prouver que les Goths sont d'origine scythe ou tartare.

Il est tout naturel de penser que les Goths, aussi bien que toutes les nations, qui sortirent de la Tartarie sous des noms différens, pour envahir l'Europe, étaient d'origine scythe. Mais que la Scythie des anciens fut en Suède, voilà qui est aussi

inadmissible que l'Europe conquise par le très-petit nombre d'hommes qui habitaient cette partie de de la Suède appelée les Gothies; loin que ces provinces fussent le pays originaire des Goths, elles furent au contraire conquises et nommées d'après eux, lorsqu'ils s'y furent établis, ainsi qu'ils l'avaient fait dans beaucoup d'autres endroits, comme je l'ai dit page 57.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'avoir quelques notions des prétentions qui ont si souvent fait rêver les érudits des trois royaumes du Nord ; car la manie n'a pas été particulière à la Suède; le Dannemarck et la Norvège ont bien aussi eu leurs rêveurs, et quoique les écrivains des trois pays ayent toujours rapporté la même histoire, ils l'ont toujours adaptée à leur pays seulement. Ces messieurs ont eu beau faire, l'ancienne histoire d'un pays est aussi celle de l'autre. Si par hasard le lecteur venait à m'accuser d'un peu de pédanterie, je le prie de se rappeler que je suis à Upsal, et que le bon Evêque de Marseille, ainsi que Howard furent atteints de la peste, en visitant les pestiférés.

Tous les renseignemens dont les érudits ont tiré leurs conjectures, ne consistent que dans les écrits de quelques savans qui florissaient dans la république d'Islande depuis le neuvième jusqu'au

treizième siècle. Cette république s'était formée d'une colonie de Norvégiens, qui à cette époque préférèrent quitter leur pays, à se soumettre au joug d'Harald *Haarfager* (aux beaux cheveux) qui avait réuni sous sa puissance la plupart des petits royaumes qui la composaient. Se trouvant en paix dans cette partie éloignée du monde alors plus fertile, et possédant un climat moins glacé, ils se donnèrent une forme de gouvernement, (qu'ils appellèrent république) et à la tête duquel était un *lagman* ou chef perpétuel: Snore Sturleson, le plus fameux des écrivains de ce pays, en était aussi *lagman*: c'est à lui seul que l'on doit les détails de l'ancienne histoire des Goths, qui vinrent s'établir dans la Scandinavie, ainsi qu'une grande partie de la connaissance de leur mythologie: il y a sans doute beaucoup d'autres écrits que les siens, mais ce sont pour la plupart des chants religieux ou des espèces de questions énigmatiques.

Les peuples de l'Europe actuellement existans, doivent une si grande partie de leurs institutions, à ces nations qui refluant du Nord et du centre de l Asie, accablèrent enfin l'empire romain, que l'étude de leurs lois et de leurs mœurs ne peut qu'être très-intéressante. L'analogie que l'on retrouve à chaque instant, entre les coutumes de

ces hordes à demi sauvages et celles des peuples les plus civilisés et les plus instruits, est bien faite pour donner à penser au philosophe et à l'historien.

La distinction entre les vainqueurs et les vaincus, c'est-à-dire entre les anciens habitans et les nouveaux possesseurs de l'Europe n'a jamais été bien établie (*). Les peuples modernes tiennent des uns et des autres, et je mets en fait que l'origine de nos coutumes, même les plus frivoles, pourrait se retrouver parmi les leurs.

Qui pourrait tracer l'origine des Celtes, la trouverait sans doute, quoique à une époque très-reculée dans ces mêmes fertiles et inépuisables contrées qui semblent destinées à renouveler la race humaine, et dont presque toutes les nations du monde, même celles de l'Amérique, se glorifient encore d'être originaires.

On a pu voir dans le volume sur l'Irlande, page 35, que les anciens habitans prétendent être les descendans d'une nation errante, venue de la Tartarie, et conduite dans leur île par Milesius, six ou sept cents ans avant les premières expéditions

(*) Les recherches savantes de Peloutier sur l'histoire des Celtes, sont sans doute ce qu'il y a de mieux sur ce sujet; mais elles laissent encore beaucoup à désirer.

des peuples qui envahirent l'empire romain. Par le long espace de temps qu'elle avait séjourné dans les différens pays où les historiens rapportent qu'elle avait passé, sur-tout dans cette partie de l'Espagne, qui borde les Pyrénées, elle devait avoir quitté la Tartarie plus de quinze cents ans avant ces derniers.

Les coutumes et le langage des Irlandais et des montagnards d'Ecosse, sont encore celtiques: or si ceux-ci sont venus de la Tartarie, n'est-il pas clair que les autres Celtes, parlant des dialectes de la même langue et ayant les mêmes usages, doivent aussi en être venus.

Ce n'est que dans les îles, et dans les montagnes, que ces nations abâtardies ont pu résister efficacement et se maintenir contre les peuples féroces, braves et vigoureux qui ont envahi les pays qu'ils habitaient. Si l'Europe avait le malheur d'avoir à combattre à présent contre des essaims pareils de barbares, qui pourrait répondre que le résultat ne serait pas le même?

Qui sait si la providence n'a pas ménagé l'aveuglement inouï des princes et des peuples, dans cet horrible temps de révolutions, afin de renouveler la race européenne, ainsi que l'histoire nous montre qu'elle l'a déjà été deux fois à des époques

à-peu-près aussi distantes? Qui sait, si un autre Gengis, ou Tamerlan, ne se forme pas dans la *grande pépinière* du genre humain: qui, profitant de l'état de faiblesse, où les querelles sanglantes qui déchirent l'Europe la laisseront long-temps, saura la réduire à son joug, et achevera l'ouvrage des *philosophes*, en égorgeant les trois quarts de ce qui lui restera d'habitans, et la repeuplant avec ses tartares.

On ne saurait trouver ailleurs que dans les pays du Nord, des traces plus fraîches de la religion, des mœurs, et du langage des peuples qui ont enfin terrassé le collosse de l'empire romain. Ce n'est guères que dans le treizième siècle, que la religion chrétienne a succédé en Suède, au culte de Thor, Odin, et Freya.

Les historiens Islandais, à qui l'on a l'obligation de connaître l'ancienne histoire de ces pays, ont comme ceux de toutes les nations, entouré leur origine de fables et de merveilleux; ainsi Snore Sturleson fait descendre Odin, le conquérant et le législateur de la Suède et du nord de l'Europe d'une fille de Priam, à la vingtième génération. Il est étrange en vérité que toutes les nations de l'Europe veuillent descendre de quelques-uns des malheureux restes de la ville de Troye, à l'imitation

des Romains qui, comme on le sait, se prétendaient descendans d'Enée (*).

Au milieu de tout ce fatras de choses absurdes et ridicules, il en est cependant de très-intéressantes et qui semblent s'accorder avec la vérité. Si l'on veut se donner la peine d'ôter ce qu'il y a de merveilleux dans l'histoire de l'arrivée d'Odin, ou *Woden*, comme d'autres nations l'appellent, on n'y verra rien que de très-simple.

Soixante ans environ, avant l'Ere chrétienne lorsque les Romains au faîte de leur puissance chassaient et conquéraient tous les peuples dont ils pouvaient approcher. Sigge, appelé Odin, (ce qui signifie, l'illustre, le divin (**), usage assez commun chez les peuples orientaux) pour ne pas se soumettre à leur joug, quitta avec une suite brillante et nombreuse un pays situé vers la mer Caspienne entre le Tanaïs et le Borysthène, appelé

(*) Quelques étymologistes ont fait venir les Francs, de Francus fils d'Enée.

(**) Quelques personnes ont imaginé que le mot *odin* était le même qu'*olden* qui veut dire *vieux*. Tous les peuples anciens ont donné le titre de vieux aux princes et aux grands. Les mots *seigneur* en français, *signor* en italien, *segnor* en espagnol ne veulent pas dire autre chose: ils viennent du mot latin *senior* (le plus vieux).

Tyrkland (*), où il avait de grandes possessions.

Voyageant à l'ouest, Odin arriva sur les bords de la mer Baltique, où les peuples étonnés de sa magnificence et de sa sagesse le regardèrent lui et ses compagnons, plutôt comme des dieux que comme des hommes, et se persuadèrent qu'ils en étaient les députés. Leur beauté et leur force leur gagnèrent tous les cœurs. Ils cherchèrent à civiliser les peuples, chez qui ils se trouvaient, et plus par persuasion que par force, Odin les rassembla sous une forme de gouvernement, et mit à leur tête trois de ses fils: lorsqu'enfin s'étant informé qu'il y avait de bons pays dans la Suède il fit des offres à *Gylphe* que l'on prétend y avoir régné alors, pour aller s'y établir: celui-ci qui sentait bien qu'il n'était pas en état de lui résister, l'y invita.

Le pays plut à Odin: il y bâtit pour les siens une ville, qu'il nomma d'après lui ou un de ses fils *Sigtun* (la ville de Sigge). Il y établit, dit Snore Sturleson, un gouvernement pareil à celui de l'ancienne ville de Troye. Il y établit douze gouverneurs pour juger le pays. Les habitans appellèrent aussi cette ville, *Æse-garth* (l'habitation

(*) L'y, dans les langues du Nord se prononce u.

des Asiatiques), car lui et les siens étaient appelés *AEsir* (Asiatiques) (*).

Odin donna aux peuples, le culte du Dieu *Thor*, qui a assez de rapport avec le Jupiter des anciens: il établit la croyance de l'immortalité de l'âme. Un des dogmes principaux, était que ceux seulement qui mourraient à la guerre, ou au moins de mort violente, pourraient être admis dans le *Walhall* (la salle des dieux), et se réjouir avec

(*) Je crois devoir justifier ces assertions, par quelques passages des anciens auteurs en langue gothique ou islandaise. La traduction en est presque littérale dans le texte.

Fiall gardr mikill gengr af Landnorthi, til at sudurs sä skild Suithiod; ena mickla ok önnur riki fyrrir sunnan fiallit er eigi langt til Tyrkland thar ätti Odinn eignir storar. I than tima föru Rumveria höfdingi vida um heim inn ok bruta under sig allar thiedir.

Thessi Othin, haf thi mikin spadom. Han fystiz porthr i heim med mikin her ok ster mikla fe. Ok hvar sem their foru thotti mikils um tha vert, ok likari gothum en manum, Their koma i Saxland, ok eignathiz Othin thar vitha landit, ok thar setti han til landzgezlo III (3) syni sina.

Thar var (*en Suède*) sa kongr er gylfi het, ok er han fretti til Asia-manna, er AEsir voru kallathir for han i moti theim, ok bauth theim i sitt riki.

Ok haus ser thar borgarstath, sem nu heitir Sigtun, skipadi thar haufthingia, i tha liking sem i Trojo, voru Settir XII *haufthingiar* at dœma landz log.

Snore Sturleson.

les héros en buvant de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis (*).

La matinée dans ce paradis, devait être employée à se battre. A l'heure du dîner les blessés guérissaient, les tués ressuscitaient et tous venaient dans la salle manger et s'enivrer. Le paradis, où les braves seuls devaient être admis, était bien échauffé, et l'enfer, où les criminels et les lâches devaient être plongés, était à la glace.

Odin enfin érigea un temple à Thor à *Gamla-Upsala*, (la vieille Upsale) : il existe encore à présent et sert de paroisse au village de ce nom.

On peut supposer que la haine qu'Odin portait aux Romains, fut ce qui l'engagea à donner ces dogmes féroces aux peuples qu'il soumit à sa domination, afin de les mettre en état de leur être opposés et de se créer des vengeurs. C'est à ces dogmes terribles, (qu'il paraît que tous les habitans du nord de l'Europe et même de l'Asie

(*) Boire à la santé de quelqu'un, s'exprime encore en suédois, *dricka en skől* littéralement boire un crâne; comme qui dirait, je souhaite que votre crâne ne serve jamais de tasse à vos ennemis, ou je souhaite que vous ayez bien des crânes pour boire dedans. *Dricka flickorna skől* (boire le crâne des filles) je ne sais pas bien ce que c'est. *Skől* enfin, a la même signification que santé en français, ou *toast* en anglais. Il n'y a point en suédois, d'autres termes pour crâne, écuelle ou tasse.

avaient adoptés) que les Romains et sans doute l'Europe entière ont dû leur bouleversement total, trois ou quatre cents ans après cette époque.

Quoique Odin se fût fixé en Suède, étant à-peu-près le centre des vastes pays dont il avait fait ses fils gouverneurs, il n'avait pas tout à fait abandonné celui d'où il était venu. Il y retourna plusieurs fois et y fit des guerres sanglantes, vraisemblablement contre ses oppresseurs. Les peuples avaient un tel respect pour lui et les siens, que l'on appelait ce pays, *Gud-heim* la demeure des dieux, pendant qu'ils donnaient le nom de *Man-heim*, la demeure des hommes, à celui qu'ils habitaient.

S'il faut en croire l'Edda du Lagman Snore Sturleson, Odin laissa trois de ses fils comme gouverneurs dans la Saxe; c'est-à-dire, tout le pays à présent connu sous les noms de Prusse, Westphalie, Hanovre, Saxe et Franconie. Ces trois fils étaient Vegdreg, Beldreg et Sigi: il établit aussi dans la Gothie rouge, pays (dit l'Edda) que nous appelons à présent *Jotland*, un quatrième fils nommé *Skiölldungar*, et bâtit une ville dans la Fionie à laquelle il donna son nom *Odensee* (le siège d'Odin) et qui fut long-temps la capitale du Dannemarck. Dans un voyage qu'il fit vers le nord jusqu'à la mer, il plaça son cinquième fils Semingr

en Norvége d'où les rois et les *Jarlar* (chefs ou comtes) de ce pays, sont descendus.

Lorsqu'Odin et ses suivans se furent bien établis dans les pays qu'ils avaient conquis, grand nombre d'Asiatiques, (AEserni) s'y rendirent avec leurs femmes et leurs enfans. Bientôt leur langue devint la seule en usage dans tous ces pays. Il paraît que ceux parmi les habitans de la Suède qui refusèrent de se soumettre aux lois d'Odin, se retirèrent en Finlande, dans laquelle ce héros ne vint pas, ou se retirèrent dans les bois plus vers le nord. On leur donna le nom de *Lappes* (fuyards ou chassés). Les Lappons portent encore ce nom, mais ils ne le souffrent pas volontiers et le regardent comme une injure. Ils appellent leur pays *Sabmienladti* et eux-mêmes *Sabmi*, comme les Finois, *Same*. La langue de ces peuples nomades est tout-à-fait différente du gothique, et a beaucoup de rapport au finois. Ce qui semble prouver l'assertion de Snore Sturleson, c'est que même à présent, il est bien des endroits en Suède dont on ne connaît la signification, que par le lapon ou par le finois; les Lapons aussi ont des traditions, qui font posséder à leurs ancêtres, toute la péninsule du Nord.

Enfin après tant de travaux et de conquêtes, Odin se sentant vieillir et voulant donner lui-

même l'exemple de la mort violente qu'il avait recommandée, assembla ses capitaines, et après les avoir harangués, il se perça de son épée à leurs yeux. On brûla son corps, et ses cendres furent enterrées sous un mont funéraire que l'on éleva près du temple qu'il avait bâti. Frigga sa femme fut aussi enterrée sous un autre mont à côté, et par la suite une vingtaine de rois ses successeurs. Ce sont ces monticules que l'on voit encore à présent autour de l'église de *Gamla-Upsala*, (vieille Upsale) dont deux sont plus élevés que les autres et peuvent avoir une trentaine de pieds de haut.

Ces monts funéraires sont assez communs dans les royaumes du Nord. Dans ceux qu'on a ouverts, on a généralement trouvé des cendres dans une urne, des ossemens de cheval, des fers de lances, de piques, ou de flèches. C'était l'usage d'enterrer avec le défunt, son cheval de bataille, que l'on égorgeait sur sa tombe, et ses armes, afin qu'il ne se trouvât pas au dépourvu au *Walhhall.*

Le peuple avait la mémoire d'Odin en vénération: sous Jngwe son troisième successeur, on en fit un dieu, aussi bien que de sa femme Frigga ou Freya. Les peuples n'abandonnèrent cependant pas l'idée de l'unité de Dieu, mais ils se firent une espèce de Trinité. Le temple était toujours dédié à *Thor;*

mais certaines parties étaient consacrées à Frigga et à Odin.

Ce même Jngwe bâtit la vieille ville d'Upsale autour de ce temple. La famille d'Odin a régné près de huit cents ans en Suède et a porté le nom *d'Ynglingar* d'après celui qui bâtit *Gamla-Upsala*.

Par la suite la religion de Thor se corrompit encore, et de tous les attributs de la divinité dont parle l'Edda, on fit autant de dieux, comme chez les Romains. Les noms des jours de la semaine dans toutes les langues venues du gothique, sont encore ceux de divinités, ayant à-peu-près les mêmes attributs, que celles qui les noment dans les langues dérivées du latin.

L'Edda est la collection de tous les points de la croyance religieuse des Scandinaves ou Goths, rassemblés par Snore Sturleson, Lagman de la république d'Islande vers le dixième siècle, quelque temps avant l'introduction de la religion chrétienne dans le Nord. Je crois pouvoir présenter au public le passage de la création du monde. On y verra qu'il semblerait que les *Æsirs* ou Asiatiques d'Odin avaient apporté de leur pays le dogme de la Trinité qui est connu de tous temps des Indous du Bengale et du Malabare.

Gylfe

Gylfe (*) était un homme sage; il pesait les louanges que le peuple donnait à ces Asiatiques, et désirant s'informer par lui-même de la nature et de la vérité du fait, il se rendit à AEsgarth (la demeure des Asiatiques), déguisé en vieillard: mais ceux-ci furent encore plus fins que lui; et connaissant son intention, ils lui fascinèrent les yeux par des sortilèges, et il s'imagina voir des palais superbes d'or et d'argent etc. etc. On lui demanda son nom: il répondit Ganglere, et qu'il venait de l'autre côté des monts Ryphées: on l'introduisit dans une salle superbe, où il vit trois hommes assis sur des trônes plus élevés les uns que les autres. Il s'informa qui était le roi? On lui répondit, celui qui est assis sur le trône le plus élevé. Il se nomme *Har* (le très-haut). Le nom de celui qui est à côté est *Jafn-Har* (l'égal du très-haut) et celui qui est au-dessous *Thridi* (le troisième).

Ganglere demanda à ce dernier, si un homme savant pourrait répondre à ses questions? Har lui dit qu'il pouvait parler. Ganglere demanda donc quel est le plus puissant et le premier des dieux? *Har* répond, celui que dans notre langue nous appelons *Alfaudr* (père de tout) mais dans AEsgarth,

(*) C'est le prétendu roi de Suède lors de l'arrivée d'Odin, qui, à ce que dit l'histoire, était un grand sorcier.

(Sigtuna) on lui donne douze noms: *Alfaudr*, *Herian*, *Nikadre*, *Nikuthr*, *Fiolner*, *Oski*, *Omi*, *Riflindi*, *Svithur*, *Svithrer*, *Salskr* (*).

Alors Ganglere demanda où est ce dieu? que pourrait-il faire pour manifester sa gloire? Har répond: il est dans l'éternité et gouverne tout, les plus petites comme les plus grandes choses. Alors *Jafn-Har*, (l'égal du très-haut) il a fabriqué le ciel, la terre et l'air. *Thridi* (le troisième) ajoute: il a fait plus; il a créé l'homme: il lui a donné l'esprit qui vit et il a permis au corps de mourir. Les hommes bons et justes vivront avec lui dans le *Gimle*: mais les méchans iront dans le Nifleheim, au neuvième monde.

Ici Ganglere fait une question fort délicate à laquelle *Har* répond fort mal et que Göransson n'a pas traduite. La voici. *Hvat hafthir han athr at en himin ok jord voro Skaupud?* qu'avait-il à faire avant que le ciel et la terre fussent créés? *Har* répond: il était avec les *Hrimthussum* (*).

(*) Le professeur Göransson a traduit ces noms en latin, par *Pantopater*, *Vastator*, *Nictans*, *Neptunus*, *Multiscius*, *Sonans*, *Optator*, *Munificus*, *Depopulator*, *Ustulator*, *Felix*. Je ne saurais dire s'ils sont bien appliqués: je ne comprends que le premier. L'original ne donne que onze noms.

(**) Les *Hrimthussum* étaient des géans qui existaient avant la création du monde, ce qui n'est pas aisé à comprendre.

Ganglere demande alors comment les choses ont-elles commencé? *Har.* Le commencement du temps était qu'il n'y avait rien, ni le sable, ni la mer, ni les rivages; la terre n'existait pas, ni le ciel en dessus; le chaos était éternel et il n'y avait rien!.... Alors continua *Jafn-Har:* bien des années avant que la terre fût créée, le *Nifleheim* fut fait: dans le milieu était une fontaine nommée *Hvergelmir:* d'elle viennent les fleuves si bien connus *Kvol, Gundro, Fiorni, Fimbulthul, Slithan okkrithr, Sylgr ok Ylgr, Vidleiptr* (*). Les portes de l'enfer s'ouvrirent en frémissant. *Thridi* (le troisième): avant tout, parut *Muspellzheimr,* comme on l'appelle, c'est-à-dire la lumière et la chaleur.....

Suivent des disputes entre le noir (la nuit) et le jour: le premier doit venir à la fin du monde; il vaincra les Dieux et les hommes et brûlera l'univers *avec le feu.*

L'abyme était entre *Nifleheim* et *Muspellzheimr.* Les émanations du premier (qui est l'enfer) étaient des glaces effroyables; celles du second étaient chaudes et lumineuses: lorsque l'esprit de chaleur eut rencontré les Brumes gelées,

(*) Göransson a traduit ces mots en latin par *angor, gaudii remora, mortis habitatio, celerrima perditio et vetusta, vagina, procella sœva, vorago, stridor et ululatus laté emanans.*

elles se fondirent; et par la puissance de celui qui gouvernait fut faite la ressemblance d'un homme appelé *Ymr*.

Là suivent nombres d'idées métaphysiques, que l'auteur donne pour enfant à *Ymr*.

Ganglere dit: comment pouvait-il avoir une si grande famille? croyez-vous qu'il fut dieu? — Alors *Jafnhar*: nous ne croyons pas qu'il fut dieu; il était méchant aussi bien que sa race: en dormant il sua, et les sexes masculins et féminins parurent sur sa main gauche, et un de ses pieds fit un enfant à l'autre et de-là vinrent les *Hrimthussum*. — Alors Ganglère: où demeurait Ymr, et de quoi se nourrissait-il? — *Har* répond: près de-là était la brume dégelée d'où naquit la vache *Authumla*; quatre fleuves de lait coulaient de ses mamelles et Ymr s'en nourrissait. La vache elle-même vivait en léchant des pierres couvertes de frimats. Sur ces pierres parurent d'abord des cheveux d'homme, ensuite une tête humaine et enfin un homme parfait, appelé *Buri*, père de *Bors* (Borée) qui épousa *Beizlo* la fille du géant *Baulthorn*, d'où vinrent trois fils, *Odin*, *Vili*, et *Ve*; et nous sommes persuadés, dit *Har*, que cet Odin et ses frères sont les gouverneurs de l'univers et qu'il est le seigneur sans pareil.

Les *Borœs* tuèrent *Ymr*; et il en sortit tant de

sang, que toute la famille *Hrimthusta* fut noyée à l'exception d'un seul qui se sauva dans sa barque avec tout son monde. Ici *Har* cite la *Voluspa*, mais Ganglère qui s'ennuie de ses contes, lui demande ce que devinrent alors les *Borœs* qu'ils croyoient des dieux. *Har* répond : ceci n'est pas une petite affaire ; ils transportèrent le corps de *Ymr* dans le milieu de l'abyme et en firent la terre : de son sang furent formées la mer et toutes les eaux : les montagnes, de ses os ; les rochers, de ses dents. De son crâne ils firent le ciel qu'ils posèrent sur la terre, et qu'ils divisèrent en quatre parties, l'orient, l'occident, le septentrion et le midi. Puis ayant pris des feux à *Muspellzheim*, ils les placèrent dans le ciel pour éclairer la terre et leur donnèrent un espace à parcourir.

Puis les *Borœs* se promenant sur le rivage, trouvèrent deux arbres dont ils firent un homme et une femme ; le premier *Borœ* leur donna une âme, le second la vie, et le troisième la vue et l'ouie. Ils appellèrent l'homme *Askr* et la femme *Emla* ; c'est d'eux qu'est venue la race humaine, à qui ils donnèrent une demeure vers le milieu du royaume d'*Asgarth* où demeuraient Odin et sa famille, dont nous sommes descendus. — Là est située une ville nommée *Hlithskialf*, d'où, quand *Alfaudr* (le père de tout) est assis sur son trône,

il découvre l'univers et les mœurs de tous les hommes.

Cet *Har* qui répond à tout si aisément, se met en colère, quand Ganglère lui demande pourquoi il fait chaud l'été et froid l'hiver; et lui répond qu'il faut respecter les secrets de la nature et ne pas faire de questions indiscrètes.

On voit dant ce passage un mélange incompréhensible d'absurdités et d'idées philosophiques et religieuses: on sent que l'Odin dont Har veut parler, n'est pas celui qui était censé être parmi eux; ce n'était qu'un surnom. Il est particulier que dans la création du monde on ne parle pas de *Thor*, et que dans le cours de la narration on ne parle de lui que comme d'un homme très-fort et très-entreprenant, qui achève des exploits plus grands que ceux d'Hercule. Il n'en est pas moins vrai que c'est sa religion qui s'établit dans le Nord, et que le signe principal qui s'appelait le signe du *Marteau* (en tout semblable à celui de la Croix) se faisait en commémoration des exploits faits avec son marteau, ou massue de fer.

Les peuples venaient une fois l'an au temple d'Upsal pour y offrir des sacrifices. Ces sacrifices étaient horribles, et tenaient aux mœurs féroces de ces temps barbares. On faisait de grands feux et on y jetait les enfans: on pendait des hommes

par les mains à des branches d'arbre, et on les laissait périr dans cette situation. Dans quelques grandes calamités publiques le roi lui-même était la victime. Domald, le neuvième successeur d'Odin, fut offert en sacrifice la troisième année d'une grande famine, pour appaiser les dieux. Les deux années précédentes on avait vainement sacrifié des chevaux et des bœufs, mais cette fois cela réussit parfaitement, et la récolte fut bonne. Oluf, premier roi de la Värmelande fut aussi sacrifié par les gens qui l'y avaient suivi.

On pourrait croire que la coutume de venir à Upsal pour les sacrifices, a été en partie adoptée par les missionnaires chrétiens, mais qu'ils en ont changé l'objet. Près l'église de Dannemarck à un quart de mille d'Upsal, il y a une fontaine dédiée à la Trinité, où les paysans viennent en foule dans le mois de juin. Elle est en tout semblable à une des saintes fontaines dont j'ai fait mention dans le volume sur l'Irlande. Les paysans se promènent autour, boivent de l'eau et récitent des prières: ils ne vont pourtant ni à genoux, ni pieds nuds. Il paraîtrait qu'on aurait substitué la Trinité à Thor, Odin et Freya. Plusieurs historiens rapportent, que les premiers missionnaires chrétiens avaient été obligés de consacrer à Jésus-Christ et à la Vierge, la première coupe des festins, en fai-

sant le signe de la croix dessus. Avant le christianisme cette coupe était dédiée à Odin et à Freya: et l'on faisait dessus le signe de marteau de Thor, qui se faisait absolument de la même manière que celui de la croix.

Ce fut la ressemblance de ces signes qui sauva Hagen-Adelsten, roi de Norvége, de la fureur de ses sujets; il avait été élevé à la cour d'Adelsten, roi d'Angleterre et y avait embrassé le christianisme. A un des sacrifices près de Drontheim, il crut se tirer d'affaire en faisant le signe de la croix sur la coupe; ses gens qui s'en aperçurent, voulaient l'assommer; mais Sigurd-*Jarl*, son ministre, les appaisa en les assurant que le roi avait fait le signe du marteau de Thor, comme tous les braves qui ne mettaient de la confiance qu'en leur force et en leur valeur.

SUR LES MŒURS, L'HISTOIRE ET LE LANGAGE DES ANCIENS HABITANS DE CES PAYS.

Le chef de la nation prend le titre de roi. — Proclamation à Mora-stenar. — Indifférence de la vie. — Trait d'Ingial-Ill-rődet (le mal avisé) qui brûle douze petits rois. Les Allhäyar-ting ou états-généraux. — Les vieillards et les infirmes précipités. — Traits ayant rapport à la bible et à la fable. — Le langage gothique et ses dialectes — La langue Finoise. — Passage de la Voluspa sur l'émulation. — Les caractères runiques. — Les mois nommés d'après les saisons. — Indifférence de religion. — Temple de Thor brûlé. — L'ancienne capitale, Sigtuna, brûlée par une flotte Russe en 1188. — fondation de Stockholm en 1260.

Le chef de la nation se nommait *Drottnar* (le grand juge). Snore Sturleson rapporte que Dygvi, le dixième successeur d'Odin, prit le titre de *Konung* (roi). La reine n'en changea pas et encore à présent on l'appelle *Drottning* (*).

(*) Il y a encore à présent une grande charge de la couronne en Suède, dont le possesseur se nomme *Ricks-Drotte* (justicier du royaume). Ainsi *Drottning* (la reine), c'est comme qui dirait madame la présidente. La reine en Angleterre

Le pays fut divisé par la suite entre un très-grand nombre de petits seigneurs, qui s'appelaient rois: ils reconnaissaient cependant pour chef un premier roi (*Öfver-konung*) qui quoique élu, devait toujours être de la race d'Odin. Ce monarque était le roi d'Upsal; il était proclamé près de la ville, à *Mora-Stenar* (champ des pierres). Il y avait douze grandes pierres en cercle et une plus élevée au milieu, sur laquelle il montait, entouré des roitelets ses vassaux et il était ainsi proclamé à la vue du peuple (*).

se nomme *Queen*, mot qui dans ce pays est générique pour toutes les femmes de bas étage, ou même pour le sexe en général, comme *Quin-folket*, *Quin-kön*, *Quinna*.

Il y a plusieurs états en Europe dont le chef avait une appellation pareille; dans la république d'Islande, il se nommait *Lagman* (l'homme de la loi), en Hollande *Stadtholder* (le gardien de la ville, de l'état), en Suisse *Landman* (l'homme du pays).

Voici le passage de Sturleson dans la langue Islandaise: *Dyggvi var fyrstr konungr kallad sina attmana; en adrvoru their. Drottnar kalladir enn konur theirra Drotningar, enn Drott hyrd Sweittin;* Dyggvy fut le premier appelé roi: le chef portait un autre nom avant. Il se nomma t *Drottnar,* et sa femme *Drottning*, comme juge sur les Suèdes.

(*) Les petites pierres, que l'on a soigneusement mises à couvert des injures de l'air, sous une petite maison surmontée d'une couronne à Mora-stenar près d'Upsal, ne me semblent répondre en aucune manière à celles sur lesquelles le roi et sa

Les historiens rapportent que dans ces occasions les rois de Dannemarck et de Norvége tenaient l'un la bride et l'autre l'étrier de son cheval: je voudrais bien savoir ce que les Danois pensent de ce petit trait d'histoire, car il faut toujours entendre les deux partis. Il se pourrait après tout, qu'ils rendissent hommage au descendant d'Odin, et au grand prêtre de sa religion. Les rois chrétiens en rendent un pareil au Pape; les princes musulmans aussi, ont de la vénération pour l'empereur des Turcs, et avant lui pour les Caliphes. Leurs états cependant sont indépendans et ils se permettent quelquefois de leur faire la guerre. Les rois du Nord, même les plus petits, ne se faisaient pas de scrupule, pour la déclarer à leur *Öfver-konung*.

cour montaient pour la proclamation. Si j'osais avancer une opinion à ce sujet, je dirais que je présume que, ces pierres sont tout simplement des débris de pierres de tombes d'un cimetière voisin. Les pierres sur lesquelles les juges s'asseyaient et dont il y en a encore beaucoup en Suède d'existantes, n'ont jamais moins de huit pieds de haut: il est fort à présumer, que celles qui servaient à la proclamation du roi, devaient être plus élevées. Il se pourrait cependant que ces pierres qui sont plates, eussent été placées sur les plus grandes: on n'a jamais pu retrouver ces dernières. Il y a quelques caractères gothiques sur celles que l'on montre à Morastenar. Personne n'a encore pris la peine de les déchiffrer.

Lorsque l'intérêt général faisait prendre les armes, les rois d'Upsal commandaient les autres; c'était à-peu-près à cela que se bornait tout leur pouvoir.

On doit bien présumer que cette foule de petits rois, qui désolaient le pays, devaient fort déplaire à leur *Öfver-konung*, à l'autorité duquel ils mettaient des bornes et tâchaient souvent de se soustraire tout-à-fait. Les *Öfver-konung* cherchèrent souvent à se défaire d'eux: Ingiald surnommé *Ill-Ródet* (le mal avisé) invita tous les rois feudataires à se rendre près de lui pour la cérémonie de prise de possession du trône de son père. Lorsqu'ils furent ivres, il fit entourer la salle du festin par des soldats pour qu'aucun n'échappât, et il y fit mettre le feu. Ils furent tous brûlés. Deux seulement qui ne se trouvaient pas à cette fête, échappèrent à la mort pour le moment, mais pas pour long-temps; car Ingiald surprit le roi Granmar de Sudermanie avec son beau-père dans une île appelée *Silier*, et il mit encore le feu à la maison. Il fit épouser sa fille au roi de Scanie le dernier restant; elle lui persuada d'abord de faire mourir son frère, et ensuite elle le tua, et se rendit auprès de son père.

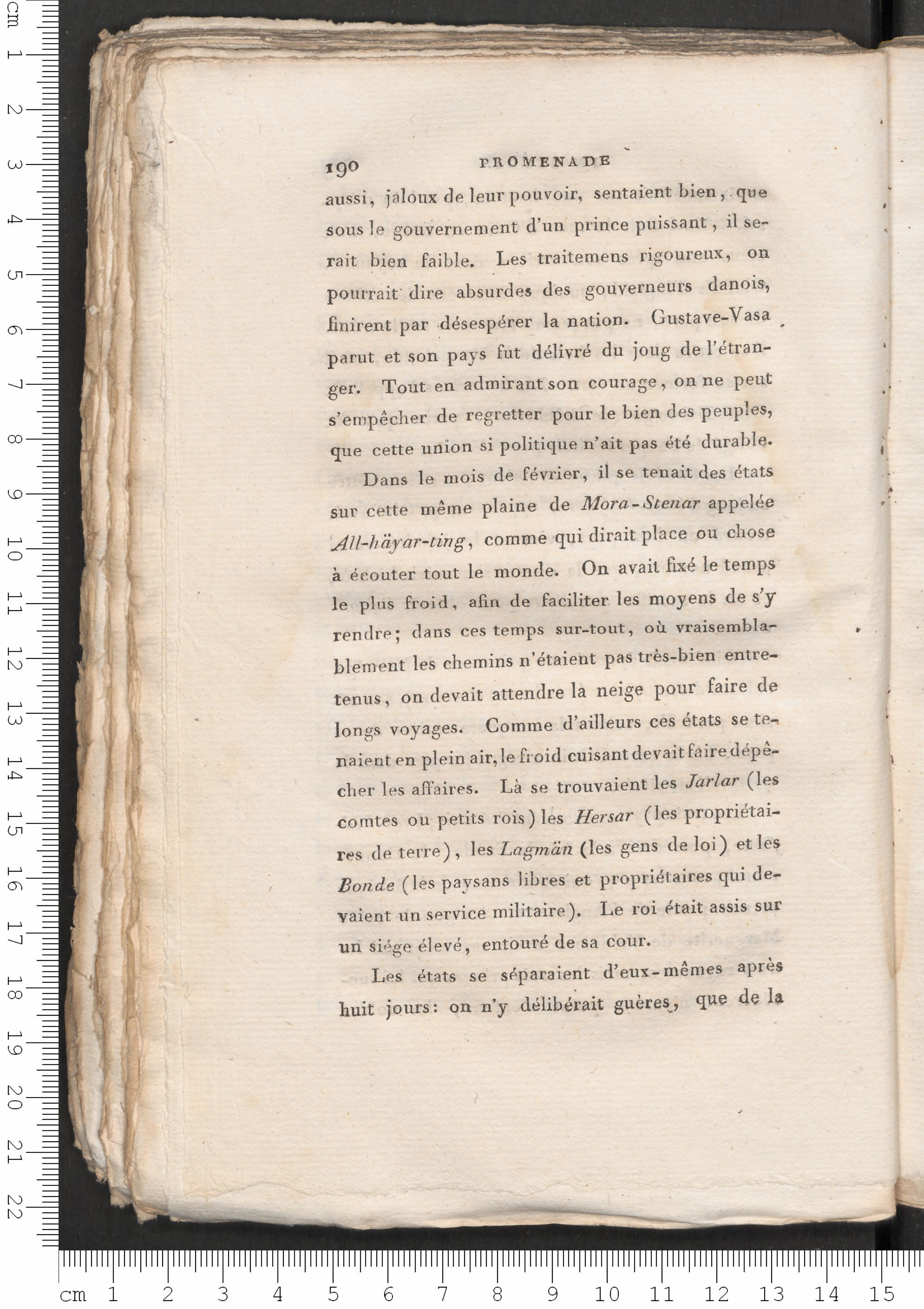
Jwar-*Vidfame* (le fameux) fils du roi de Scanie, qui était aussi roi de Dannemarck, fit à Ingiald une guerre terrible, et finit par l'obliger à se brûler lui-même avec sa fille et ses gens, dans un fort qu'il

avait construit sur une hauteur, pas loin d'Upsal. Ainsi finit la race d'Odin en Suède, huit cents ans après son arrivée dans le royaume. Oluf fils d'Ingiald, quoique innocent des crimes de son père, ne put jamais remonter sur le trône. Il se retira dans les bois de la Värmelande, où il sut se former un état. Les historiens l'appellent Oluf *Trä-telge* (le bûcheron), parce qu'il fut obligé de couper les bois pour s'établir.

Les Suédois qui ne voulaient pas se soumettre au joug d'Iwar-*Vidfame*, apprenant qu'Oluf avait trouvé un bon pays, vinrent le joindre en si grand nombre, que la disette s'en suivit bientôt, et on le sacrifia aux dieux pour obtenir l'abondance.

Oluf avait épousé une princesse de Norvége, et Harald-*Haarfager* (aux beaux cheveux), son arrière petit-fils, acheva la conquête entière de ce pays, où la race d'Odin a régné jusques dans le quatorzième siècle.

Les trois pays ont souvent été unis; Iwar-*Vidfame*, possédait à-la-fois la Suède, le Dannemarck, tous les pays qui sont autour de la Baltique et une partie de l'Angleterre. La grande reine Marguerite de Valdemar avait sagement uni les trois royaumes, mais les trois princes qui lui succédèrent n'eurent point d'enfans; les nobles



aussi, jaloux de leur pouvoir, sentaient bien, que sous le gouvernement d'un prince puissant, il serait bien faible. Les traitemens rigoureux, on pourrait dire absurdes des gouverneurs danois, finirent par désespérer la nation. Gustave-Vasa parut et son pays fut délivré du joug de l'étranger. Tout en admirant son courage, on ne peut s'empêcher de regretter pour le bien des peuples, que cette union si politique n'ait pas été durable.

Dans le mois de février, il se tenait des états sur cette même plaine de *Mora-Stenar* appelée *All-häyar-ting*, comme qui dirait place ou chose à écouter tout le monde. On avait fixé le temps le plus froid, afin de faciliter les moyens de s'y rendre; dans ces temps sur-tout, où vraisemblablement les chemins n'étaient pas très-bien entretenus, on devait attendre la neige pour faire de longs voyages. Comme d'ailleurs ces états se tenaient en plein air, le froid cuisant devait faire dépêcher les affaires. Là se trouvaient les *Jarlar* (les comtes ou petits rois) les *Hersar* (les propriétaires de terre), les *Lagmän* (les gens de loi) et les *Bonde* (les paysans libres et propriétaires qui devaient un service militaire). Le roi était assis sur un siége élevé, entouré de sa cour.

Les états se séparaient d'eux-mêmes après huit jours: on n'y délibérait guères, que de la

paix ou de la guerre, car il n'y avait point d'impôts établis ; chacun marchait à ses frais et se nourrissait comme il pouvait. Les rois avaient leurs domaines et ceux qu'ils pouvaient prendre, mais rien de fixe. Ce qui intéressait le plus dans ces *All-häyar-ting* était la question assez simple de quel côté et à quel peuple il fallait faire la guerre et souvent on partait sur-le-champ pour l'expédition projetée.

Comme toute l'attention de ces peuples était tournée du côté de la guerre, leur principale police aussi consistait dans la manière de s'armer et dans le partage du butin fait sur les ennemis. Les chefs avaient une plus grande part, mais chaque soldat devait avoir la sienne. Les armes des vaincus étaient aux plus braves; les fuyards étaient déshonorés, et leur témoignage n'était pas reçu en justice. Les vaisseaux étaient forts, et bien construits ; les habitans d'un canton bâtissaient les leurs et devaient avoir part au butin pris sur mer.

Le peu de justice, qu'il y avait à attendre d'un peuple toujours armé, se rendait en plein air, dans certains lieux désignés pour cet usage. Les juges s'asseyaient, à ce qu'on assure, sur ces pierres hautes de sept à huit pieds que l'on trouve éparses çà et là dans le royaume. Elles forment un cercle dont le diamètre peut être de quinze

pieds. Il y en a communément huit ou neuf ainsi placées ; si elles servaient de siéges aux juges, ils étaient assurément bien isolés et devaient déclarer leur opinion à la vue du peuple et sans que les parties pussent craindre les insinuations du voisin.

Dans le cas de quelques occasions extraordinaires, comme une attaque ou la révolte d'une province, le chef du conseil appelé *Lagman*, convoquait l'assemblée du peuple, en envoyant une certaine marque de main en main, comme une flèche, un petit marteau représentant celui de Thor, une hache, ou autre instrument ; après l'établissement du christianisme, on se servait pour le même usage d'une petite croix de bois dont le bout était brûlé (*).

On rapporte qu'Haquin régna 190, ans en rachetant sa vie tous les dix ans, d'après l'avis de l'oracle, par la mort d'un de ses fils : il aurait sacrifié le dernier sans le peuple qui s'y opposa, et il mourut à l'âge de 210 ans.

Dans toutes les actions de ces peuples on trouve le mépris de la mort le plus décidé: on précipitait

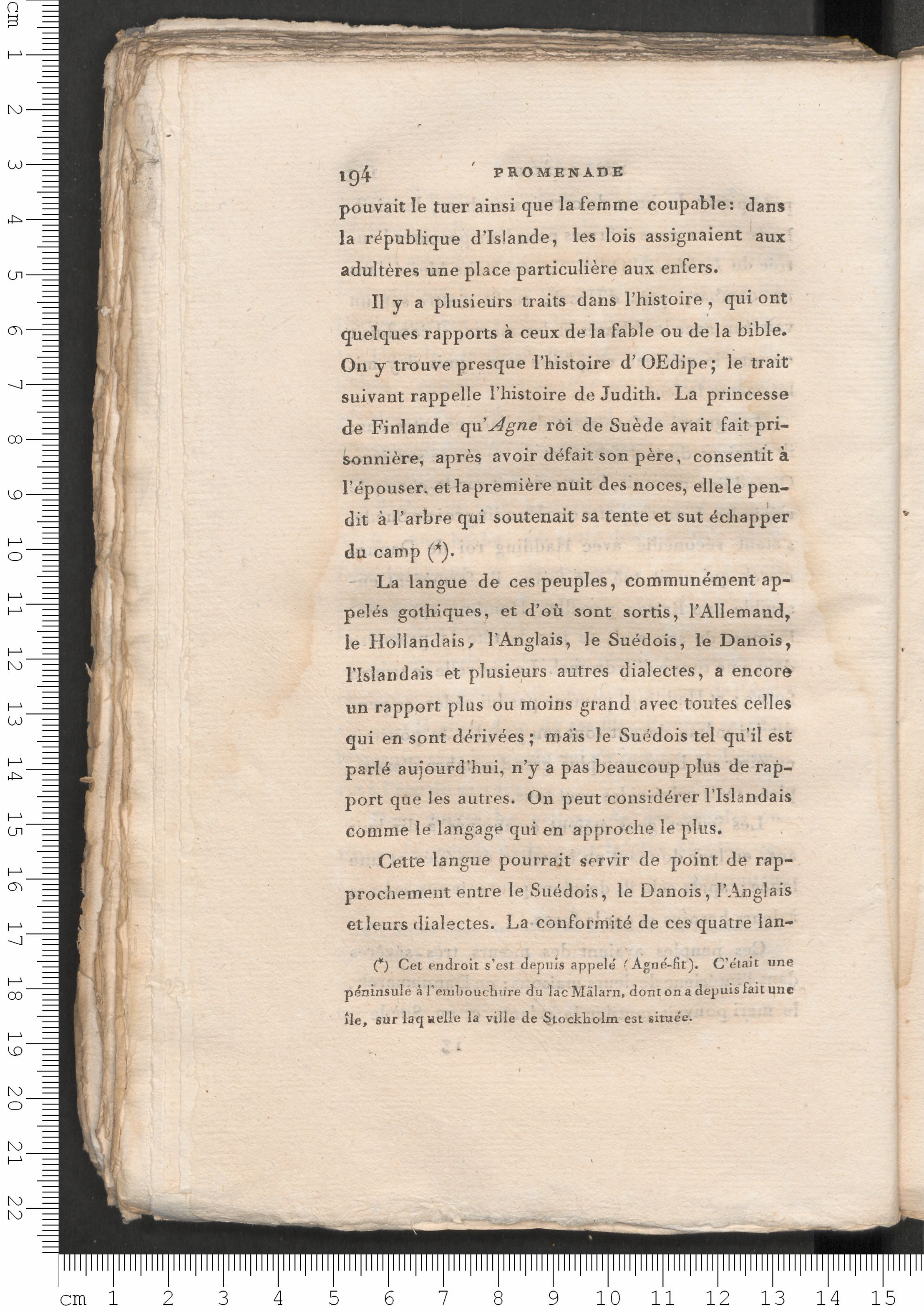
(*) Mallet dans l'Introduction à l'histoire de Dannemarck fait mention de cette coutume. On peut se rappeler que dans le volume sur la Grande Bretagne, j'ai cité page 229, une coutume pareille, établie parmi les Ecossais.

précipitait du haut de certains rochers, les vieillards et les gens infirmes pour leur procurer l'entrée du *Vallhall* d'Odin. Le roi Haka blessé dans un combat, près d'Upsal, se fit mettre sur un vaisseau avec les blessés et les morts, il conduisit ensuite le vaisseau en pleine mer, puis il y mit lui-même le feu.

Les guerriers formaient des liaisons entre eux: ils juraient de se défendre et de ne pas se survivre. Quand l'un mourait, l'autre devait sur-le-champ le rejoindre. L'on rapporte que Hunding roi de Suède, s'étant réconcilié avec Hadding roi de Dannemarck qui avait tué son frère, ils formèrent ensemble une liaison pareille. Hunding apprenant la mort de son ami, se jeta la tête la première dans une tonne d'hydromel. La nouvelle se trouva fausse; et Hadding, pour ne pas lui céder, se pendit lui-même devant tout son peuple. Je pourrais en citer un beaucoup plus grand nombre d'exemples, mais celui-ci les vaut tous.

Les jeunes gens étaient émancipés à dix-huit ans, en leur donnant un bouclier, une épée et une lance; après cela ils devaient pourvoir eux-mêmes à leurs besoins et par la force.

Ces peuples avaient des mœurs très-sévères dans l'intérieur de leurs maisons: en Dannemarck, le mari pouvait mutiler le galant, et en Suède il



pouvait le tuer ainsi que la femme coupable: dans la république d'Islande, les lois assignaient aux adultères une place particulière aux enfers.

Il y a plusieurs traits dans l'histoire, qui ont quelques rapports à ceux de la fable ou de la bible. On y trouve presque l'histoire d'OEdipe; le trait suivant rappelle l'histoire de Judith. La princesse de Finlande qu'*Agne* roi de Suède avait fait prisonnière, après avoir défait son père, consentit à l'épouser, et la première nuit des noces, elle le pendit à l'arbre qui soutenait sa tente et sut échapper du camp (*).

La langue de ces peuples, communément appelés gothiques, et d'où sont sortis, l'Allemand, le Hollandais, l'Anglais, le Suédois, le Danois, l'Islandais et plusieurs autres dialectes, a encore un rapport plus ou moins grand avec toutes celles qui en sont dérivées; mais le Suédois tel qu'il est parlé aujourd'hui, n'y a pas beaucoup plus de rapport que les autres. On peut considérer l'Islandais comme le langage qui en approche le plus.

Cette langue pourrait servir de point de rapprochement entre le Suédois, le Danois, l'Anglais et leurs dialectes. La conformité de ces quatre lan-

(*) Cet endroit s'est depuis appelé (Agné-fit). C'était une péninsule à l'embouchure du lac Mälarn, dont on a depuis fait une île, sur laquelle la ville de Stockholm est située.

gues est telle que, sans craindre de se tromper, on pourrait assurer que tous les mots d'une d'elles se trouvent épars dans les trois autres, si on excepte les mots dérivés du latin, du grec et du français.

Le Finois n'a aucun rapport avec le Suédois; ce langage était celui des habitans de la Suède, avant qu'Odin en fît la conquête. Les Finois sont cependant aussi d'origine tartare; et quoique je n'aye pas trouvé de matériaux satisfaisans à ce sujet, c'est cependant un fait prouvé par la conformité de leur langue avec le Hongrois. Il est bien connu que ceux-ci sont les descendans des *Huns*, qui des confins de l'Asie se répandirent en Europe, et se fixèrent dans la Pannonie à laquelle ils donnèrent leur nom.

Le rapport de ces deux langues est tel, que Jean Ihre assure que dans les guerres de Gustave-Adolphe en Allemagne, les soldats Finois entendaient sans beaucoup de peine les habitans de la Hongrie. Voici le passage. *Milites quosdam fennicæ nationis in Hungariam translatos, intra perexiguum tempus cum regionis ejus incolis colloquia miscere potuisse* (*).

(*) » Les soldats *Féniciens* (finois) transportés dans la Hongrie, pouvaient dans très-peu de temps, converser avec les habitans de ce pays. «

Le Lapon est évidemment un dialecte du Finois: j'en ai vu une grammaire et un dictionnaire à la bibliothèque de Stockholm. Les mots se déclinent comme dans le latin, et on y fait peu d'usage des articles. Il est assez extraordinaire que le pronom personnel des Lapons, soit le pronom possessif de la langue française; je n'aurais jamais cru que nous eussions le moindre rapport.

Lapon	*Mon,*	*todn,*	*sodn,*	*mije,*	*tije,*	*sije.*
	je	tu	il	nous	vous	ils.
Finois	*minun*	*sinun*	*hanan*	*meidan*	*teidan*	*heidan.*

Voici une courte phrase dans les deux langues.

Je l'aime de tout mon cœur

Lapon. Mon etsab so kaiket waimost

Finois. Minun rakastan kaikesta minun sydämestärei.

Je pourrais bien remplir quatre ou cinq pages de rapprochemens; mais à quoi cela menerait-il? cependant celui-ci est singulier, *Attie* veut dire père en Lapon et mère en Finois. Ces deux langues d'ailleurs ne sont point fixées: sur les confins du pays, elles se mêlent. Plus les peuples sont éloignés, plus elles diffèrent. Toutes les langues d'ailleurs ont des points de contact entre elles; à qui voudrait se donner la peine, je parierais qu'entre le Bas-Breton et le Chinois, on trouverait bien du rapport.

Pour terminer cet article, je vais transcrire un passage de la *Voluspa:* poëme religieux qui

a été écrit long-temps avant l'Edda, et qui comme ce dernier est par demande et par réponse. On sait que les peuples anciens avaient l'usage de se faire des questions difficiles, et que la science consistait à ne jamais rester court. J'ai choisi ces couplets parce qu'ils sont brefs, qu'ils ont un sens moral et que le premier vers est Anglais.

COUPLET XX.

Vindkaldr qvap:	*Vindkaldre chante:*
Seg thu me that Fiölsvithr (*)	Dis - mois cela Fiölsvithr
Hvat that barr heitir	comment cet arbre s'appelle
Er breithir vm	qui étend par
Lönd ö oc limnar.	tous pays ses branches?

COUPLET XXI.

Fiölsvithr qvap:	*Fiolsvithre chante:*
Mima-meithr hann heitir:	L'émulation il s'appelle:
Men that fair vitv	peu d'hommes savent
Of hvereom rötum rennr,	ce qui de ses racines vient;
Vit that han fellr,	ce que de lui tombe
Er fœstan varir.	très-peu savent apprécier.
Florat hann Eldr ne jarn.	il écorche le feu et le fer.

Il se rit du fer: ou le fer et le feu ne sauraient l'endommager.

J'ai traduit littéralement pour faciliter l'intelligence du passage: on en trouvera le style très-simple et pas sans élégance.

(*) Le premier vers en Anglais serait: *Says thou me that Fiölsvithr*. La même prononciation que le vers gothique.

Les caractères runiques ont autrefois embarrassé les savans, mais ils sont bien connus à présent, aussi bien que la langue dans laquelle ils sont écrits: c'est l'ancien gothique, plus ou moins pur, suivant que l'inscription se rapproche des temps modernes. On a trouvé en Suède 1060 pierres gravées avec des caractères runiques, il en est sans doute beaucoup d'autres que l'on ne connaît pas encore. Elles sont presque toutes sans date et ont la plupart des croix, ou des marteaux: elles sont communément placées près d'un pont, d'un chemin ou de quelque autre établissement. L'inscription en est ordinairement de peu de conséquence: on y voit d'ordinaire, que c'est à un tel, fils d'un tel, que la maison, le pont, ou le chemin auprès desquels elles se trouvent, doivent leur origine.

Les inscriptions les plus importantes sont celles qui disent, que la pierre fut érigée en l'honneur d'un tel qui mourut dans le Levant: et il y en a beaucoup qui le disent. La garde des empereurs de Constantinople était composée de Goths de Thrace, et ces pierres prouvent que ceux de ce pays regardaient encore les Goths de Suède comme leurs compatriotes. Ce qui le prouve encore davantage, c'est que lorsque les Goths de Suède furent battus, et une partie de leur pays

conquis par les Angles du Jutland, ils se retirèrent en grand nombre l'an 588, vers Théodoric roi des Ostrogoths, en Italie, et en furent reçus.

On attribuait souvent des qualités magiques aux caractères et aux bâtons runiques. Les sorciers prétendaient qu'ils en pouvaient faire d'une vertu assez puissante pour ressusciter les morts.

Run dans l'ancien langage, voulait dire courir; il a encore la même signification en Anglais et dans quelques idiômes Suédois, que j'ai rencontrés sur mon chemin. Je serais tenté d'en conclure que l'ancien terme de *Runar* appliqué aux caractères runiques, ne veut pas dire autre chose que caractères courans. Ce nom leur serait venu dans ce cas, de la facilité de les tailler dans la pierre, n'étant que des lignes droites sans jambages, arrondies; peut-être aussi aurait-il pu leur être donné de la manière dont on faisait *courir* et mêler la bande sur laquelle ils étaient écrits, entre des serpens et de longues lignes entrelacées.

Cette explication ne s'accorde pas autrement avec celle des savans étymologistes d'Upsal; mais enfin pourquoi ne pourrait- on pas se permettre d'aller chercher ce qu'il y a de plus simple dans une matière, ainsi que ces messieurs ont tou-

jours *run* (couru), après le plus difficile et le plus obscur (*)?

Il n'y avait que seize lettres dans l'alphabet *runique:* on en peut voir l'ordre, et la conformation à la page 42 du volume sur l'Irlande; les caractères dits *vulgaires* sont ceux dont on faisait le plus d'usage, et que l'on trouve sur presque toutes les pierres ayant des inscriptions runiques. Les *Helsinge,* ou sacrés, n'étaient, dit-on, employés que par les prêtres: on a aussi trouvé quelques inscriptions faites de cette manière.

Les républicains modernes ont cru faire une invention étonnante, en donnant aux mois les noms ayant rapport à la saison, ou aux occupations champêtres. les Goths suivaient la même coutume; les noms romains ne les ont remplacés que depuis l'établissement du christianisme, et encore à présent on écrit dans les almanachs en Suède, en Dannemarck et même en Allemagne l'ancien nom à côté du nouveau. Voici ceux de Suède. L'usage est d'ajouter *mónad* (mois), après chaque nom, ainsi que *day* en Angleterre et *di* en France et en Italie après le nom des jours de la semaine.

(*) Par exemple on a fait des in-folio pour prouver qu'il y avait eu un peuple *Runique*, qui avait donné son nom à ces caractères.

Thor mônad	*Göje*	*Wör*	*Gräs*
mois du dieu Thor,	de la déesse Göje,	du printemps	de l'herbe
Janvier	Février	Mars	Avril
Blomster	*Sommar*	*Hö*	*Skorde*
des fleurs	de l'été	du foin	de la moisson
May	Juin	Juillet	Août
Höst	*Slagt* (*)	*Vinter*	
de l'automne	de la tuerie	de l'hiver	
Septembre	Octobre	Novembre	

Jul
des fêtes de *Jul*, du retour du soleil (**).
Décembre

On trouvera avec raison que le printemps ne paraît guères en Suède dans le mois de Mars: au fait les anciens Goths ne comptaient que deux saisons dans l'année, l'été et l'hiver, et ils avaient raison ; car il n'y en a pas davantage dans tous les pays du Nord. L'hiver commence vers le milieu

(*) Dans le mois d'octobre, chacun, encore à présent, fait sa provision de viande. Il est d'usage de tuer alors, et de saler pour tout l'hiver.

(**) Dans la mythologie de la Norvège par Shönning, on trouve que les *Thuleternes,* habitans de la *Fin-Mark* ou Laponie, étant privés de la vue du soleil pendant plusieurs jours, avaient une fête appelée *Jolen,* parce qu'ils la célébraient avec une roue, que l'on tournait chaque jour d'un rayon pour imiter le mouvement du soleil et annoncer son retour. Cette fête commençait le 5 janvier, et durait cinq jours.

Hiul qui se prononce comme *Jul,* veut dire roue en suédois.

d'Octobre, et l'été à la fin de May. Ces deux noms de *Wör* et de *Höst* me semblent ajoutés.

La fête chrétienne de Noël a succédé à celle de *Jul.* On célébrait alors la fin de l'année et le commencement de l'autre: on se réjouissait, on se félicitait: il était aussi d'usage de se faire des présens appelés *Jul Klap* (Caresses de *Jul* ou du retour du soleil, de la saison). Tous ces usages existent encore, les *Jul Klap* sont charmans, mais c'est à Noël qu'on pense.

Les premiers missionnaires de la religion chrétienne ont été très-prudens et très-adroits. Toutes les grandes fêtes du Christianisme sont placées dans le même temps que l'étaient les grandes fêtes du paganisme. On sait que les Romains célébraient aussi à cette époque les *Saturnales*, dans lesquelles les maîtres servaient leurs domestiques. Cet usage existait aussi en Suède, et même à présent si on ne les sert pas, il est du moins d'usage de les régaler et de leur faire un petit présent.

Les noms des jours de la semaine, sont les mêmes que chez les peuples dont le langage est dérivé du latin; c'est-à-dire que les noms des dieux, quoique différens par l'expression, sont les mêmes par le fait. Le dimanche est dédié au soleil, le lundi à la lune, mardi à *tiens*: qui ressemble à mars, mercredi à Odin, jeudi à Thor, vendredi à Freya,

comme dans les langues dérivées du latin au soleil, à la lune, à Mars, à Mercure, à Jupiter, à Vénus et à Saturne. Le samedi seul *Lögerdag* (*), exprime une action commune de la vie. Il était d'usage, dit Jean Ihre, de se laver et de se baigner ce jour-là, pour paraître décemment au temple, et c'est de-là que le nom lui est venu.

La chûte de toutes les religions s'annonce longtemps avant qu'elle n'arrive: d'abord les gens raisonnables ouvrent les yeux sur quelques abus: les entêtés et les ignorans y renoncent tout-à-fait et deviennent athées; les moins pervers, comme il est prouvé par l'exemple des philosophes du paganisme, se contentent de croire simplement en dieu. Si cet esprit de philosophie gagne la masse du peuple, on peut être sûr de grandes convulsions dans l'état, suivies d'un changement de culte. Pour établir une nouvelle religion, il faut que de grands et longs malheurs ayent fait oublier l'indifférence philosophique de l'ancienne, en plongeant de nouveau dans l'ignorance et dans la barbarie; autrement, des philosophes verraient la nouvelle religion avec la même indifférence que l'ancienne, et elle ne s'établirait pas.

Les peuples du Nord paraissent souvent avoir

(*) Noms des jours de la semaine en suédois: Sundag, Mondag, Tiensdag, Onsdag, Torsdag, Freydag, Lögerdag.

fait profession de l'athéisme le plus prononcé. Rien ne le prouve comme la réponse de Gauke-Tore, un guerrier du Jämeteland, qui offrait ses services à St. Oluf, que nous appelons Olaüs, roi de Norvège. St. Oluf lui ayant demandé de quelle religion il était. » Je ne suis, repondit-il, ni chrétien, » ni païen, mes compagnons et moi n'avons d'au- » tre religion que la confiance en nos forces, et » et dans le bonheur qui nous suit toujours à la » guerre, et il nous semble aussi que c'est là tout » ce qu'il faut. « Assurément les républicains modernes n'auraient pas parlé autrement.

Dans le même temps on trouve souvent des phrases religieuses parmi eux, semblables à celles de nos philantropes: » Je suplie et je conjure, di- » sait *Gaest*, un autre guerrier, celui qui a fait le » soleil de rendre ton entreprise heureuse. Il re- » cevra, disait Thorstein, une récompense de ce- » lui qui a fait l'univers, quel qu'il puisse être (*). «

Ces nations gothiques, que leur indifférence religieuse portait à traiter avec mépris les missionaires chrétiens, aussi bien que leurs propres prêtres, ne manquaient cependant jamais, aussitôt

(*) Je me suis servi de la traduction de Mallet, parcequ'elle est exacte: je reviendrai sur ce sujet au chapitre sur l'ancienne histoire de la Norvége au second volume.

qu'elles avaient conquis un pays, d'embrasser la religion des habitans. Rolf, que nous appellons Rollo, fit beaucoup plus de façon pour prêter hommage au roi de France, pour la Normandie qu'il avait conquise, que pour embrasser le Christianisme, dont il savait bien que la profession lui servirait à se maintenir dans sa conquête.

Tous les Barbares qui de leurs immenses contrées, se sont répandus sur l'Europe, le sud de l'Asie ou sur les côtes de l'Afrique, ont suivi le même système. Voyez Clovis avec ses francs, se faire baptiser dans les Gaules: les Turcs et Turcomans tout en abattant le trône des calyphes, embrasser la religion des vaincus et leur chef se dire descendant de Mahomet; suivez-les à la Chine, vous les verrez adorateurs de *Fo*. Ce n'est qu'après s'être établis et avoir adopté les opinions, souvent exagérées, des nations vaincues, que les barbares ont persisté dans leur croyance.

L'indifférence religieuse des peuples du Nord, jointe à leur ignorance, et à la misere où devaient se trouver des peuples, à tous momens exposés aux invasions de leurs voisins, ou se disposant eux-mêmes à les attaquer, semblait promettre des succès aux missionaires chrétiens. Il ne paraît pas cependant, qu'aucuns fussent écoutés, avant qu'Asgardius, Archévêque de Brême, vint visiter le roi

Biörn et réussit à le baptiser vers l'an 829 (*).

Ce roi y consentit sans doute par complaisance; car le culte de Thor continua encore longtemps après. L'historien Emund rapporte avoir vu vers le milieu du onzième siècle, le temple d'Upsal couvert d'or et d'argent et fréquenté par les peuples qui venaient y faire leurs sacrifices ordinaires. St. Sigfred enfin réussit à baptiser Olöf-*Sköt-Konung*, la reine et la cour. Vers l'an 1100 (sous le roi Inge, qui fit une paix glorieuse avec les rois Erick-Svendsen de Dannemarck et Magnus-*Barefot* (nud pied) de Norvège à Konghhell en Vestrogothie) ce qui était de bois dans le temple de Thor, brûla. Les sectateurs d'Odin furent découragés par cet accident et comme on ne le répara pas et que les rois d'ailleurs encourageaient le Christianisme, peu-à-peu les peuples l'embrassèrent.

En 1155 le roi St. Eric conquit une partie de la Finlande et égorgea ou força à fuir tous ceux des habitans, qui refusèrent de recevoir le baptême. Ils furent obligés de quitter leur pays et furent s'établir sur les côtes vers le fond du Golphe de Bothnie où il parait qu'ils fleurirent pendant plus d'un siècle et firent un commerce assez con-

(*) Asgardius, à son retour chez lui, baptisa aussi Harek, roi de Dannemarck.

sidérable. Mais enfin l'indépendance de la Suède, dans laquelle ils vivaient, excita la jalousie de leurs voisins. Magnus-*Ladulós* promit de laisser leurs terres en souveraineté, à ceux de ses sujets qui les chasseraient; après une guerre de peu de durée les *Birkarles*, habitans de quelques cantons voisins, s'emparèrent de toutes leurs terres.

Ces malheureux *Scrittofins* (comme les historiens les appellent) furent rejoindre dans les bois leurs anciens compatriotes les *Lappes* (Lapons) *chassés* comme eux, à la vie errante desquels ils se sont accoutumés, et ne la voudraient pas changer pour les palais des rois.

St. Eric fut tué en 1160, dans une bataille contre Magnus-*Henricksen*, roi de Dannemarck, à l'endroit même où l'on a depuis bâti l'église appellée *Dannemarck* près d'Upsal. C'est sa châsse que l'on voit dans la Cathédrale de cette ville auprès de l'autel. Elle y est, on l'y laisse par habitude et par respect pour l'ancienneté; mais, à sa qualité de chrétien près, il est assurément peu d'hommes qui ayent moins mérité le titre de saint.

Sigtuna cependant était toujours la capitale du royaume. Vers l'an 1000 le site de l'ancienne ville d'Odin fut abandonné: la nouvelle Sigtuna fut bâtie sur une autre branche du lac Mälarn à une demi-heure de chemin de l'ancienne. En 1026, sous

le regne de Stenkill, on bâtit la cathedrale appelée St. Pierre, et plusieurs autres églises, dont les ruines sont encore existantes. Ce devait être offusquant pour les sectateurs de l'ancien culte; car *Gamla-Upsala* où était le temple de Thor, n'est guères qu'à quatre milles suédois de Sigtuna.

Il paraîtrait que cette ville devint assez florissante quelque temps après; car lorsque le premier évêque *Adelward* y fut introduit en 1064, on fit après le service, une collecte pour les pauvres, qui monta à 70 marcs d'argent (égalant à présent 560 Ricksdalers, près de 3,000 liv. tournois) ce qui était très-considérable alors.

En 1188 les Russes, Courlandois et Caréliens pour se venger de l'expédition de St. Eric en Finlande, envoyèrent une flotte dans le Mälarn, qui brûla Sigtuna le 4 juillet de la même année, et fit un grand butin. On voyait dans les dépouilles une porte ou grille d'argent, qui servait à fermer le chœur de la cathédrale, et qu'ils portèrent à Novogorod. L'assesseur Brenner, (qui fut fait prisonnier dans les guerres du roi Charles XII et qui revint en Suède en 1722) écrivit de Novogorod au docteur Wallin depuis évêque de Gothenbourg, qu'il avait vu dans cette ville, cette grille d'argent servant dans une église, au même usage et portant

tant le nom de *Sartunsky vorota* les portes de Sigtuna.

La tradition rapporte que cette grille d'argent était fermée par une clef d'or, que les Russes, par accident, laissèrent tomber dans le lac en s'en retournant. Le peuple de cette partie, croit l'appercevoir à une grande profondeur sous l'eau. On prétend aussi, que depuis ce temps son empreinte a été marquée sur un rocher de granit, vis-à-vis de l'endroit où elle tomba.

Il est vraisemblable, que c'est la singularité d'une grosse clef représentée par les veines du granit, qui a donné lieu à cette histoire; car la figure d'une clef sur le rocher existe certainement, je l'ai vue et j'en parlerai après.

Les églises de Sigtuna furent toutes brûlées à cette époque, et le grand nombre des habitans, craignant encore un malheur pareil, se retirèrent à *Österös* (le port de l'est, par allusion à Vesterös, le port de l'ouest sur le lac Mälarn), où ils s'établirent et bâtirent une ville, qui après la destruction du paganisme, et du temple d'Odin prit le nom d'*Upsala* et fut jusques vers le quatorzième siècle la capitale du royaume.

L'ancienne ville du même nom, bâtie autour du temple fut presque tout-à-fait abandonnée. Ce n'est plus à présent qu'un village, au milieu du-

quel on voit encore la partie du temple de Thor, que le feu a épargné; elle est bâtie en pierre de champ, et sert d'église aux habitans. Autour sont les monts funéraires, dont j'ai parlé, et qui lorsqu'on est instruit de l'histoire du pays deviennent très-intéressans.

La ville de Lund en Scanie, avait déjà un archevêque, et celle d'Upsal était encore païenne: elle n'a proprement jamais été le séjour d'un Evêque: ce n'est qu'après le sac de Sigtuna, que l'Evêque de cette dernière ville se transporta à Österôs, qui par la suite, a pris le nom d'Upsal, et dont l'évêque est devenu le primat et le seul archevêque de Suède.

Birger-Jarl en 1260, voulant fermer l'entrée du lac Mälarn aux pirates, crut enfin devoir bâtir une ville à son embouchure. Il sut engager les habitans riches d'Upsal et de Sigtuna à venir s'y établir. Stockholm, un demi-siècle après, est devenue la capitale du royaume; les autres villes ont toujours déchu depuis; Sigtuna n'est plus qu'un village avec nombre de ruines, et Upsal se soutient par son université, qui fut établie en 1476, sous l'administration de Sten-Sture l'ancien.

L'ancienne capitale, Sigtuna. — Figure de la clef d'or sur le granit. — Départ pour la grande promenade. — La ferme d'Ekolsund. — Substitut pour le pain. — CHARRUES *pour ouvrir et fouler la neige. — Les rennes et leur mousse. —* GAMLA-UPSALA *(la vieille Upsale).*

Je partis enfin d'Upsal dans l'intention d'aller visiter l'ancienne ville de Sigtuna. A quelque distance, on commence déjà à voir les ruines qui sont encore assez considérables, mais qui l'étaient davantage il y a quelques années.

Le curé de l'ancienne capitale du royaume, est le plus pauvre du pays: sa maison est bâtie parmi les ruines de la cathédrale de St. Pierre, et n'a guères de différence d'avec celles des paysans. J'en reçus un fort bon accueil. L'après dînée nous allames visiter les ruines. Celles de quatre ou cinq églises sont encore assez bien conservées, on ne peut plus voir que les fondations de quatre ou cinq autres. Le caractère de ces ruines est le même que celui de celles à l'est de l'Irlande: le clocher est au milieu du bâtiment et sépare le chœur de la nef: celui de la cathédrale est quarré et il faut qu'il ait été bien maçonné, car il ne paraît pas avoir souffert, quoique il y ait bien quatre cents ans

qu'on ne l'ait réparé; ces églises étaient d'ailleurs très-peu considérables.

Il n'existe pas de vestiges de ruines sur le site de l'ancienne ville d'Odin, on y remarque cependant les fondations d'un assez grand bâtiment, mais c'est tout. Cette ville était située de l'autre côté d'une branche du lac Mälarn; par eau ou sur la glace, on peut y aller dans un quart d'heure, de la ville qui a pris son nom; à quatre ou cinq milles de Sigtuna, il y avait dans une île du lac, la ville de *Biörkö*, dont il est souvent fait mention dans l'histoire de Suède, même dans les temps modernes, comme d'une ville considérable. Elle a été détruite on ne sait trop comment: les seules ruines qu'on voye sur l'endroit, consistent dans une arche assez large, ressemblant à une porte de ville et quelques pans de murailles, çà et là.

L'église paroissiale de Sigtuna est tout ce qui lui reste et lui donne encore une certaine apparence; elle est située dans l'enceinte d'un couvent, dont les ruines sont intéressantes à parcourir.

Il paraîtrait qu'il y avait beaucoup de Russes établis dans cette ville, pour le commerce ou pour leurs études; ils y ont eu une église, dédiée à St. Nicolas, dont les ruines même ne subsistent plus.

Les registres de la cure sont curieux à parcourir, c'est d'eux que j'ai appris les détails que l'on a vus depuis la page 207.

On est très-peu accoutumé à voir des étrangers dans cette ci-devant capitale du royaume, et mon accent réjouit fort les gens de l'auberge et du pays, quoique je fisse de mon mieux pour exprimer ce que je voulais, dans leur gothique bâtard, vulgairement appelé suédois: ils ne voulaient pas m'entendre, riaient et ne se gênaient guères, sous prétexte que je n'entendais pas la langue que leur nourrice leur avait apprise. Ma situation ici n'était pas très-différente de celle dont le conte suivant fait mention.

Un Anglais, dont l'argent bien placé sur la banque,
Le délivrait de tous mondains soucis,
Pour se désennuyer, arpentait le pays.
Car ce n'est pas le tout, d'être contre le manque
Pleinement rassuré,
L'on veut encor n'être pas désœuvré.
Malheureux, qui n'a plus de crainte ou d'espérance!
C'est le destin, dit-on, des diables en enfer.
Ah! mon Dieu! que je plains le pauvre Lucifer!
Notre homme donc, tout seul vaguait en France,
Sans cependant savoir quelques mots de français,
De son argent la *touchante* éloquence,
Dans les cités, lui valait des succès:
Mais une fois (je crois que c'était en Bretagne

Non non, je dis que c'était en Champagne)
Il s'égara tout seul dans la campagne.
Les manans ne surent jamais
Aucun autre langage,
Que celui qu'on parle au village.
Un d'eux pourtant plus sage,
Crut reconnaître, à son baragouinage,
Qu'il avait besoin de manger
Et qu'il cherchait à se loger:
Lors par le bras, vous le prend et le mène
A l'auberge la plus prochaine.
L'hôte le voyant arriver
Et désirant chez lui le conserver,
S'empresse à le servir, lui présente une chaise,
Lui faisant signe de s'asseoir:
Il semblait glorieux et tout aise,
Dans sa maison de recevoir
Un Anglais. Appelant sa servante Javotte:
Allons vîte, dit-il, de Monsieur le mylord
Défaites promptement la botte.
Mais le malheur voulut, que tirant par trop fort,
La Javotte fit un effort,
Et tout-à-coup avec grand fracas lâche
Ce que devant le monde avec soin chacun cache.
Du cas, se trouvant très-peiné,
Le pauvre maître consterné
S'écria: fi la vilaine! eh! que veux-tu qu'on dise
De notre honnêteté, chez les milords Anglais?
Bah! *qu'estque* ça fait donc, dit l'autre avec franchise,
Comme si ce Monsieur comprenait le français.

En outre de la mauvaise habitude de rire et de se moquer d'un étranger, qui ne parle pas bien distinctement, usage qui semble appartenir à toutes les nations gothiques ; les gens du commun en Suède, ont encore comme en Angleterre, et surtout en Ecosse, l'habitude de crier, quand ils parlent à un étranger, comme si l'éclat de leur voix les faisait mieux comprendre. Dans ce cas, le seul parti à prendre c'est tout simplement de se mettre les doigts dans les oreilles et de crier aussi *om ni skulle skrika só högt som Oscar*, *jag skulle intet förstó er mera* (*). Cela les fait rire et ils cessent de brailler, car ils sont bonnes gens après tout, et on les comprend beaucoup mieux, quand ils parlent doucement.

Après toutes les embrassades d'usage entre mon vieux prêtre, sa femme et sa fille, je partis et voyageai sur la glace du lac, le long de l'allée d'îles

(*) Quand vous crieriez aussi haut qu'Oscar (le tonnerre), je ne vous comprendrais pas davantage. *Oscar*, dans l'ancienne religion, était le dieu chargé du soin du tonnerre. Quand il tonne, on dit encore *Oscar goer* (Oscar va, le tonnerre gronde). On dit aussi *Oscar's dunder* (le tonnerre d'Oscar. Quelquefois même, on dit *Thor's dunder* (le tonnerre de Thor), mais c'est affecté. Et c'est assez simple, parce que *Thor* étant le premier dieu, et étant supposé avoir chargé *Oscar* de la besogne de lancer le tonnerre, ne doit plus s'en mêler que pour surveiller.

qui semblent plantées devant Sigtuna, à une distance de plus d'un mille. J'arrivai bientôt à la roche, devant laquelle on prétend que les Russes, laissèrent tomber la clef d'or de la grille du chœur de l'église Cathédrale. Je vis, non sans surprise, la figure d'une grosse clef, haute d'un pied, bien marquée sur la pierre; il n'y avait, j'en suis bien certain, ni gravure, ni peinture. Cette figure est formée uniquement par les veines blanchâtres du granit. C'est un accident singulier, qui, comme je l'ai dit, a sans doute donné occasion à l'histoire de la clef d'or de Sigtuna, tombée dans le lac vis-à-vis.

La vue de la ville à travers cette longue allée d'îles, qui semblent rangées comme une avenue dans un jardin, a encore quelque chose de grand; il faut avoir vu avant, combien elle est déchue, pour ne pas la croire encore une ville considérable.

Je terminai enfin ma course autour du lac Mälarn: elle a sans doute été longue. C'est un tour que l'on peut faire à son aise dans huit jours pourtant, mais les excursions que je me suis amusé à faire dans le pays des Goths, et peut-être aussi dans celui des conjectures, l'ont rendu bien plus considérable (*).

(*) Snore Sturleson prétend que le grand lac Mälarn a été fait par un des sorciers à la suite d'Odin, nommé *Gefroe*. Ce

Je rentrai dans la capitale pour me préparer à l'expédition que j'avais projetée. Deux ou trois mois s'écoulèrent, avant que le dégel parût. Les rues étaient embarrassées d'une quantité prodigieuse de glace et de neige, que deux mois n'auraient pas fondues. La police donna ordre que les rues fussent nettoyées dans trois jours, sous peine d'amende, et sur le champ on a vu partout les gens occupés à déblayer: ce qui a rapport à la police et à la sureté des villes et du royaume en Suède, est toujours fait avec la vigueur nécessaire pour se faire obéir promptement.

Dans les circonstances critiques occasionnées par la révolution de France, le gouvernement de Suède s'est souvent montré avec dignité. Le refus de recevoir pour ambassadeur, un homme qui avait voté pour la mort de son roi, lui fait sans

sorcier acheta la terre qui le couvrait, de *Gylphe* (dont j'ai parlé) pour en augmenter le Dannemarck. Il la détacha adroitement, ayant soin de laisser les rochers dont il n'avait que faire, et la jeta avec une force terrible, à côté de la Fionie; c'est ce qui forme la *Seelande* qui a autant de caps, (*Näses*) que le lac Mälarn, qu'il appelle *log Erne*, a de bayes. *Log Erne* est le nom de deux lacs, un en Ecosse, et l'autre en Irlande. Le terme *log* (lac) s'écrit *loch* en Ecosse et *lough* en Irlande.

Shönning a fait mention de ce fait dans sa mythologie de la Norvége.

doute honneur ; quand on réfléchit sur-tout, qu'à cette époque (le mois d'octobre 1798) toute l'Europe semblait courber le genou devant l'idole du jour.

En outre de cette raison, le roi de Suède en avait bien une autre. Il avait donné au directoire, le ministre qu'il avait demandé, quoique ce ministre fût alors disgracié. Sa Majesté avait sans doute autant de droits à avoir celui qui lui convenait. On n'eut point d'égards à la demande qu'elle fit de trois personnes, laissant le choix au directoire d'en nommer une d'elles; et on lui envoya un ambassadeur, pendant qu'elle n'avait qu'un ministre en France et qu'elle désirait n'avoir qu'un ministre chez elle.

Depuis cette époque, le gouvernement de France écoutant enfin la voix de la raison, regarderait comme indigne de lui de commettre rien de pareil. Il sait se respecter assez, pour respecter lui-même les gouvernemens des autres nations. Mais alors la république, c'est-à-dire le *Quinquemvir* qui la maîtrisait, se plaisait à envoyer, à la cour des rois, (même de ses alliés) ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés à la perte de l'infortuné Louis XVI, comme pour les avertir du sort qu'il leur préparait..... et les rois ont baissé la tête et toujours accepté avec reconnaissance

cette faveur singulière. — Il convenait à l'héritier dn trône de Gustave-Vasa, Gustave-Adolphe, Charles XII etGustave III, de la repousser avec dignité.

Il y a quatre ordres de chevalerie en Suède; le premier est l'ordre des Séraphins: c'est le cordon bleu deSuède. La cérémonie de l'Ordre qui se fait le 28 avril, est très-pompeuse: j'ai vu le roi y représenter avec la dignité la plus grande. Après le service divin, il créa un chevalier et lut lui-même un discours assez long sur les raisons qui avaient déterminé son choix; toutes étaient appuyées sur le mérite et les longs services du Récipiendaire.

Il y a fort peu de chevaliers et on compte parmi eux, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le roi de Dannemarck. A la gauche de l'église, de l'autre côté du trône, il y avait sous un dais, trois *fauteuils* vides qui leur étaient destinés.

Grâces à la révolution, une telle cérémonie n'est plus à la mode: les honneurs et les décorations sont bien reconnues pour être des préjugés. Suivant le philosophique système moderne, il ne reste à un général, après des victoires et des conquêtes brillantes, *que l'argent* qu'il a pu voler; pendant qu'autrefois, une aune ou deux de ruban bleu était une récompense, que l'on croyait pouvoir payer complètement les plus grands servi-

ces. Il se pourrait après tout, que le Général en fût également satisfait; mais j'ai dans l'idée que les peuples ne doivent pas l'être.

Suivant un ancien usage, et qui sans que personne le sache, tient encore aux temps qui ont précédé le christianisme, et que l'on trouve par-tout sous différentes formes; la cour et la ville sortent et vont se promener au parc le premier jour du mois de mai. La promenade de Long-champ, que l'on fait à Paris le vendredi saint, a beaucoup de rapport à celle-ci.

L'usage des gens du commun est de boire ce jour-là, plus qu'à l'ordinaire: *man môste dricka marg i ben*, disent-ils; (*on doit boire* de la moelle dans ses os) afin d'avoir de la force pour les travaux de la campagne ou pour les fatigues de la guerre, qui vont commencer. Le premier de mai aussi, comme on le faisait autrefois en Irlande, on allume encore, dans certains cantons, des feux sur les hauteurs.

Les travaux de la campagne ne durent pas longtemps, mais par cette raison même, ils sont très-pénibles: la nature fait en trois mois dans le Nord, ce qu'elle fait en six dans le Sud. L'hiver ayant été très-rigoureux, la terre commençait à peine à s'ouvrir: les glaces fermaient encore l'entrée du port: et elles l'ont fermée jusqu'à la fin du mois

de mai. Le 4 du même mois, il a tombé deux pouces de neige, à la grande satisfaction de tous les propriétaires de forge et même des cultivateurs, qui craignent toujours de manquer d'eau, pour leurs moulins et pour la campagne.

Le temps s'adoucissant enfin, et ayant pris les arrangemens que je crus nécessaires, à la sureté de la longue expédition, que j avais méditée, je pensai à mon départ. En Irlande c'était pour le militaire et pour les propriétaires que j'avais désiré des recommandations: ici je crus devoir me mettre sous la protection de l'église.

M. Uno von Troil archevêque d'Upsal voulut bien me donner une lettre générale de recommandation pour tous les prêtres. Elle m'a réellement été très-utile, et m'a fait faire mon voyage ainsi qu'un évêque fait une visite dans son diocèse, avec cette différence, cependant, que ces messieurs, n'étant point prévenus, se montraient à moi tels qu'ils étaient réellement, au lieu que l'évêque ne les voit guères, que comme ils devraient être. J'étais en outre recommandé à tous les gouverneurs de province, et aux personnes un peu marquantes des pays que je devais parcourir.

Pour ne pas perdre un moment du court intervalle qui sépare les deux hivers, je hâtai mon départ et je me mis en route le 21 mai, avec une

pluie à verse qu'on disait excellente pour la terre; me consolant comme je pouvais, du mal particulier, par l'idée du bien général.

Je ne pus passer près du joli palais de Haga, sans lui rendre cette dernière visite. C'était la demeure favorite du feu roi: il n'avait rien négligé pour la rendre agréable, et il y avait bien réussi, c'est sous ce nom que Gustave III avait voyagé en France en 1785, et qu'il avait passé en revue à Châlons-sur-Saône le régiment dans lequel j'étais. Certes alors, je n'avais pas lieu de croire qu'en 1799, après neuf ans de malheur et d'exil, la fortune me conduirait à la terre dont il portait alors le nom, pour joindre aux regrets de sa perte des souvenirs cruels et bien inutiles.

La disette se faisait sentir près de Stockholm: les paysans manquaient sur-tout de fourrage; ils avaient découvert les écuries, les granges et même leurs maisons, pour donner la paille des toits, à leurs bestiaux. Il ne faut pas conclure de ceci que ce fut un cas bien extraordinaire. Sur dix ans on s'attend communément à trois années de disette: pour en prévenir les fâcheuses conséquences, les paysans dans les bonnes années, couvrent leurs habitations d'une couche épaisse de paille, et dans les mauvaises ils sont fort aises de la trouver.

Ma première journée finit à Ekolsund chez M. Séton, dont j'ai déjà parlé. A peine y avait il de verdure, la surface de la terre était dégelée, mais le *Kielta* y était encore. On appelle ainsi, la terre gelée, à une profondeur de quelques pieds. Dans les bois, il se conserve fort long-temps. Il a en dégelant la propriété, assez particulière, de pousser à la surface les objets solides qu'il embrasse ; ainsi l'on est obligé de renfoncer tous les ans les palissades ou piliers de bois, qui ne sont pas enterrés bien profondément. Je ne serais pas éloigné de croire que c'est aussi le *Kiela*, qui pousse en dehors les grosses pierres que l'on voit dans les champs de la Suède. Le cultivateur en découvre tous les ans de nouvelles, qui arrêtent le soc de la charrue. et dont il aime mieux faire le tour, que de prendre la peine d'en nettoyer le terrain.

La principale allée du parc d'Ekolsund conduit sur le rivage du lac Mälarn : ce lac forme dans cet endroit une baye dont la plus grande profondeur n'est que de quatre pieds. On pourrait aisément gagner ici douze cents arpens de bon terrain. Si une des chaussées de Stockholm était ouverte, cela se ferait tout seul : sinon, en renforçant la chaussée sur laquelle on a fait passer le chemin, et en la continuant à l'endroit où est le pont,

quelques pompes à vent comme en Hollande, l'auraient bientôt entièrement desséché.

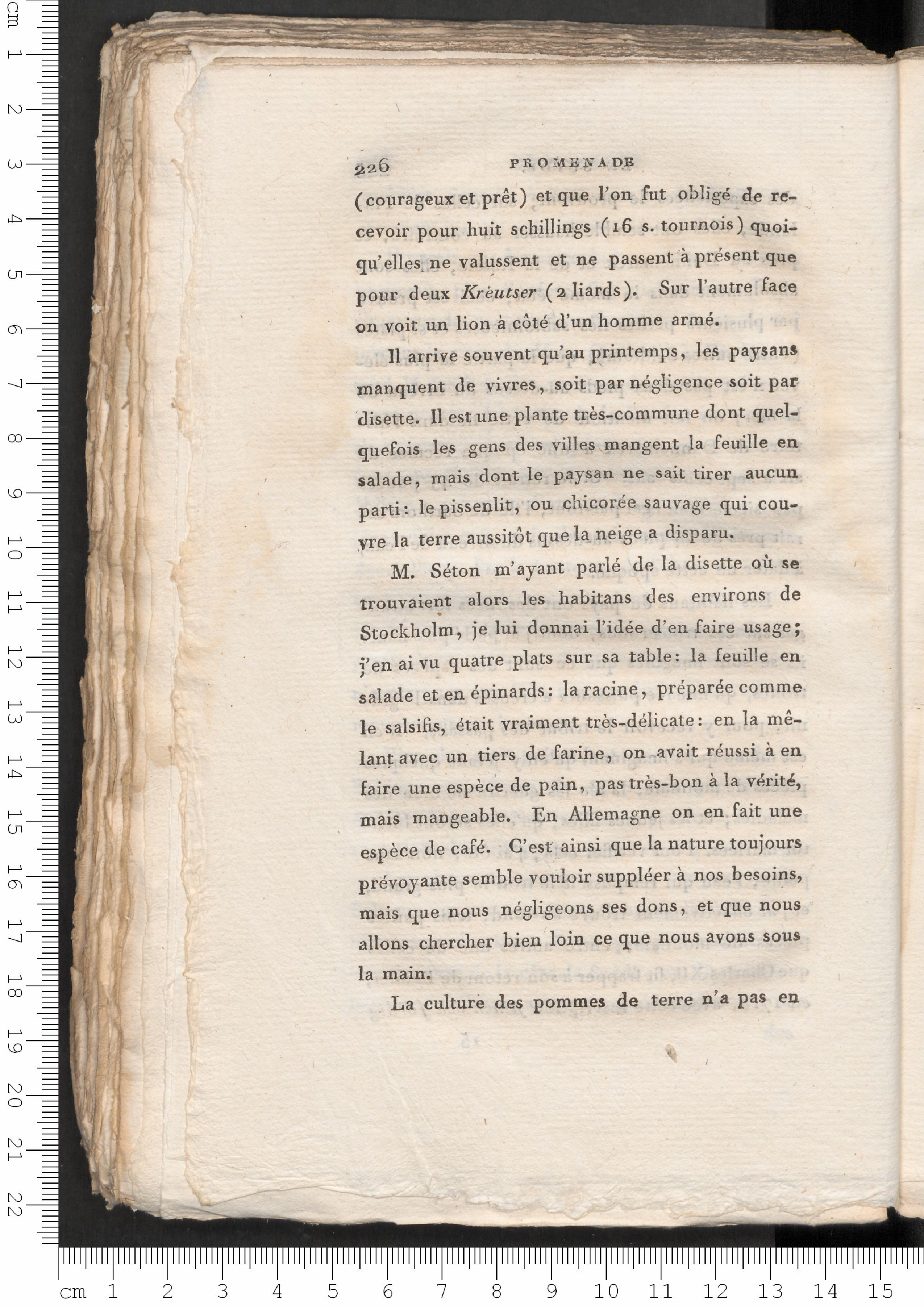
Il paraît que les eaux du lac, étaient autrefois beaucoup plus élevées: il y a plusieurs villages situés sur des rochers dans l'intérieur du pays, qui portent le nom de *Holm* (petite île). En examinant la rondeur des rochers de granit qui couvrent une grande partie de la Suède, on ne peut s'empêcher de penser qu'autrefois tous les cantons peu élevés, étaient comme est encore le lac Mälarn, couverts d'eau et d'un nombre prodigieux d'îles qui par le desséchement sont devenus des collines. Sur la hauteur, de l'autre côté de la baye d'Ekolsund, on voit dans le granit, plusieurs trous ronds de trois ou quatre pieds de profondeur, sur un ou deux de large. Ils semblent n'avoir pu y être faits, que par des cailloux mis en mouvement par les eaux.

Bien des gens prétendent que les eaux de la Baltique se retirent de 45 pouces par siècle: quoique la proportion semble un peu forte, les observations dont j'ai parlé, porteraient à les croire.

Les observations sur le retrait des eaux de la Baltique, et sur-tout du golphe de Bothnie sont fort extraordinaires. Dans quelques endroits le long sur-tout de la côte de Suède, on dit communément qu'elles se retirent considérablement, et des

des expériences le prouvent; sur celles de Finlande, elles ont semblé hausser au contraire, et près du Dannemarck et de la Russie, elles sont absolument dans le même état; ceci est prouvé par plusieurs petites îles sablonneuses et si plates (entre autres Salthom), que la partie la plus élevée n'est pas deux pieds au-dessus du niveau de la mer; on fait mention de cette île dans l'histoire de Dannemarck à une époque reculée de six à sept cents ans. Si le retrait de 45 pouces par siècle était égal par-tout, l'île de Sarthom serait près de 24 pieds au-dessus du niveau de l'eau, à dater de cette époque.

Les habitans du pays ont des idées fort étranges sur ces trous ronds, dont j'ai parlé plus haut: ils se sont imaginés que ce sont des espèces de troncs, qu'une fée puissante a creusés dans le granit, pour y recevoir le tribut des passans. Il en est même qui s'imaginent qu'en y jetant quelques pièces de monnaie, la fée les guérira de bien des maladies; et les jeunes filles, qu'elles seront bientôt mariées. Pour vérifier cela, j'ai ôté, non sans peine, l'eau qui remplissait le trou le plus grand, et j'ai effectivement trouvé au fond, trois petites pièces de monnaie, entre autres une de celles que Charles XII, fit frapper à son retour de Bender, en 1718, avec cette inscription *flinck och färdig*



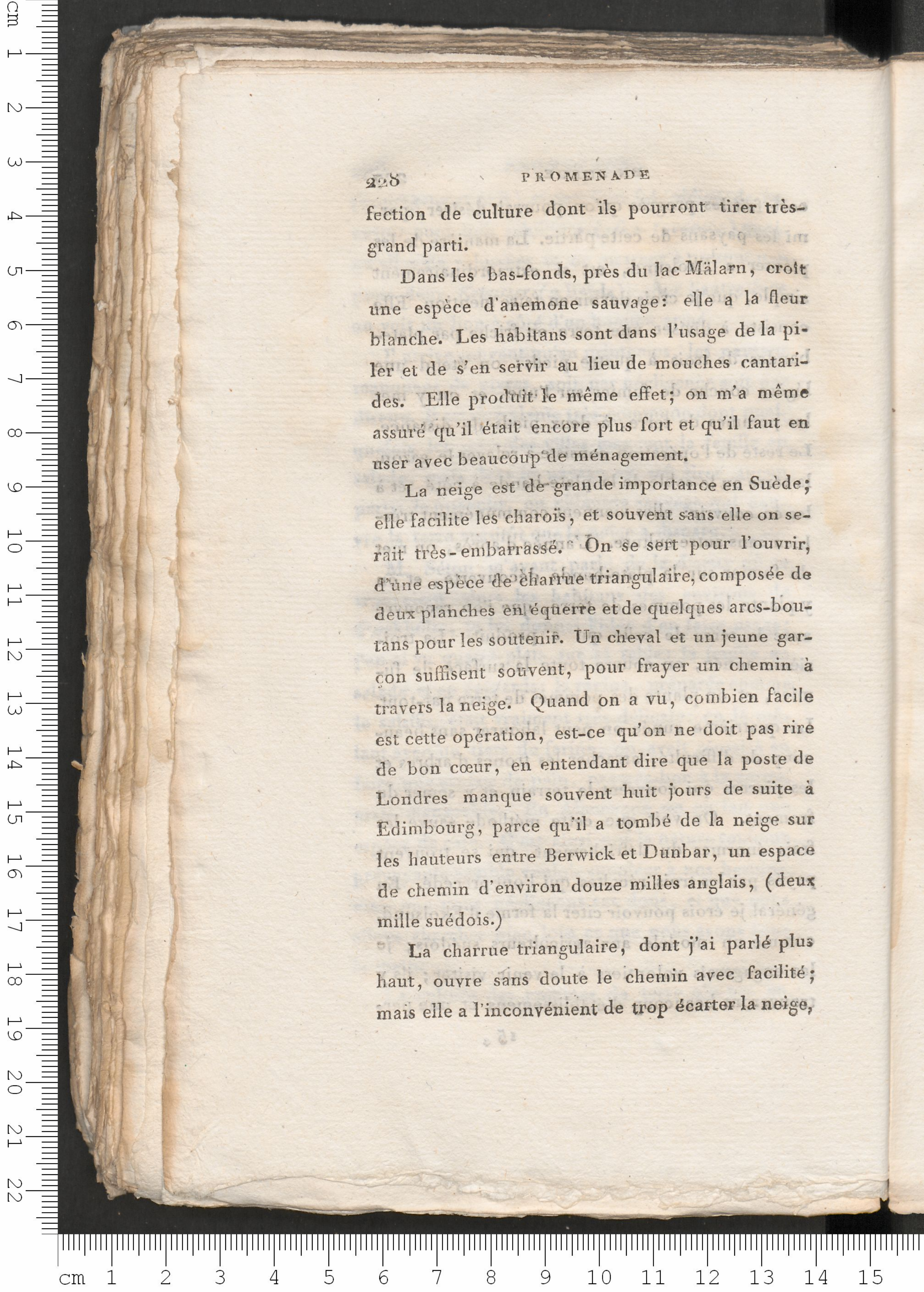
(courageux et prêt) et que l'on fut obligé de recevoir pour huit schillings (16 s. tournois) quoiqu'elles ne valussent et ne passent à présent que pour deux *Krèutser* (2 liards). Sur l'autre face on voit un lion à côté d'un homme armé.

Il arrive souvent qu'au printemps, les paysans manquent de vivres, soit par négligence soit par disette. Il est une plante très-commune dont quelquefois les gens des villes mangent la feuille en salade, mais dont le paysan ne sait tirer aucun parti: le pissenlit, ou chicorée sauvage qui couvre la terre aussitôt que la neige a disparu.

M. Séton m'ayant parlé de la disette où se trouvaient alors les habitans des environs de Stockholm, je lui donnai l'idée d'en faire usage; j'en ai vu quatre plats sur sa table: la feuille en salade et en épinards: la racine, préparée comme le salsifis, était vraiment très-délicate: en la mêlant avec un tiers de farine, on avait réussi à en faire une espèce de pain, pas très-bon à la vérité, mais mangeable. En Allemagne on en fait une espèce de café. C'est ainsi que la nature toujours prévoyante semble vouloir suppléer à nos besoins, mais que nous négligeons ses dons, et que nous allons chercher bien loin ce que nous avons sous la main.

La culture des pommes de terre n'a pas en

core fait les progrès qu'on pourrait désirer, parmi les paysans de cette partie. La manière de les planter à Ekolsund, est si extraordinairement simple, que je crois devoir en faire mention. Elle consiste à diviser une terre en friche par plate-bandes de trois à quatre pieds : on étend une légère couche de fumier sur l'une, et on y met les pommes de terre, à deux pieds de distance. Le reste de l'opération consiste à relever le gazon, la terre ou le sable de la plate-bande à côté, et à les en couvrir : elles viennent communément très-bien sans autre culture. L'année d'après, on met du fumier sur la plate-bande découverte, et on y plante les pommes de terre, que l'on recouvre avec la terre de celle qui a produit. La troisième année, on couvre toute la surface de fumier, et on plante des pommes de terre par-tout. La quatrième année on peut labourer sans beaucoup de difficulté, arracher les troncs d'arbres et les pierres qui couvrent le terrain et y semer du froment. On voit que cette méthode sauve les frais énormes du défrichement, qui se trouvent payés par les trois récoltes qui l'ont précédé. En général je crois pouvoir citer la ferme d'Ekolsund, comme un modèle aux agriculteurs suédois ; je les engagerais volontiers à la venir visiter ; ils y trouveront beaucoup d'établissemens et une per-



fection de culture dont ils pourront tirer très-grand parti.

Dans les bas-fonds, près du lac Mälarn, croît une espèce d'anemone sauvage: elle a la fleur blanche. Les habitans sont dans l'usage de la piler et de s'en servir au lieu de mouches cantarides. Elle produit le même effet; on m'a même assuré qu'il était encore plus fort et qu'il faut en user avec beaucoup de ménagement.

La neige est de grande importance en Suède; elle facilite les charois, et souvent sans elle on serait très-embarrassé. On se sert pour l'ouvrir, d'une espèce de charrue triangulaire, composée de deux planches en équerre et de quelques arcs-boutans pour les soutenir. Un cheval et un jeune garçon suffisent souvent, pour frayer un chemin à travers la neige. Quand on a vu, combien facile est cette opération, est-ce qu'on ne doit pas rire de bon cœur, en entendant dire que la poste de Londres manque souvent huit jours de suite à Edimbourg, parce qu'il a tombé de la neige sur les hauteurs entre Berwick et Dunbar, un espace de chemin d'environ douze milles anglais, (deux mille suédois.)

La charrue triangulaire, dont j'ai parlé plus haut, ouvre sans doute le chemin avec facilité; mais elle a l'inconvénient de trop écarter la neige,

ce qui fait que lors du dégel, on est privé du traînage, trois semaines plue tôt qu'on ne le devrait. M. Hambrœ, homme très-ingénieux, a imaginé une masse solide et pesante de solives, un peu plus large que la voie des voitures et sans angles, avec laquelle on écrase et l'on foule la neige sans l'écarter, ce qui prévient l'inconvénient de la faire disparaître avant le temps. La construction de cette machine est fort simple, n'étant composée que de solives jointes ensemble. Elle est plus coûteuse que la charrue ordinaire, et demande plus de chevaux pour la traîner, mais elle doit durer beaucoup plus long-temps.

Dans les églises suédoises à la campagne, il y a généralement une espèce d'antichambre avant la grande porte, qu'on appelle *Wapen-hus* (la maison des armes). Avant d'entrer à l'église, il est d'usage d'y déposer ses armes et même son bâton. Ceci ressemble assez à l'usage suivi en Ecosse pour engager à boire, *j pledge you* (je vous garantis) c'est-à-dire je vous garantis qu'on ne vous coupera pas la gorge pendant que vous aurez le verre à la bouche. Les armes déposées à la porte de l'église, faisaient voir qu'on était en sureté dans l'intérieur. Les temps où on a été obligé d'imaginer de telles précautions, n'étaient pas beaucoup meilleurs, que ceux de *la liberté* en France.

Dans un enclos de la ferme d'Ekolsund, il y avait deux rennes mâles et femelles: lors de mon premier passage, je les avais vus avec leurs cornes qui semblaient des os desséchés: elles étaient tombées depuis et repoussaient alors. Ils étaient fort privés et mangeaient dans la main leur mousse blanche, mêlée de glace: je m'attendais à les trouver beaucoup plus forts; ceux-ci ne l'étaient pas davantage que des daims ordinaires. La furie que l'on m'a dit quelquefois les posséder et qui les fait attaquer leurs conducteurs, me paraît bien peu à craindre. Sans trop se gêner, il m'a semblé qu'un homme, sans armes, pourrait tordre le cou à une demi-douzaine.

La mousse dont les rennes se nourrissent, est fort délicate: on la mâche aisément; elle a un petit goût de champignon point désagréable: on s'en sert depuis quelque temps dans la médecine, sous le nom de mousse islandique. Les Lapons la préparent comme une espèce de gelée et s'en nourrissent quelquefois, j'en ai goûté moi-même, et quand la gelée est froide, avec un peu de lait et de sucre cela n'est pas mauvais.

On sait que ce joli petit cerf (le Renne) est tout pour les Lapons, c'est par la quantité qu'ils en possèdent qu'un homme est réputé riche; car quoiqu'ils aiment assez l'argent et qu'il y en ait

qui en ont beaucoup, ce n'est que pour avoir des rennes qu'il le considère.

Le renne est vraiment un joli animal: la forme de son pied seule est désagréable. Il est large comme une petite assiette et a au moins six pouces de diamètre: c'est ainsi que la nature le destinant à habiter un pays qui est plus de six mois sous la neige, l'a pourvu d'une corne qui par la surface qu'elle embrasse, l'empêche d'y enfoncer.

J'avais commencé ma longue promenade comme à mon ordinaire sans précaution quelconque, espérant voyager par les carrioles du pays et trouver à vivre où je serais: sir Alex. Séton, après m'avoir fait sentir l'impossibilité de la continuer de cette manière, eut la complaisance de me pourvoir d'un petit coffre de provisions et même d'une petite carriole découverte que les gens du pays appellent *Kerra*. Ainsi équipé je pris congé de lui, et je fus de nouveau visiter Upsal, pour y saluer les personnes qui m'avaient reçu et aussi pour voir la figure qu'auraient les monticules près de la vieille Upsal, depuis la fonte de la neige.

Je fis donc une petite course à *Gamla-Upsala;* l'église paroissiale semble évidemment avoir été destinée à un autre usage: la partie ancienne est une grosse tour quarrée, bâtie en pierre de champ, dans laquelle il y a huit portes de quinze

pieds de haut; on les a murées, mais on les distingue aisément. Vis-à-vis de l'église, au sommet du coteau qui borde le bassin dans lequel Upsal est situé, il y a trois grands monts funéraires, quatre plus petits et environ soixante à quatre-vingts élévations circulaires de deux à trois pieds de haut.

Il est très-vraisemblable que lors d'Odin, cette plaine n'existait pas et était sous les eaux du Mälarn qui venait mouiller le pied de ces collines. L'ancienne histoire de Suède rapporte que les vaisseaux venaient directement de la mer, à *Gamla-Upsala*. Il est très-probable qu'avant que l'embouchure de la rivière à Stockholm eut été élargie, le lac Mälarn devait se dégorger d'un côté par *Soder-Telge* et de l'autre par *Norder-Telge*. Ces deux villes portant le même nom, avec la différence de leurs prénoms de Sud et de Nord, sont également situées sur des bras de mer, qui aboutissent à peu de distance du lac Mälarn.

Comme je rentrais à Upsal, j'entendis que suivant l'usage, un homme au haut du clocher, annonçait les heures au pays d'alentour, avec un porte-voix. La porte du clocher était ouverte: je crus pouvoir profiter de l'occasion pour jouir de la beauté du coup-d'œil; en montant je rencontrai le crieur dans l'escalier. Il me prit apparemment

dans l'obscurité pour un des jeunes gens de l'université; il ne dit mot, mais je le vis sourire: enfin après m'être bien amusé à considérer la beauté de la vue, je voulus descendre: je trouvai la porte fermée et je fus obligé d'attendre jusqu'à l'heure suivante. Pensant que cette cathédrale dans laquelle j'avais déjà été enfermé deux fois, finirait par me jouer quelque mauvais tour, je partis le lendemain de bonne heure, dirigeant ma route vers Sahla pour en visiter les mines fameuses.

LA DALÉCARLIE.

Mines de Sahla. — Fonderies de cuivre d'Awestad. — Usages des paysannes suédoises à l'église. — La mine de Falhun.

On voyage très-bien en Suède, mais ce n'est pas quand on n'a pas de courrier, qui vous précède dix ou douze heures en avant; on irait beaucoup plus vite à pied. Mais comment porter à pied des provisions, du linge, des habits? Je ne pus arriver à Sahla qu'à deux heures du matin, mais les nuits d'été sont superbes en Suède et fort

bonnes à connaître : les allouettes ne cessent de chanter dans les champs, et semblent s'élever pour avoir la vue du soleil, qui est à peine caché sous l'horizon.

La petite ville de Sahla a été bâtie pour le service de la mine d'argent qui est auprès. Cette mine était autrefois fort riche : elle rend peu à présent. Mais, qu'importe au voyageur, la richesse d'une mine? C'est la beauté des travaux, et l'ingénuité des procédés pour extraire le minerai qui l'intéressent. Je ne crois pas que dans toute l'Europe il y ait une mine dont les travaux soient plus intéressans que ceux de Sahla. La profondeur peut être de 900 pieds. Les ouvriers et les curieux descendent les 600 premiers dans un baquet; beaucoup de voyageurs ont parlé de ce baquet comme d'une chose terrible : je ne ferai pas de même : jamais voiture ne m'a semblé plus douce.

Avant de m'y mettre pourtant, je voulus voir descendre quelques ouvriers : aussitôt qu'on les eut perdus de vue, ils entonnèrent un pseaume et arrivèrent sans accident. Je fus voir la machine que l'eau fait mouvoir pour faire monter et descendre les seaux. Un homme examinait et comptait certaines marques faites au cable et levait une soupape, lorsque la dernière paraissait; ce qui faisait

arrêter la machine: tout ceci me sembla très-facile et très-simple. Le nombre des ouvriers va à deux cents, qui tous les jours descendent et montent: il n'arrive guères que deux accidens tous les trois ans: c'est à-peu-près un en cent mille: on court plus de risque dans un bateau, dans une voiture.

Le directeur voulut bien venir avec moi: en empêchant le baquet de toucher à la muraille, il me faisait remarquer les différentes veines, où des ouvriers travaillaient, et où ils arrivaient avec le même baquet en s'attachant à un croc, et le forçant à aller du côté qu'ils voulaient.

A une profondeur d'à-peu-près trois à quatre cents pieds, je commençai à apercevoir le feu qui est au fond et dont jusqu'alors, je n'avais vu que la fumée. Lorsque je fus arrivé au fond, de cet abyme, l'ouverture par laquelle j'étais descendu, paraissait comme une lune, et semblait n'avoir pas plus de trois pieds de diamètre, quoiqu'elle en ait près de trente (*). On est à-peu-près sept à huit minutes à faire ce chemin: il est sûr que vers le milieu, lorsqu'on apperçoit le feu, on fait des réfléxions peu agréables, mais on éprouve aussi une sensation qui fait plutôt plaisir que peine.

(*) 26 pieds sur 19.

La voûte dans laquelle on arrive, est de toute beauté ; elle est très-large et très-élevée. J'y ai rencontré des chevaux attelés à des chariots et allant au trot et même au galop, sans être obligé de me déranger pour les laisser passer.

Les pompes vont en directe ligne jusqu'à l'étage le plus profond ; il est encore trois cents pieds plus bas, mais on ne peut y arriver que par des échelles ; ce qui n'est pas, à beaucoup près, une manière si commode et, comme les Anglais disent, si *gentlman-like* que dans le baquet. J'étais si fort accoutumé à cette sorte de voiture qu'en remontant je regrettais fort, qu'on ne pût en avoir une pareille pour aller à la lune.

On montre chez le directeur le seau dans lequel descendit Charles XI et même celui du prince Frédéric, oncle du roi. Je crains fort qu'on n'y montre pas le mien. On vous fait aussi voir une paire de gants de la reine Ulrique dans une boîte d'argent. Il est vraiment digne de remarque que dans les temps même où les rois de Suède sont les plus tracassés par leurs sujets, s'ils paraissent dans les provinces, il faille absolument qu'ils laissent des espèces de reliques derrière eux.

Les travaux, à la surface de la mine, sont aussi très-intéressans ; une cloche mue par l'eau, avertit quand quelques mouvemens sont dérangés. —

Comme le produit de la mine est peu considérable, on a mis toute l'ingenuité possible, à tâcher de n'en rien perdre ; on pile le minerai, on le réduit en poudre, on le lave, on le brûle etc. etc. enfin on en est venu au point de ne perdre guères que la moitié des frais d'exploitation. Autrefois on gagnait beaucoup : on travaille à présent dans l'espoir de voir revenir ce bon temps.

La culture des terres n'était pas alors d'un profit si considérable : pour le service de la mine et de la fonderie on a mis sous l'eau, 1200 arpens de terre, qui produiraient à présent presqu'autant en herbe, que la mine le fait en argent et en plomb.

Plusieurs voyageurs ont rapporté sur la foi les uns des autres, qne les frais de la mine de Sahla, montaient à 80,000 R. et le produit à la moitié de cette somme. Depuis plusieurs années, le produit n'a monté qu'à 2,000 ducats à-peu-près 6,000 R. et les frais à-peu-près au double (60,000 liv. tournois); mais le produit est en argent et en plomb, et les frais sont en papiers ; en outre ils sont en partie payés par douze paroisses, dont les habitans doivent y apporter annuellement des redevances en bois et en charbon.

Toute la montagne est de pierres calcaires, si les communications dans l'intérieur du pays

étaient un peu plus faciles, on en pourrait tirer un parti avantageux. Le résidu du minerai qui forme une espèce de marne, m'a semblé très-propre à fertiliser sur-tout des prairies humides.

Des travaux tels que ceux de la mine et de la fonderie de Sahla, font honneur à une nation, et l'on doit réellement regretter que tant d'industrie et de savoir ne soient pas plus profitables. (*)

La mine superbe de Dannemora est très-connue; c'est là le véritable Potose suédois. C'est de cette mine que vient le meilleur fer de l'Europe: une masse énorme de rocher semble être entièrement de fer et pour en avoir le minerai il suffit d'en briser les pierres. On y a creusé un abyme prodigieux dans lequel on descend aussi par un baquet: on assure qu'il a plus de deux mille pieds de circonférence: sa profondeur est de sept à huit cents pieds. Dans ces derniers temps, on a commencé à travailler sous terre: cela vaut beaucoup mieux, car il se détache quelquefois des pierres de la muraille, qui blessent les ouvriers. Le fer s'en fabrique à Löfta et à Suderfors, qui sont des forges très-considérables.

(*) On peut s'apercevoir, que comme à mon ordinaire, j'évite les trop grands détails : on peut les trouver dans vingt livres *pittoresques*.

Je partis encore la nuit ou du moins le temps de la nuit: on va mieux, il est vrai, parce que les postillons et les chevaux sont à la maison, mais c'est très-fatigant. Devers minuit, dormant presque tout de bout, je demandai à la poste la chambre des voyageurs. Dans cette chambre il y a toujours deux lits; en m'y conduisant, on me dit qu'*une madame* était couchée dans un des deux. Cette idée d'avoir *une madame* à mon côté, me tracassait; et je ne pouvais pas reposer tranquillement; comme elle se trouvait éveillée, je liai conversation; elle me parla de sa famille et de son pays: »Vous êtes mariée sans doute? « »Oui sûrement. « — »Et vous avez des enfans? « — »Deux. « — » Quel âge a le plus jeune? « — »Trente-trois » ans. « Je ne sais ce que c'est, mais ces trente-trois ans opérèrent sur mes sens comme l'opium le plus fort; la *madame* n'avait pas achevé de prononcer cette courte phrase, que déjà je dormais profondément.

Les gens dans cette partie ont une propensité singulière, pour vous faire marcher du côté de Stockholm; plusieurs fois je fus obligé de les faire revenir dans le chemin que je voulais suivre. J'arrivai enfin à Avestad: c'est là, que l'on rafine le cuivre de Falhun. La fonderie est très-considérable: c'est sur-tout les planches de cuivre pour

les vaisseaux qu'on y fabrique, et des pièces rondes que l'on envoie dans tous les pays de l'Europe, pour y être frappées aux armes du prince. A quelque distance est Biurfors, où l'on fabrique le fil de laiton; cette fonderie appartient à M. Wharendorf.

Aussitôt qu'on approche du *Dal-Elfven* (la rivière de la vallée) (*), le pays prend toute une autre figure; on pourrait presque dire, comme mon homme en Irlande, *qu'il a l'air beaucoup plus naturel*. Ce ne sont plus ces rochers détachés, couverts de sapins ou tout nuds; c'est une suite de collines qui s'élèvent en remontant la rivière et qui sont cultivées pour la plupart, et toujours couvertes de terres. Cette rivière est vraiment fort belle et très-large. Différentes cascades interrompent le cours de la navigation, et c'est réellement fâcheux; sous un climat moins rude, on aurait pu remédier à cet inconvénient par des écluses; mais ici la gelée suspendrait la navigation pendant plus de six mois. La cascade dont on a profité pour la fonderie d'Avestad, peut avoir quinze pieds d'élévation; le froid était si vif

l'hiver

(*) *Dalarne* (les vallées) nom de la Dalécarlie en Suédois, *Dale-Karl* (homme de la vallée, *Dalécarlien*) au pluriel *Dalar-Karlarne* (gens des vallées, Dalécarliens).

l'hiver dernier, que la partie à laquelle l'on a été obligé de mettre un niveau pour le mouvement des roues, était gelée.

La vallée que le Dal-Elven arrose, est superbe, cultivée et très-peuplée: elle forme la province de la *Dalécarlie*, dont les braves et nombreux habitans ont plus d'une fois sauvé le royaume et qui, dans tous les temps, doivent être considérés comme le plus ferme appui de la couronne.

C'était un dimanche, je fus à l'église, j'y vis les femmes comme à l'ordinaire sur le côté gauche, et comme à l'ordinaire aussi toujours fidelles à leurs mouchoirs, dont elles s'essuyaient fréquemment les yeux.

Le mouchoir en Suède, est diversement employé par les gens de différens rangs: en se rendant à l'église, les paysannes, qui sont communément proprement vêtues, ont un livre et un mouchoir blanc à la main, ce qui ne les empêche pas cependant de se moucher avec les doigts. Quand le sermon est commencé, il est d'usage pour elles, d'abord de soupirer bien haut, puis de sanglotter et de s'essuyer les yeux avec le beau mouchoir; j'en ai vu qui ne pouvant pleurer, se pinçaient le nez avec vigueur jusqu'à ce qu'enfin une larme ou deux eût humecté le mouchoir.

Dans les rangs plus relevés, il est d'usage avant d'entrer dans une maison de s'arrêter à la

porte, pour y déployer un mouchoir blanc dont on fait sortir un grand bout hors de la poche: la longueur qui en sort est dans certaines provinces absolument une marque de distinction; je me rappelle avoir vu quelques grandes dames, qui le laissaient ainsi pendre presque à terre. Dans tous les cercles des provinces, on peut être assuré que les hommes *habillés*, n'y manquent presque jamais: c'est un usage, à ce qu'il semble fort indifférent, que chacun suit sans trop savoir pourquoi (*).

Les paysans de cette province, sont communément très-vigoureux; on les employe plus volontiers que d'autres, aux travaux de la terre. Leur grand nombre les oblige à sortir de leur pays pour chercher du travail ailleurs; ils se répandent par toute la Suède à des distances considérables, chaque bande a une espèce de chef, qui la conduit et qui fait les marchés.

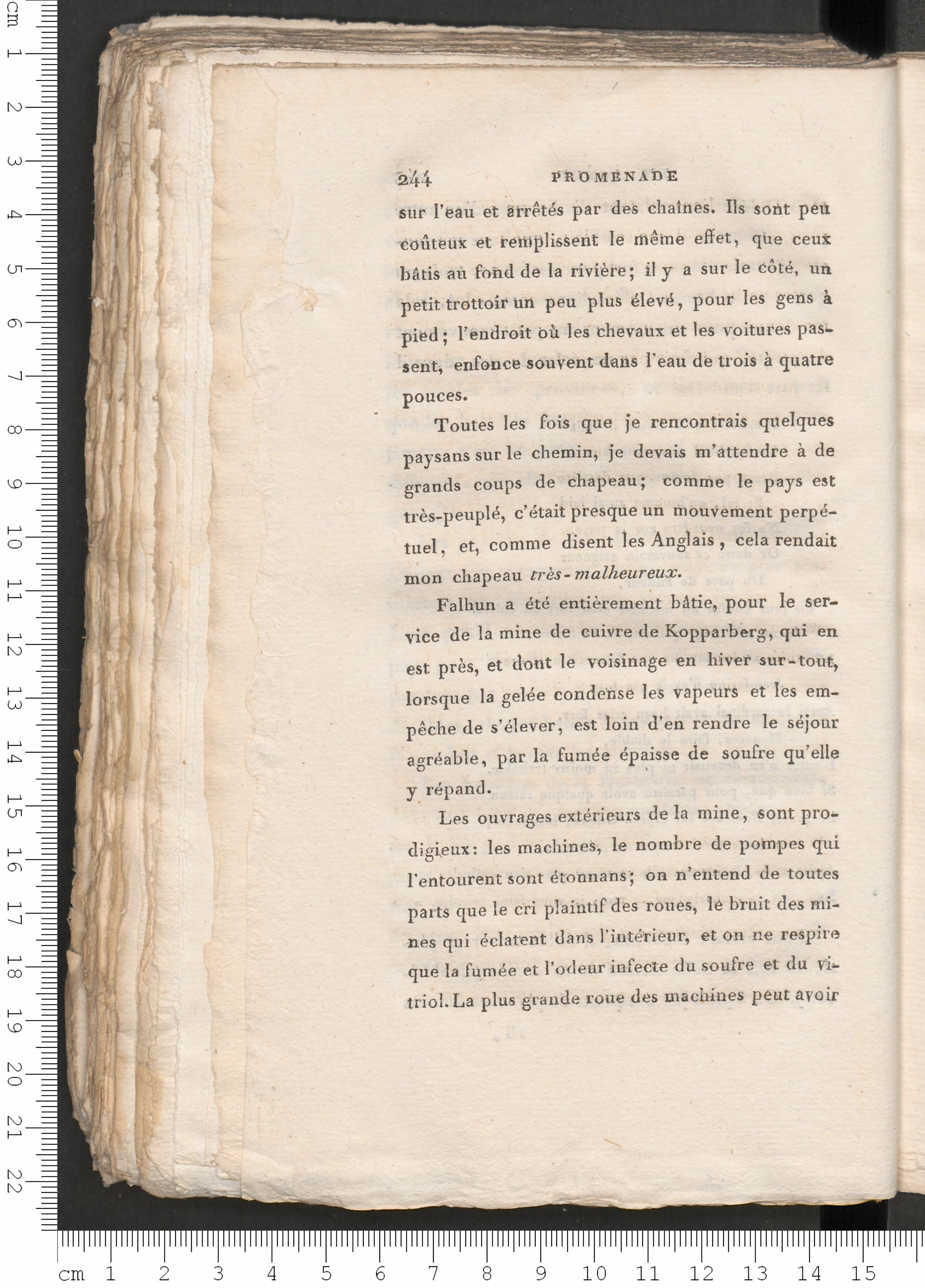
Les habitans de la Dalécarlie se ressouviennent fort bien des services qu'ils ont rendus à l'état et en parlent souvent; ils se croyent réellement d'une race supérieure aux habitans des autres provinces: causant avec un petit bout d'homme du pays, employé à quelque école, il m'assura tranquillement dans la conversation, que

(*) Cet usage existe aussi presque par-tout en Allemagne.

trois Dalécarliens valaient dix hommes d'un autre pays. Comme il me semblait, que sans me vanter, j'aurais été assez fort pour assommer trois ou quatre petits bossus Dalécarliens comme lui, cela me donna pour un moment un petit mouvement de vanité, qui finit par un éclat de rire, dont il fut fort scandalisé...

N'aguères qu'à Rome il était
Un cardinal très-contrefait:
Bossu par devant, par derrière,
Et tel, qu'homme aussi laid
Ne fut peut-être sur la terre.
Or donc ce souverain seigneur
Du pays de laideur,
Un jour contre un meunier était fort en colère.
Je ne sais trop qui causait sa fureur:
L'histoire seulement dit que dans cette affaire,
Jean-farine n'avait pas tort.
Aussi le cardinal avait beau crier fort,
Menacer, faire le diable,
L'autre n'en devenait ni plus ni moins traitable.
Si bien que, pour paraître avoir quelque raison
Le prélat *Bossecot* lui dit: » Gueux, misérable,
» Je te ferai mettre en prison. «
A ces mots, froidement, le meunier sans rien craindre,
Répondit, » monseigneur... moi, je vous ferai peindre. »

Pour arriver à Falhun, il fallut traverser plusieurs fois la belle rivière de *la vallée* (dahl Elven). On a pratiqué des ponts de planches flottans



sur l'eau et arrêtés par des chaînes. Ils sont peu coûteux et remplissent le même effet, que ceux bâtis au fond de la rivière; il y a sur le côté, un petit trottoir un peu plus élevé, pour les gens à pied; l'endroit où les chevaux et les voitures passent, enfonce souvent dans l'eau de trois à quatre pouces.

Toutes les fois que je rencontrais quelques paysans sur le chemin, je devais m'attendre à de grands coups de chapeau; comme le pays est très-peuplé, c'était presque un mouvement perpétuel, et, comme disent les Anglais, cela rendait mon chapeau *très-malheureux*.

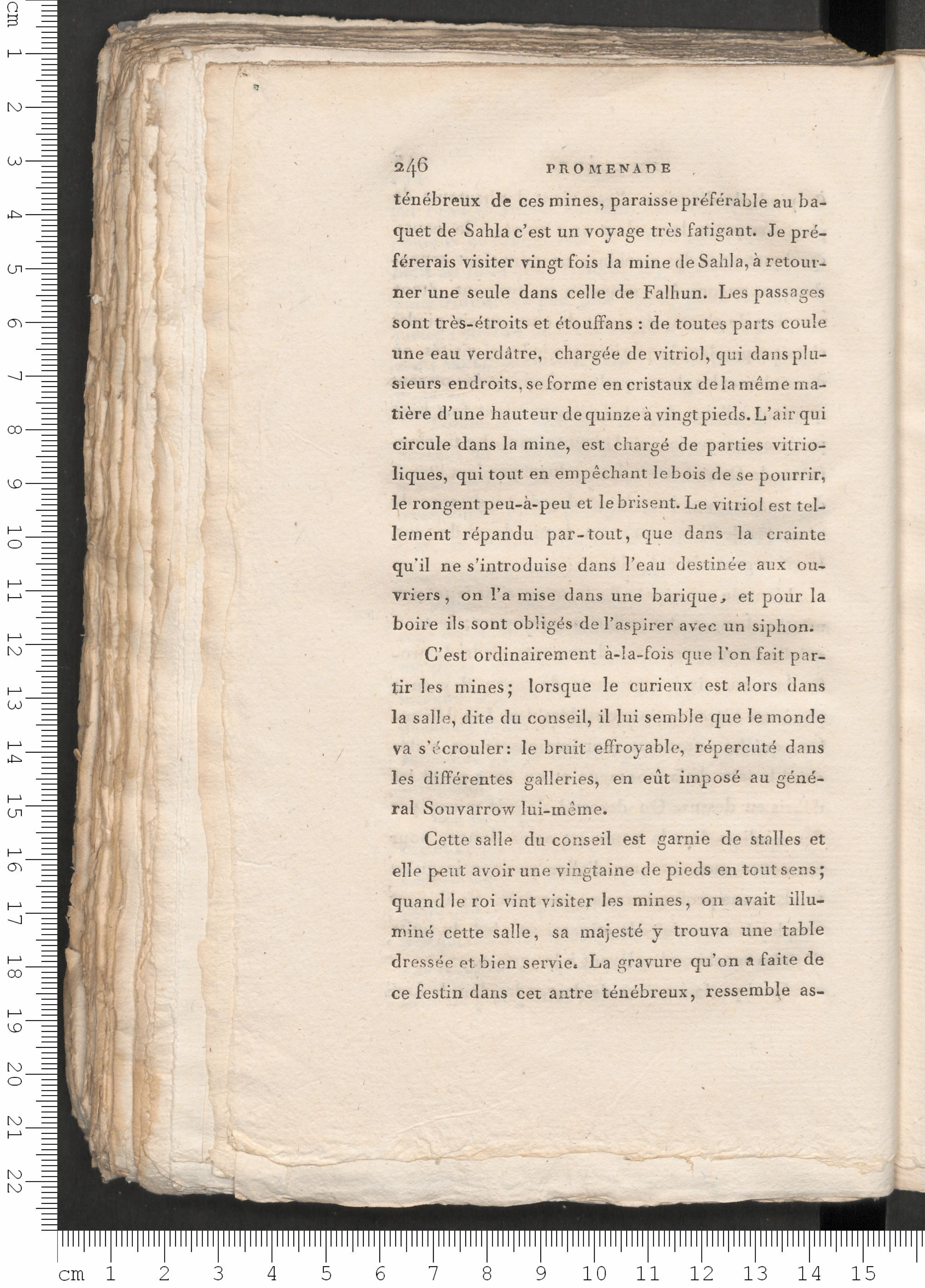
Falhun a été entièrement bâtie, pour le service de la mine de cuivre de Kopparberg, qui en est près, et dont le voisinage en hiver sur-tout, lorsque la gelée condense les vapeurs et les empêche de s'élever, est loin d'en rendre le séjour agréable, par la fumée épaisse de soufre qu'elle y répand.

Les ouvrages extérieurs de la mine, sont prodigieux: les machines, le nombre de pompes qui l'entourent sont étonnans; on n'entend de toutes parts que le cri plaintif des roues, le bruit des mines qui éclatent dans l'intérieur, et on ne respire que la fumée et l'odeur infecte du soufre et du vitriol. La plus grande roue des machines peut avoir

60 pieds de diamètre, l'eau vient des hauteurs de plusieurs petits lacs, dont on a ménagé le cours. Quelques-unes des machines ne pouvaient cependant pas encore être mises en mouvement, étant remplies de glaces, épaisses de cinq ou six pieds; c'était cependant le 4 de juin que je les ai visités, on devait briser les glaces quelques jours après : on sent qu'étant à l'abri du soleil elles auraient fort bien pu s'y conserver jusqu'à l'hiver suivant. Le thermomètre de Celsius avait descendu ici pendant l'hiver de 1798 à 1799, jusqu'a 40 degrés au dessous de zéro, (32 de Rhéaumur): un demi-degré de plus, le vif argent eût été gelé.

L'entrée principale de la mine s'est faite par un éboulement des galleries inférieures; le trou qu'elle forme, peut avoir deux cents pieds de profondeur sur six à sept cents de tour; il y en a plusieurs autres moins considérables. Les décombres qui les entourent sont immenses; on a déchiré le sein de la montagne et on en a porté les débris en dessus. On descend dans la mine, par des escaliers dont la pente est assez douce, pour permettre aux chevaux d'aller presque jusqu'au fond, à une profondeur de 150 toises. où ils sont employés à conduire le minerai au pied du puits, d'où les machines l'enlèvent à la surface.

Quoique la manière de descendre dans le fond



ténébreux de ces mines, paraisse préférable au baquet de Sahla c'est un voyage très fatigant. Je préférerais visiter vingt fois la mine de Sahla, à retourner une seule dans celle de Falhun. Les passages sont très-étroits et étouffans : de toutes parts coule une eau verdâtre, chargée de vitriol, qui dans plusieurs endroits, se forme en cristaux de la même matière d'une hauteur de quinze à vingt pieds. L'air qui circule dans la mine, est chargé de parties vitrioliques, qui tout en empêchant le bois de se pourrir, le rongent peu-à-peu et le brisent. Le vitriol est tellement répandu par-tout, que dans la crainte qu'il ne s'introduise dans l'eau destinée aux ouvriers, on l'a mise dans une barique, et pour la boire ils sont obligés de l'aspirer avec un siphon.

C'est ordinairement à-la-fois que l'on fait partir les mines; lorsque le curieux est alors dans la salle, dite du conseil, il lui semble que le monde va s'écrouler: le bruit effroyable, répercuté dans les différentes galleries, en eût imposé au général Souvarrow lui-même.

Cette salle du conseil est garnie de stalles et elle peut avoir une vingtaine de pieds en tout sens; quand le roi vint visiter les mines, on avait illuminé cette salle, sa majesté y trouva une table dressée et bien servie. La gravure qu'on a faite de ce festin dans cet antre ténébreux, ressemble as-

sez à celle de Lucifer au milieu de ses pairs. On a gravé sur la muraille les noms de Gustave III, Gustave IV et du prince Charles de Sudermanie.

Voulant descendre tout-à-fait au fond de la mine, je suivis le conducteur sur une échelle de 75 pieds de haut, qui conduit au puits le plus profond. Il était alors à 168 toises de la surface. Pendant qu'avec beaucoup de précautions nous avancions un pied après l'autre, plusieurs grosses pierres tombant du sommet, menaçaient en frappant les murailles, de nous envoyer au fond, plus vîte que nous ne voulions. Il n'est dans ce cas, qu'à se coller sur l'échelle et à attendre son sort; elles passèrent heureusement à côté, sans toucher personne. On trouve dans l'intérieur de cette mine, des écuries pour une douzaine de chevaux, et une grande forge pour réparer les fers des machines.

Le feu a pris, il y a quelque temps, dans l'intérieur de cette mine, j'ai été jusqu'à l'endroit; on ne peut douter que le feu y soit, l'air y est étouffant et les pierres brûlantes, mais il n'a pas encore paru au dehors; il sort un peu de fumée, qui pourrait faire craindre une explosion.

On ne saurait trop se louer de la complaisance des administrateurs, dont l'un descend avec tous les étrangers au fond de la mine; il faut que toutes les semaines, les machines soient visitées entiè-

rement et l'on choisit le jour, où il se présente des curieux. La mine de *Koppar-berg*, (montagne de cuivre) n'est pas si riche à présent qu'elle l'a été; mais elle est encore très-profitable. 1500 ouvriers y sont employés: outre le cuivre, on en retire aussi quelque peu d'argent, et de ce dernier un peu d'or.

La grande vallée de la Dalécarlie. — Nombre et préjugés des habitans. — Le dialecte Dalécarlien. — Manufacture de porphire à Elfvesdale. — Usages. — Les quatre grands villages. — Mora. — Gustave-Vasa.

Traversant un pays assez fertile et toujours agréable et peuplé, je m'arrêtai pour voir une maison appelée Årness, dans laquelle Gustave-Vasa s'était caché pendant sa fuite. Les réparations et l'entretien des différens endroits où Gusta-Vasa a reçu asile, sont faits aux dépens du gouvernement; les timbres énormes qui composent la bâtisse de ces maisons, paraissent bien étonnans. On donnait alors au bois le temps de grandir. Ces arbres sont communément plus que trois fois aussi gros, que ceux que l'on employe à présent.

Le propriétaire de cette maison a cru exciter

davantage l'intérêt, en mettant dans la chambre qu'il prétend avoir été celle de Gustave, des figures étranges de Dalécarliens armés, de vieilles arquebuses, des flèches et quelques vieux livres. Il peut sans doute avoir raison, vis-à-vis de gens très-ignorans; mais il se trompe fort vis-à-vis de l'homme qui sait le moins du monde raisonner. On sait fort bien, que Gustave alors n'avait pas de lit de parade avec des couronnes sur les rideaux, ni d'autre garde que la providence, et qu'enfin il était caché dans le lieu le plus secret.

A quelque distance, j'apperçus de dessus la hauteur, la plaine superbe de Tuna, et les villages nombreux qui la couvrent. Je passai pour la cinquième fois la belle rivière qui la traverse. J'arrivai bientôt à Hus-hagen chez M. de Nordin, gouverneur de la province. Cette maison est située près d'une grande cascade de la rivière *de la vallée.* Sur la péninsule qui s'en approche le plus, la reine Marguerite de Valdemar, avait bâti un château fort, dans lequel elle avait placé quelques troupes danoises en garnison; il est en ruines à présent, mais on y distingue encore trois fossés profonds qui en défendaient l'approche.

Au milieu de la vallée est un rocher appelé *Buller Klac* (le rocher du bruit) à cause du bruit des cascades. Il a à peine quarante pieds de haut, et du

sommet par un beau temps, j'ai distingué 35 villages, entre les montagnes qui forment la vallée. Aucun pays ne peut offrir une population plus grande; si toute la Suède était peuplée en proportion, il y aurait plus de trente millions d'habitans: mais cette vallée de la Dalécarlie est la seule qui le soit autant. Au sommet de *Buller-Klac*, on voit une grosse masse de granit, touchant la terre par trois côtés: quelques paysans m'ont assuré, qu'un certain géant l'avait placé là, pour servir de monument à quelque haut fait.

Je fus le dimanche à l'église de Tuna; ce fut réellement pour moi un spectacle intéressant, de voir la foule qui y était; je suis sûr qu'il y avait plus de huit mille personnes. Les femmes comme à l'ordinaire étaient séparées des hommes. En entrant dans l'église je ne me rappelais pas cette particularité et sans y faire attention, j'avais tout simplement été me placer sur le premier banc que j'avais vu, et dans lequel il se trouvait quelques jeunes filles. Le bédaut vint bientôt me prendre et me fit placer parmi les hommes. Tout ce monde était très-proprement vêtu et ce qui paraîtra étrange pour des paysans, presque tous avaient des gants blancs. La sortie de l'église est vraiment étonnante, c'est comme un fleuve qui se répand au loin; généralement alors les femmes mariées vont en-

semble, et les jeunes filles d'un autre côté et seules, ainsi que les hommes.

Près de la paroisse est un précipice de cent et quelques pieds de profondeur dans lequel les paysans jetèrent en 1600, le gouverneur Jacques Räf et plusieurs autres personnes qui ne voulaient pas reconnaître l'usurpation de Charles IX, et voulaient rester fidelles à son frère Sigismond, roi élu de Pologne. Ces princes étaient tous les deux, petits-fils de Gustave-Vasa et fils de Jean III, le frère barbare d'Eric XIV.

Poussé par le désir de connaître tout-à-fait cette belle vallée, je me déterminai à aller jusqu'à l'atelier de porphyre à Elfvesdale. La quantité de villages que l'on rencontre dans cette vallée est vraiment surprenante; pas un pouce de terre n'est sans culture. J'arrivai le soir à Lecksand : ce pastorat est sans contredit le plus considérable de la Suède; il contient 11,000 habitans dans un espace très-circonscrit; il a aussi plus de revenus que quelques évêchés. On assure que lorsqu'il vaqua, un évêque le demanda au roi, qui ne crut pas pouvoir permettre à un évêque de devenir curé.

La personne qui possède à présent ce pastorat, est *dom prost* (le doyen) Fant. Il était avant, doyen de Vesterôs. Je fus me présenter chez lui et j'en

fus fort bien reçu. Les habitans connaissant son mérite et voulant l'avoir pour pasteur, envoyèrent une députation au roi pour le lui demander. Celui qui portait la parole adressa (m'a-t-on dit) cette apostrophe à Sa Majesté, dans son jargon un peu rude. » *Du skall gif os, dom-prost fant* » *for Wör präst, or vi skall tag din crown frón* » *dig* (*). « Le roi qui n'avait point envie d'être détrôné, leur a bien vîte donné le prêtre qu'ils voulaient avoir. L'usage de ces bonnes gens est de tutoyer tout le monde, et le souvenir des services de leurs pères, leur donne quelquefois un petit ton, qui serait arrogant, pris par d'autres, mais qui n'est que bonhomie chez eux.

Lecksand est situé au débouchement de la rivière Dahl-Elfen du grand lac Sillian; c'est sur les bords de ce lac que sont situées trois paroisses, de celles qu'on appelle par distinction les quatre villages de la Dalécarlie; ces trois paroisses sont Lecksand, Rättwik et Mora; la quatrième est Tuna. Le lac Sillian, y compris la partie qu'on appelle lac d'Orsa, a près de huit milles de long: on voit naviguer dessus quatre ou cinq petits vaisseaux de 3, à 400 tonneaux qui ont été cons-

(*) Tu nous donneras le Doyen Fant pour prêtre, ou nous t'ôterons la couronne.

truits absolument pour sa navigation; ils vont chercher le fer des forges qui sont à l'autre bout. Le niveau de la vallée est fort au dessus de celui de la rivière, mais son fond est de sable, la neige en se fondant creuse et ravage le terrain, et la rivière ronge souvent ses bords.

Tout le pays est possédé par les paysans, qui ont chacun leurs propriétés, séparées par des hayes de bois sec. Les grandes neiges de l'hiver écraseraient, m'a-t-on dit, les hayes vives, qui pourraient certainement croître dans ce pays et encore mieux dans le sud de la Suède. Les paysans Dalécarliens se sont ligués entre eux pour empêcher les habitans des autres provinces d'acheter des terres dans la leur, si sur-tout, ils étaient des gens au dessus de leur classe. Leur distinction à cet égard est fort simple. Comme l'usage chez eux est de ne pas avoir de boutons à leurs habits, il suffit d'en porter, pour leur inspirer de la méfiance; ils appellent *Knapt herre* (messieurs à boutons) toute personne qui en porte, et cette appellation est un terme de reproche, dont ils se servent même quelquefois entre eux, lorsqu'ils sont mécontens.

Leurs habits qui sont généralement noirs ou blancs, ne sont jamais attachés qu'avec des agrafes, et ressemblent assez à ceux des Quakers. Chaque village a quelque couleur et quelques usa-

ges particuliers. Les enfans sont ordinairement habillés avec une tunique jaune, dont la couleur est fabriquée dans le pays, avec l'écorce et la feuille du bouleau. Les enfans et les femmes ont quelquefois des boutons, mais jamais les hommes.

Je traversai des collines bien cultivées le long du lac Sillian, et je fus me présenter chez le curé de Rättwick. Chemin faisant je rencontrai beaucoup de paysans; tous avaient un petit sac de cuir, contenant leurs provisions. Ils ne feraient pas deux pas sans l'avoir : les femmes qui conduisent les bestiaux ont toujours en outre, une espèce de poche pleine de farine et de sel, dont elles leur donnent une pincée de temps en temps, pour les engager à les suivre. Elles ont aussi souvent un enfant dans un sac de cuir attaché sur les épaules. Elles le portent même à l'église, pendant le sermon, elles le tiennent sur leurs genoux; pour prévenir les cris des enfans, on leur met alors dans la bouche, comme à l'instant du baptême, une boule de pain et de sucre enveloppé dans du linge. Ceci ressemble assez à l'usage de l'Irlande rapporté page 268 du volume qui traite de ce pays.

Près des églises, il y a toujours nombre de maisonnettes en bois, où les paysans mettent leurs chevaux pendant qu'ils sont à la *messe*. Cet usage est assez général dans tout le nord de la Suède.

La chaîne des montagnes de porphyre, commence près de Rättwick et continue pendant un espace de 7 à 8 milles autour du lac, et loin dans l'intérieur des terres. De la hauteur, près de ce village, la vue du lac est fort belle: au milieu, est l'île de Solerö: elle n'a guères qu'un demi-mille de long, elle contient cependant une paroisse de 1200 habitans; celle de Rättwick en a près de 10,000.

Je traversai ensuite quelques bois, mais toujours un pays très-habité. Jusqu'alors je n'avais eu que des hommes pour me conduire; les trois postes suivantes, j'eus le plaisir d'avoir une jeune fille et deux grands-mères sur le devant de mon kerra. Ces bonnes femmes me contaient l'histoire de leurs familles dans leur jargon, et je puis assurer que quoique les Suédois ne l'entendent pas, il m'était plus facile à comprendre que le suédois même.

Je passai près de Mora, j'aurais été fort tenté d'y aller sur le champ, mais je voulais completter le tour du lac, et je fus me présenter chez le pasteur d'Orsa le docteur Gezelius. Cette paroisse peut avoir 7,000 habitans. Mais comme elle approche des montagnes elle est fort étendue: il n'y a guères que les bords du lac, qui soient cultivés, le reste du pays est couvert de bois.

Il y a quelques villages dans les environs habités par des Finois, qui parlent leur langue; ils savent aussi le suédois, mieux que les Dalécarliens qui ne les aiment guères et les jalousent. On croit généralement dans le pays que ce sont des Lapons qui se sont fixés; mais le pasteur d'Orsa m'a assuré que les premiers habitans de ces villages sont venus s'y fixer, il y a environ 150 ans, après que leur pays, la Finlande, eut été dévastée par les Russes sous Gustave-Adolphe, et les derniers sous Charles XII. Le grand-père du pasteur, lui-même, était finois et était venu dans le pays en 1718. La cure d'Orsa, était dans sa famille depuis cette époque.

Les femmes mariées portent ici, un ruban blanc sur la tête, et les filles un rouge. Dans la paroisse de Mora, elles ont un usage fort étrange: elles portent leurs chemises de deux pouces au moins plus longues que le jupon: on m'a assuré que c'est une marque de richesse; celles (parmi les paysannes) dont la chemise déborde le plus, sont réputées les meilleurs partis, et sont les plus recherchées. Les dames du Portugal (à ce qu'on m'a assuré) bordent communément la leur avec une dentelle magnifique; voilà comme les usages se rapprochent.

Les habitans sont assez bonnes gens, mais très-défians;

défians; l'année d'auparavant (en 1798) ils arrêtèrent deux voyageurs dont les passe-ports ne leur semblèrent pas en règle et les ramenèrent avec quatre hommes armés à Mora. La raison que les paysans me donnèrent de cette incartade, c'est que l'un des deux avait la barbe très-longue, un bas noir et un bas blanc, et des culottes déchirées, et qu'il avait donné quelques Shellings de trop au postillon. Comme ma barbe était faite, que mes bas étaient de la même couleur, et que je ne payais que ce qu'il fallait, je fus fort bien traité.

Ce fut encore une bonne femme, bien jaseuse, qui me conduisit: elle ne devait venir avec moi que jusqu'à un village où le curé m'avait adressé. Il m'avait donné un petit mot,, *contenant suivant l'usage*, quatre grandes pages pour recommander à un homme de me fournir un cheval. Cet homme ne se trouva pas chez lui; m'adressant à la bonne femme; » est ce que tu voudrais me laisser ici » mère? « — » mais mon cheval est si fatigué. « » Eh bien donne-lui ce verre d'eau de vie. « (elle le prit et le but). » C'est fort bien, ajouta-t-elle, » mais quand nous serons arrivés, le pauvre che- » val ne pourra plus aller. — « » Eh bien! tu lui » en donneras un autre « lui-dis-je. Alors sans plus balancer elle remonta sur le *Kerra* et

acheva la traite qui était bien de cinq milles.

Je crus pouvoir ici m'écarter de ma règle, je la payai bien, et de plus je fis donner de l'herbe au cheval: la pauvre femme semblait très-reconnaissance et me répétait souvent *so beshelig*: (si obligeant) en me prenant les mains.

Il est étrange réellement que les Suédois ne puissent comprendre les Dalécarliens. La seule différence qui me paraisse sensible, dans les deux langues, c'est que ceux-ci abrègent les mots en retranchant ordinairement la dernière syllabe et quelquefois mettant la derniere en avant. Il y a bien aussi quelques mots qui diffèrent, mais la plupart ont rapport à l'anglais, ce qui m'aidait à comprendre; ainsi un cheval se dit *häst* en suédois et *horsa* en Dalécarlien, une cuiller *Shee* en suédois et *Spona* (*) en Dalécarlien etc. etc. L'accent d'ailleurs est très-aigre et change à chaque paroisse.

Plusieurs auteurs prétendent, qu'en lisant l'islandois aux Dalécarliens, avec l'accent qui leur est propre, ils l'entendent aisément. Le professeur Enbergius dit positivement, *Dalica et islandica per omnia adeo sunt similes. Ut, quando islandica accentu dalico legitur, omnes Dalecarlicam esse*

(*) Ces deux mots se disent en Anglais *Horse* et *Spoon*.

judicent; id quod experimento certior factus (*) Jean Ihre va plus loin encore, il prétend que cela fût prouvé à Upsal en 1692. Les Dalécarliens y étaient assemblés, et ne sachant comment s'y prendre pour leur faire entendre le service divin, on s'avisa de leur lire l'évangile en Islandais, et ils l'entendirent très-bien.

Je ne prétends pas dire que l'islandais et le dalécarlien ne soient pas semblables en bien des points, comme à-peu-près tous les dialectes du Nord, et peut-être plus, mais l'exemple rapporté ici me paraît un peu apocryphe. Le silence et l'attention de l'auditoire dans un cas pareil, à mon avis ne prouverait rien: je me rappelle d'avoir entendu prêcher en Italien à Stockholm et quoique l'auditoire fût nombreux et fort tranquille, il y avait tout au plus quatre ou cinq personnes qui comprissent ce que le prêtre disait. On doit sentir que si personne n'y eût compris un mot c'eût été la même chose. D'ailleurs où était la nécessité de prêcher les Dalécarliens en islandais, puisque chez eux-mêmes, les ministres m'ont souvent as-

(*) » Le dalécarlien et l'islandais, sont tellement semblables, que quand on lit l'islandais avec l'accent dalécarlien, on le croirait la même langue: je m'en suis assuré positivement par plusieurs expériences. «

suré qu'on les avait toujours prêchés en suédois, comme on le fait à présent.

En fait de choses de ce genre, les savans ne se font guères de scrupule d'affirmer une chose douteuse et elle se répète comme une vérité incontestable. Si quelque voyageur finois allait se donner la peine de confronter en Hongrie, sa langue maternelle avec celle des habitans de ce pays, j'aurais grand-peur que les assertions du même Jean Ihre, que j'ai rappportées page 156, ne se trouvassent un peu hasardées.

Les érudits dans la Grande-Bretagne croient que le Dalécarlien est un dialecte du langage celtique, ainsi que le bas-breton, le gallois et l'irlandais. J'ai vu cette assertion répétée dans je ne sais combien de livres; le langage de cette province n'a cependant aucun rapport au celtique. Il diffère du suédois, sans doute, ainsi que le patois du Jämeteland, de l'Hériedale et des autres provinces du Nord: il en diffère cependant davantage, par l'isolement de la Dalécarlie. L'idiôme gothique, qui est la source commune de toutes les langues du Nord, y semble mieux conservé. Les habitans ne fréquentant point les étrangers, n'ont jamais pu adopter des mots de leur langue; tandis que les Suédois adaptent tous les jours à leur idiôme, une foule de mots de toute espèce et sur-

tout de français. En ajoutant un a, à l'infinitif de nombre de verbes terminés en *er*, les élégans les *suédifient* à l'instant, ainsi on dit souvent *marchéra*, *échaufféra*, *commandéra*, *passéra etc. etc.* On sent que de pareilles locutions n'iraient pas trop bien dans la bouche d'un Dalécarlien.

Les habitans de la Dalécarlie ont cependant aussi, une manière vicieuse d'articuler les mots, en plaçant souvent une consonne devant le mot, quand il commence par une voyelle, et alors leur dialecte se rapproche de l'anglais. Par exemple les Dalécarliens prononcent *Vord* le mot suédois *Ord* (mot, parole). D'autrefois ils renversent le mot tout-à-fait et disent *ragiö* pour *giöra*, (faire) *jasel* pour *selia* (vendre). Ainsi que certains peuples de l'Italie, les Languedociens, et les Gascons disent *chesa co* pour *cosa c'e*, (qu'est-ce que c'est); — mais c'est assez, si les étymologistes veulent trouver des restes de la nation Celtique en Suède, ils ont plus de probabilité de succès, de les chercher parmi les Finois et les Lapons, dont les ancêtres étaient les anciens habitans du pays, que parmi les descendans des Goths d'Odin.

Je n'ai point prétendu dire dans cette remarque que le Dalécarlien n'avait point de rapport à l'Islandais, bien loin de là: le rapprochement des différens *pater noster*, rapportés dans *l'historia*

linguæ dalecarlicæ, entre les trois principaux dialectes de la Dalécarlie, le gothique de l'évêque Ulfilas, au quatrième siècle de l'ère chrétienne et l'islandais moderne, semble frappant, pas assez toutefois, pour que qui entendît l'un, pût aussi sans peine entendre l'autre.

Le docteur évêque Ruden, assure qu'un ambassadeur suédois avait amené avec lui en Angleterre un garçon de la Dalécarlie, et qu'il pouvait causer avec les Anglais des montagnes, (probablement les Ecossais); il n'est pas de doute que le dalécarlien et l'écossais ont beaucoup de rapport. Pour que les habitans de l'un de ces pays, comprissent ceux de l'autre, il faudrait cependant que les signes et les gestes suppléassent à ce qui manque de ressemblance entre les deux langues.

Le pays que je parcourais depuis Orsa, n'était pas à beaucoup près si fertile ni si peuplé. C'était des bois continuels: les montagnes s'élevaient peu-à-peu. La rivière Dal-Elfven dont je retrouvai le cours n'était plus si considérable; tout annonçait le commencement des déserts, qui touchent à la Norvège; tout à coup cependant, j'aperçus encore un bassin bien cultivé et rempli de villages, c'était le pastorat d'Elf-Dal, le dernier de ce pays.

Les *fiälles*, ou les plus hautes montagnes, sont encore à dix ou douze milles. Dans ce long espace,

on ne trouve guères que deux ou trois petits villages. Un mille plus loin il faut abandonner les voitures: si on voulait remonter la rivière pour se rendre à la mine de cuivre de Röraas en Norvège on pourrait faire le trajet à cheval en six jours; mais il faudrait passer trois nuits dans les bois. Il n'y a point de pont sur la rivière: on doit cependant la traverser plusieurs fois et il faut faire nager le cheval à côté du bateau dans lequel on la passe. Cependant quand on est muni d'un bon sac de provisions, et d'un manteau, on peut entreprendre cette route en été sans grande difficulté, car comme alors il n'y a point de nuit, ce n'est pas une grande affaire de se reposer sur l'herbe pendant quelques heures.

Drontheim n'est guères qu'à une cinquantaine de milles, et dans dix à douze jours, on pourrait facilement traverser ces déserts sans se fatiguer; je savais fort bien tout cela, et pour être sûr de résister à la tentation, de passer les montagnes sur le champ, j'avais laissé mon porte-manteau et mes lettres chez M. Le gouverneur de Nordin; si j'avais pu imaginer les fatigues et les accidens qui m'attendaient dans la longue tournée que je méditais, je n'aurais pas regardé cette précaution comme si sage.

Charles XI dans ses voyages en Suède vint

jusqu'ici: il passa deux nuits à la cure d'Elf-dal, et dansa le 13 juin 1686 au son d'une *harpa* dans une fête de paysan. Il donna vingt ducats aux paysans, et en mit six dans la harpa de la femme qui jouait. Qu'on n'imagine pas, que je tire ce récit de ma tête seulement, il est encadré en lettres d'or, au presbytère, où je fus parfaitement reçu par le docteur Suedelius.

L'atelier où l'on travaille le porphyre, est à un quart de mille d'Elf-dal; l'établissement est encore tout nouveau, et malgré l'esprit d'économie qui a envahi (on peut presque dire) le gouvernement et les habitans de la Suède, les soins du directeur, M. Hagström, l'ont mis dans un état assez florissant. Tous les fonds provenans des 10,000 premières actions, qui ont ensuite été réduites à la moitié, ne montent qu'à 15,000 Ricksdalers (75,000 liv. tournois); il faudrait au moins cent mille Ricksdalers, pour fair aller cet atelier comme il le devrait.

Si l'on avait eu le bonheur de trouver un porphyre aussi beau, quelque part dans la Grande-Bretagne, au lieu de 70 ouvriers on en aurait mis mille; une compagnie riche en eût fait le seul objet de ses spéculations, qui j'en suis persuadé, pourraient lui rendre trente pour cent par an; tel qu'il est, après tout, cet établissement est fort bien, il est très-nécessaire dans ces montagnes,

dont les habitans ont si peu de moyens d'exercer leur industrie. Les pièces qu'on y travaille sont parfaitement finies et d'un poli superbe. Il y a des vases dont le prix monte jusqu'à deux et trois cents Ricksdalers (1200 liv. tournois).

Quand cet établissement sera plus généralement connu, il deviendra plus important; mais je crois que dans l'endroit où il est situé, ce sera plus long et plus difficile, à cause de la difficulté du transport. Comme toutes les montagnes de ce canton sont également de porphyre, si on eût placé cet atelier sur les bords du lac Sillian, on aurait pu fabriquer et transporter aisément de très-grosses pièces, qui, à ce que je crois, sont les seules qui pourront jamais rapporter un profit considérable.

Les machines que l'on a construites pour scier le porphyre et le pôlir, sont mues par l'eau; elles sont fort bien entendues, mais pas encore très-considérables. Il a fallu bien de la peine pour faire concevoir aux paysans, la possibilité de scier une pierre aussi dure.

Pour avoir une idée de l'intérieur de ce pays, je gravis une montagne peu rapide, mais assez élevée. De son sommet, on découvre les *fiälles*, sur lesquelles je pus encore distinguer de la neige dans quelques endroits. Tout le pays d'ailleurs

n'est qu'une vaste forêt de sapins, dont le feuillage lugubre offre une uniformité encore plus repoussante, que celle des déserts entièrement nuds. La population cesse tout-à-fait, et la première maison est dans la province de l'Heriédale à six milles, toujours à travers les bois. En hiver on peut parcourir cette distance dans un jour, mais en été il faudrait se résoudre à passer une nuit dans les bois. Il y a un sentier fait par les pieds des chevaux, car le passage est encore assez fréquenté par les gens des deux provinces, et même par ceux du Jämeteland, pour les échanges de bestiaux, de grains et autres productions.

Les habitans de ces provinces éloignées tirent sur-tout de la Dalécarlie, d'énormes pierres à aiguiser, qui s'y vendent fort cher par la difficulté du transport. Sans prétendre dire que l'on devrait faire un grand chemin dans ces déserts, je crois pourtant que l'on pourrait aisément faire abattre les arbres et arracher les racines et les pierres, de manière à ce qu'on pût passer. Ce serait la seule manière de donner de la vie à ces pays immenses, qui deviendraient d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine, car ils sont loin d'être infertiles.

Puisque je suis sur l'article des chemins, pourquoi ne dirais-je pas qu'il est inconcevable, que

l'on n'ait pas cherché à ouvrir une communication par ces pays, entre la Suède et la Norvège? Quoi! parce que la Norvège forme un autre état faut-il laisser une trentaine de milles (15 de chaque côté) sans chemins, pour empêcher les armées d'entrer dans le pays? En vérité on doit convenir qu'il faut avoir grand-peur les uns des autres pour se séparer de cette manière.

Les habitans de ces cantons nourrissent leurs vaches au printemps, avec l'écorce fraîche du sapin, qu'elles paraissent manger avec beaucoup d'appétit. On trouve dessous cette écorce et attenante au bois une pellicule blanche et déliée que l'on appelle *Surea:* l'on voit souvent les enfans très-occupés à la gratter avec leur couteau, et à la manger. Après le souper, je vis apporter un grand arbre dans la cour du prêtre chez qui j'étais; les demoiselles de la maison et les enfans furent bientôt après: ils en soulevèrent l'écorce et mangèrent cette pellicule (le *Surea*).

Un de messieurs d'Albion eût certainement fait la mine, à l'idée de se régaler avec de l'écorce d'arbre, pour moi, j'y courus comme les autres et je puis assurer que ce dessert me parut très-délicat et très-rafraîchaissant. C'est comme une

espèce de gelée très-fraîche et très-douce. Lorsque la diseste se fait sentir dans ces parties, les habitans n'ont d'autre ressource, que l'écorce du même arbre; ils font usage alors, non-seulement de cette légère pellicule, mais de la seconde écorce qu'ils font sécher et moudre pour en faire du pain. On a observé que quand on en est réduit à cette misérable ressource, il y a toujours des épidémies vers la fin de la saison et une mortalité considérable.

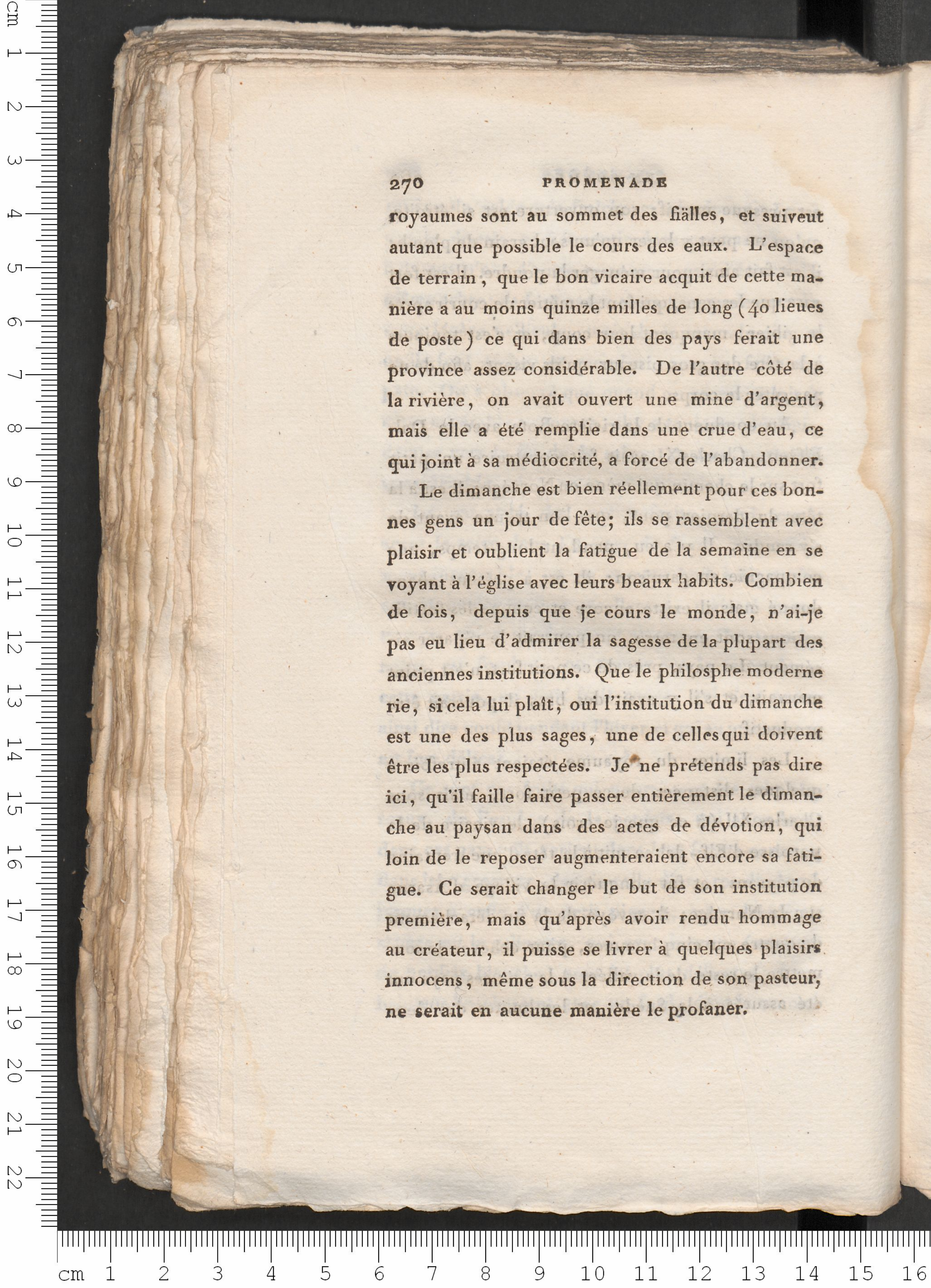
La quantité des petits fruits, qui couvrent la terre dans les pays du Nord, est vraiment incroyable; on en compte huit à dix espèces et quelques-unes excellentes, mais si communes, qu'on n'y fait point attention. Lorsque la neige est fondue, on trouve sur la terre dans cette partie, un petit fruit rouge, qui s'est pour ainsi dire confit pendant l'hiver et qui au printemps est fort délicat.

Ce sont ces fruits qui nourrissent les gros oiseaux, de l'espèce de la perdrix, qui abondent dans ces pays: ils varient dans leur forme comme dans leur grosseur, depuis celle d'un gros dindon, jusques à celle d'un petit pigeon; cette dernière espèce est la gelinotte, qui avec la *rupa* (espèce de perdrix blanche) sont les plus délicates. Les habitans les chassent avec un fusil, dont le canon

est presque massif; son ouverture est si étroite, qu'on ne peut y loger qu'un seul grain de plomb; il est fait ainsi pour ménager la poudre. Il est fort rare que les gens, qui font le métier de courir après le gibier, manquent leur coup, et c'est toujours à la tête des gros oiseaux qu'ils visent, afin de ne pas gâter le corps.

Au confluent de la rivière Rota avec le Dal-Elfven, Charles XI avait fait construire un petit fort sur le chemin qui mène en Norvége; il est à la tête du dernier pont, que l'on trouve avant de s'y rendre. Il y a eu, pendant long-temps, une compagnie en garnison; ils est à présent abandonné mais il existe encore et comme les fortifications sont en terre, on pourrait le réparer aisément. Le pays, près de ce petit fort, n'est point mauvais, et s'il y avait des bras il pourrait être productif.

Les limites du royaume étaient autrefois à quelques distances de ce petit fort, mais sous Charles XII (à ce que je crois), le vicaire de la paroisse d'Elf-dal se mit à la tête d'une trentaine de paysans, et fut conquérir le village d'Åsarna sur la Norvége; il envoya de là un détachement de quatre ou cinq hommes, pour achever de soumettre le reste de la vallée. A la paix ces pays ont été assurés à la Suède, et les limites des deux



royaumes sont au sommet des fiälles, et suiveut autant que possible le cours des eaux. L'espace de terrain, que le bon vicaire acquit de cette manière a au moins quinze milles de long (40 lieues de poste) ce qui dans bien des pays ferait une province assez considérable. De l'autre côté de la rivière, on avait ouvert une mine d'argent, mais elle a été remplie dans une crue d'eau, ce qui joint à sa médiocrité, a forcé de l'abandonner.

Le dimanche est bien réellement pour ces bonnes gens un jour de fête; ils se rassemblent avec plaisir et oublient la fatigue de la semaine en se voyant à l'église avec leurs beaux habits. Combien de fois, depuis que je cours le monde, n'ai-je pas eu lieu d'admirer la sagesse de la plupart des anciennes institutions. Que le philosphe moderne rie, si cela lui plaît, oui l'institution du dimanche est une des plus sages, une de celles qui doivent être les plus respectées. Je ne prétends pas dire ici, qu'il faille faire passer entièrement le dimanche au paysan dans des actes de dévotion, qui loin de le reposer augmenteraient encore sa fatigue. Ce serait changer le but de son institution première, mais qu'après avoir rendu hommage au créateur, il puisse se livrer à quelques plaisirs innocens, même sous la direction de son pasteur, ne serait en aucune manière le profaner.

L'ennui et le chagrin de se trouver seules à la maison, engagent les nourices à porter leurs marmots à l'église dans un panier qu'elles attachent à leurs dos, et portent toujours avec elles pour peu qu'elles sortent de la maison. Les cris de ces enfans devraient déranger le ministre; mais tout le monde y est très-accoutumé, et comme le soldat à qui le bruit du canon n'empêche pas d'entendre la voix de son officier, de même ces cris ne distraient en aucune manière l'attention de l'assemblée; d'ailleurs on se sert pour faire taire les enfans, du moyen indiqué plus haut.

Les Lapons étendent leurs excursions jusques dans ces pays. L'hiver sur-tout, ils se rendent en grand nombre aux foires des gros bourgs et vont souvent jusqu'à Falhun porter le produit de leur industrie et acheter ce qui leur convient; j'en ai vu plusieurs fois à Stockholm des bandes assez nombreuses.

Les habitans de ces cantons savent presque tous lire : il en est cependant fort peu qui sachent écrire. Leur curiosité est semblable à celle des habitans de tous les pays peu fréquentés; la manière dont ils m'entouraient est touchaient à tout, me paraissait fort extraordinaire. J'ai depuis vu des gens en Norvége bien plus curieux encore.

Il me fallut reprendre le chemin par où j'étais venu, et bientôt je retrouvai les pays cultivés et réellement très-jolis, qui avoisinent Mora. Ce village peut en quelque façon être appelé, la capitale de la *Grande-Vallée-Des-Hommes* (*Stora-Dalar-Karlarne* la Dalécarlie). Comme à mon ordinaire je fus me présenter chez le pasteur, le docteur Suedelius, père de celui d'Elf-dal, et j'en fus parfaitement accueilli.

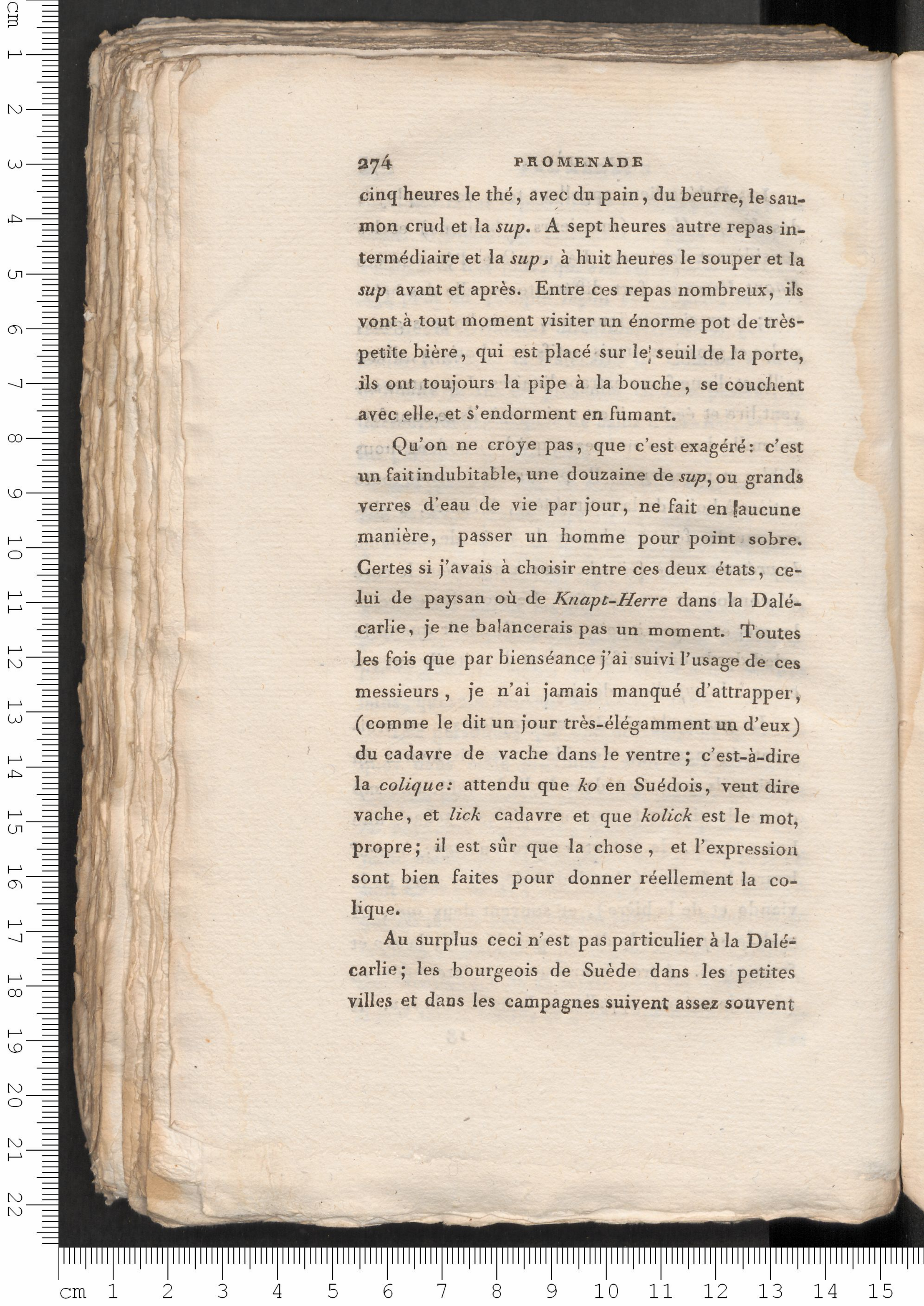
Les pasteurs de la Dalécarlie sont les plus grands seigneurs du pays: on peut presque dire que certains jours, ils tiennent cour. Le dimanche sur-tout, ils retiennent chez eux nombre de leurs paroissiens parmi les officiers de la milice de la province, les procureurs et autres gens employés par le gouvernement, en outre de leurs chapelains, qui sont souvent assez nombreux.

Les personnes qui ont des emplois quelconques dans cette province, sont tous étrangers. C'est un phénomène assez remarquable, que dans un pays, où il y a une population de plus de cent mille habitans, et où grand nombre de paysans sont assez riches, il n'y ait pas une seule famille, qui ait jamais pensé à faire sortir ses membres de la classe commune, et que le gouvernement soit absolument obligé de se servir pour les emplois, où il faut savoir écrire, de gens d'une autre province.

Les

Les Dalécarliens appellent tous ces employés des *Knapt-Herre* (messieurs à boutons) et les considèrent fort peu. La manière d'être de ces *Knapt-Herre* est fort différente de celle des habitans; ceux-ci sont ignorans, mais bonnes gens, rudes et grossiers, mais actifs et laborieux, d'une taille et d'une force extraordinaires. Les autres savent lire et écrire, il est vrai, mais ils se sont formé mille besoins nouveaux qui les rendent mous faibles et paresseux. Ils passent la journée toute entière à boire de la petite bière, à fumer, à gloser sur des fétus, à baiser la main de madame *la prêtresse* et à faire la cour à monsieur le curé en convoitant son bénéfice. Le moindre exercice les met en nage: à peine osent-ils sortir quand le soleil darde un peu fort, et tout de suite ils ont recours à la *sup* d'eau de vie.

Le genre de vie de ces messieurs, est vraiment étrange; en s'éveillant vers six heures du matin, ils prennent dans le lit le café, une *sup* d'eau de vie, et fument une pipe de tabac; une heure après, le thé et encore une *sup:* à neuf heures le *Frukost* (c'est-à-dire déjeûner avec de la viande et de la bière), et souvent deux *sups.* A midi la *sup* avant le dîner, puis le café, la *sup* et force pipes. A trois heures un repas intermédiaire (dont je ne me rappelle pas le nom et la *sup.* A



cinq heures le thé, avec du pain, du beurre, le saumon crud et la *sup*. A sept heures autre repas intermédiaire et la *sup*, à huit heures le souper et la *sup* avant et après. Entre ces repas nombreux, ils vont à tout moment visiter un énorme pot de très-petite bière, qui est placé sur le seuil de la porte, ils ont toujours la pipe à la bouche, se couchent avec elle, et s'endorment en fumant.

Qu'on ne croye pas, que c'est exagéré: c'est un fait indubitable, une douzaine de *sup*, ou grands verres d'eau de vie par jour, ne fait en aucune manière, passer un homme pour point sobre. Certes si j'avais à choisir entre ces deux états, celui de paysan où de *Knapt-Herre* dans la Dalécarlie, je ne balancerais pas un moment. Toutes les fois que par bienséance j'ai suivi l'usage de ces messieurs, je n'ai jamais manqué d'attrapper, (comme le dit un jour très-élégamment un d'eux) du cadavre de vache dans le ventre; c'est-à-dire la *colique:* attendu que *ko* en Suédois, veut dire vache, et *lick* cadavre et que *kolick* est le mot, propre; il est sûr que la chose, et l'expression sont bien faites pour donner réellement la colique.

Au surplus ceci n'est pas particulier à la Dalécarlie; les bourgeois de Suède dans les petites villes et dans les campagnes suivent assez souvent

là même méthode. Il semblerait qu'il y ait réellement deux peuples bien distincts dans le même pays. Les premiers, dans tous les rangs de la société, sont généralement d'une politesse achevée, aimables, instruits, et serviables; les paysans, dans les parties peu fréquentées, sont peut-être la race la plus respectable de mortels que l'on puisse trouver; mais les autres par leur fainéantise, et leurs révérences et leurs baisers, tant sur la main des dames que sur la bouche des hommes, joint à leur suffisance, n'en sont assurément pas les plus aimables.

Le pasteur de Mora, le docteur Suedelius, est un des hommes les plus respectables de cette province, et dont les manières franches et loyales n'ont guères de ressemblance avec celles que je viens de peindre; c'est par cette raison, que pour ne faire allusion à personne, j'ai placé cet article ici.

Le pastorat de Mora était autrefois très-considérable; et quoique on en ait détaché dix à douze paroisses, il peut encore contenir sept à huit mille habitans.

C'est sur un petit tertre, près de l'église de Mora, que Gustave-Vasa harangua les paysans de cette province, pour les déterminer à s'armer pour la défense de leur patrie. Sa harangue ne réussit

pas d'abord, et il crut devoir s'échapper dans les montagnes. Les esprits cependant se montèrent après son départ et l'on fit courir après lui. Il revint sur ses pas, et après une longue série de combats glorieux, il purgea totalement son pays, de l'étranger qui l'avait subjugué. Lorsque Gustave III, abandonné par son armée en Finlande, vit encore la Suède envahie par les Danois en 1789, il fit ériger pendant la nuit du samedi une petite plate-forme en bois sur le même endroit, et le dimanche matin, lorsque les paysans arrivèrent à l'église, il les harangua, avec tant de force, que, dans la journée même, dix mille hommes s'armèrent en sa faveur, qui d'après son consentement nommèrent eux-mêmes leurs officiers, et marchèrent sur-le-champ.

Il n'est pas de peuple, chez qui l'esprit nouveau de la révolution pût moins pénétrer, et les *Sans-culottes* ne s'accorderont jamais avec les *Sans-boutons.* Tant que le souverain de la Dalécarlie saura ménager l'esprit de ses nombreux et braves habitans, je me plais à l'assurer, il pourra toujours braver l'ennemi étranger qui l'attaquera, et défier les intrigues plus dangereuses des mécontens de l'intérieur.

Il est vrai que ces mêmes peuples, sont aussi susceptibles d'être induits en erreur, mais leur

gros bon sens les en fait promptement revenir. En 1743, lorsque le sénat appela au trône, le duc de Holstein évêque de Lubeck; ils se révoltèrent. Accoutumés à obéir à des rois guerriers, ils ne voulaient pas qu'un prélat fût leur souverain. Ils s'armèrent et marchèrent sur Stockholm; on fut obligé de les combattre: mais bientôt tout rentra dans l'ordre. Il est naturel de supposer que quelques mécontens les avaient mis en mouvement. Quelques bonnes gens du pays m'ont assuré que ce qui les avait déterminés alors, était la crainte d'être persécutés de sermons.

Gustave III ayant désiré savoir le présent qu'il pourrait faire aux Dalécarliens, en reconnaissance de la bonne volonté qu'ils avaient témoignée à défendre sa cause. Ces bonnes gens demandèrent des ornemens de prêtres et de beaux vases sacrés pour leur église. Gustave IV a rempli les engagemens de son père. J'ai vu dans l'église de Mora, ces ornemens et ces vases ils sont réellement très-riches et de toute beauté. Les habitans les chérissent et chaque fois qu'ils les voyent, ils se rappellent avec orgueil, le roi qui les leur a présentés et l'occasion qui le lui fit faire.

Autour de l'endroit d'où les deux Gustaves ont harangué les Dalécarliens, on a planté quelques arbres. Comme le village de Mora est situé au mi-

lieu des montagnes d'où l'on tire le porphyre, je crois que l'on pourrait aisément y élever un monument et que cela conviendrait.

A quelque distance de Mora, est le village d'Utmedland où Gustave-Vasa a été obligé de se cacher assez long-temps dans un caveau... J'y suis descendu avec vénération. A peine ce caveau a-t-il six pieds quarrés. On remettait à Gustave sa nourriture par une ouverture à la muraille, et l'entrée en était bouchée. Le feu roi Gustave III y a écrit son nom de sa main. C'est là que je me suis plu à le voir.

Quelle leçon, cette retraite obscure ne donne-t-elle pas à des princes qui comme lui, sont capables de sentir le mérite de la conduite du héros qu'elle recélait, et de l'imiter. Les marches de cette cave humide, ont été pour Gustave-Vasa les marches du trône. C'est en bravant les dangers qui l'entouraient, qu'il a su s'attacher des amis fidelles et tout un peuple d'abord peu porté à le suivre: c'est de là, qu'est sorti celui pour qui la Suède répète encore avec enthousiasme.

En Gustaf fösterlandet's pris,
Försynnens redskap, hieltars ära;
Naturen's prakt, och kungars lära.
Vôr frihets arm, tyranners ris.
Sin krona, han fortiäna vil.

Sit höga môl med swett han hiner
Och genom ädel möda winner
Hwad andra printzar födas til.

. . . .

. . . .

En spegel och ett lius han blifver
För Gustaf, som *wôr konung* är (*).

Madame Nordenflycht.

Quoique l'opinion des Dalécarliens sur leurs mérites soit un peu exaltée, je crois très-à-propos de l'entretenir. Il peut se trouver des cas, où on pourra s'en servir. C'est au fait la seule province de Suède, où l'observateur puisse trouver un caractère décidé, c'est sans doute à la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, que les Dalécarliens, le doivent.

(*) Un Gustave l'éloge de la patrie, l'instrument de la providence, l'honneur des héros, l'éclat de la nature, la leçon des rois, le bras de notre liberté, le fouet des tyrans.

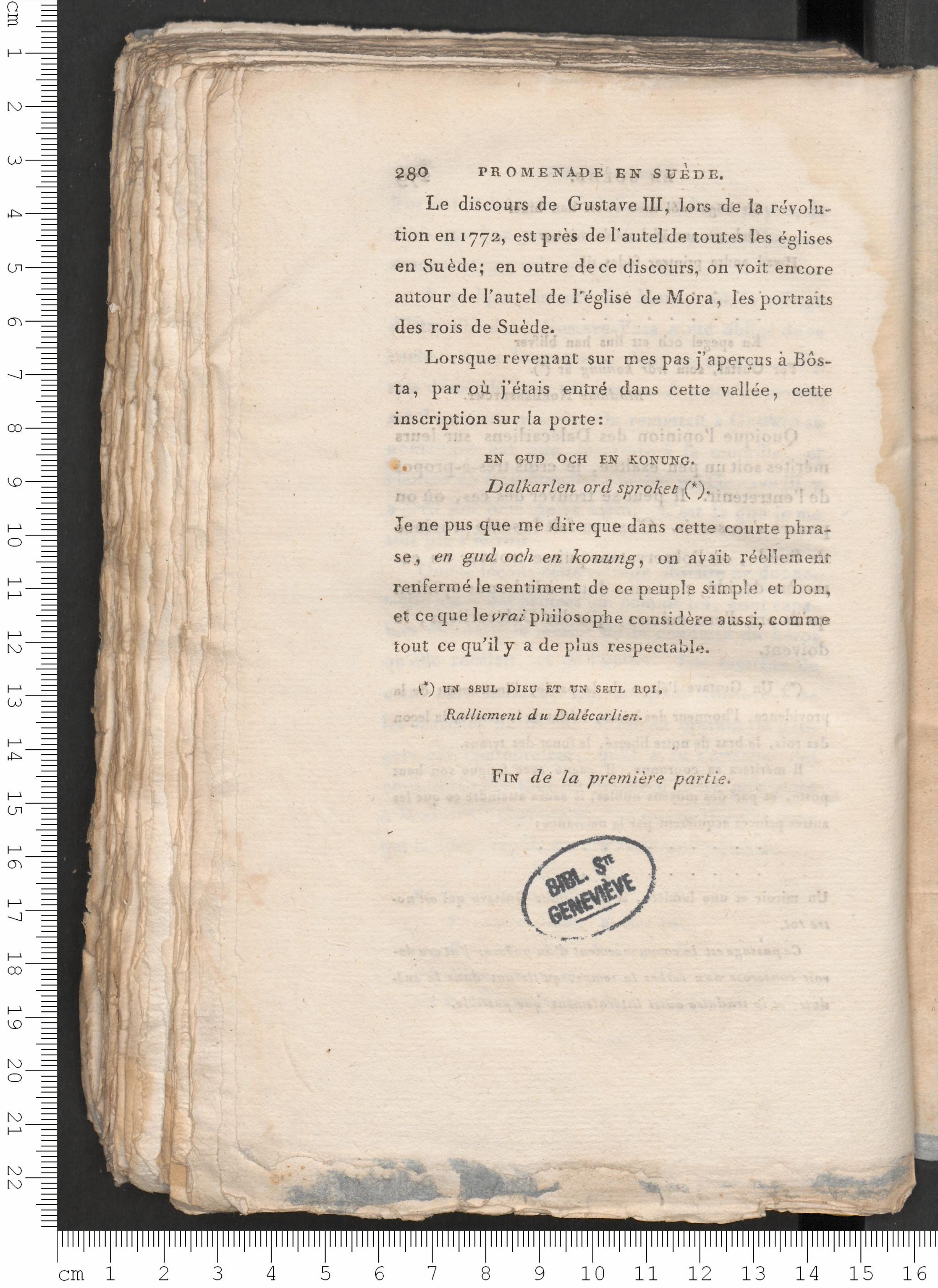
Il méritera sa couronne, il gagne avec fatigue son haut poste, et par des moyens nobles, il saura atteindre ce que les autres princes acquièrent par la naissance :

. . . .

. . . .

Un miroir et une lumière, il sera, pour Gustave qui *est notre roi.*

Ce passage est le commencement d'un poëme : j'ai cru devoir conserver aux verbes le temps, qu'ils ont dans le suédois, et le traduire aussi littéralement que possible.



Le discours de Gustave III, lors de la révolution en 1772, est près de l'autel de toutes les églises en Suède; en outre de ce discours, on voit encore autour de l'autel de l'église de Mora, les portraits des rois de Suède.

Lorsque revenant sur mes pas j'aperçus à Bôsta, par où j'étais entré dans cette vallée, cette inscription sur la porte:

EN GUD OCH EN KONUNG.

Dalkarlen ord sproket (*).

Je ne pus que me dire que dans cette courte phrase, *en gud och en konung*, on avait réellement renfermé le sentiment de ce peuple simple et bon, et ce que le *vrai* philosophe considère aussi, comme tout ce qu'il y a de plus respectable.

(*) UN SEUL DIEU ET UN SEUL ROI,

Ralliement du Dalécarlien.

FIN *de la première partie.*

